

LE PIVOT DE LA FOY ET RELIGION,

OU

Preuue de la Diuinité, contre les Athées & Prophanes.

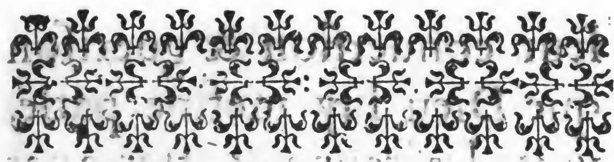
Par la Raison, & par le tesmoignage des Sainctes Escritures, desquelles la Diuinité est demonstrée par elles mesmes.

Par L. CAPPEL, Professeur en Theologie.

pierre pinget



A SAVMVR,
Par IEAN LESNIER, Imprimeur & Libraire, Au Livre d'Or.
M. DC. XLIII.



PREFACE AV LECTEVR.



E petit Traitté n'eſt pas a deſſein, ni auec eſperance, de conuertir & ramener de leur eſgarement ceux contre leſquels ie diſpute. Car telles gens ne ſe ramenent pas par diſputes, diſcours, raiſonnemens & argumens de la raiſon humaine. Il faut pour

leur conuersion & guerison que Dieu luy mesme parle, voire les frappe & atterre par ses vengeances & iugemens. Le peché de ces gens là, est comme celuy de Sodome, à sçauoir, *L'orgueil, abondance de pain, & l'aise d'oisiueté.* (Ezech. 16.49.) Ce mal attaque particulierement, & principalement, ceux qui sont icy bas à leur aise, à qui les biens de ce present Monde abondent, qui nagent dans les richesses, hõneurs, delices, & plaisirs de ceste vie, car *l'aise des sotz les tue, & la prosperité des fols les perd*, Prouerb. 32. Tandis qu'ils

ſont dans ceſt aiſe, & joüiſſent paiſiblement de ceſte proſperité, ils deſtournent leurs penſées de Dieu, duquel la ſouuenance ne feroit que les attriſter, & troubleroit leur contentement, ne pouuans pas ſe rien promettre de bon, de luy qui aime la vertu, la juſtice & ſainctteté, laquelle ne conſiſte pas auec la ſorte de vie qu'ils ont choiſie, pour la paſſer en delices, voluptez & molleſſe.

Ils font lors *comme l'aſpic qui bouche ſon oreille contre les charmes de l'enchanteur*, Pſeau. 58. 5. *Le meſchant ceſſe, ou refuſe, d'entendre, & d'eſtre inſtruit, de peur*

de se sentir obligé de bien faire, Ps. 36. 3. Ils ne sont pas lors capables d'instruction, & seroient bien marris de reconnoistre leur erreur, pource qu'il leur faudroit changer de vie, qui est ce qu'ils ne veulent pas, la trouuans douce & agreable à merueilles.

Mais quand ils sont attaquez de la mort, & qu'ils sont aux prises auec elle, qu'elle les tient au collet, ou à la gorge, ou quand par quelque espouuantable & exemplaire iugement de Dieu ils sont decheus de leurs grandeurs, biens, richesses & plaisirs, & reduits à

l'estat de Iob, ou de l'Enfant Prodigue de l'Euangile, alors sont ils quelquefois capables de guerison, alors leur conscience effrayée les réueille de leur profond assoupissement, alors ouurent ils par fois les yeux pour reconnoistre & detester leur égarement. Hors de là ils sont comme le Lethargique qu'on a beau pousser, auquel on a beau parler, il ne s'esmeut point, ni ne se veut réueiller, pour ce qu'il prend trop de plaisir en son sommeil, qui le couche en fin dans le tombeau.

Cecy est plustost, 1. Pour

retenir de tomber dans ce precipice ceux qui y ont quelque naturelle pente & inclination, selon que la corruption generale & naturelle de l'homme, luy est vn secret Maistre & caché Docteur d'Atheisme, à qui ces pensées viennent par fois en l'esprit, *Mais qui t'a dit qu'il y a vn Dieu, lequel tu n'as jamais veu, & d'où le sçauent ceux qui te l'ont appris, quelle plus grande asseurance en ont ils eux mesmes, & d'où leur est elle venue?* 2. C'est pour appuyer la Foy de ceux en qui elle pourroit auoir reçeu quelque atteinte & secousse. 3. Pour desabuser

ceux qui penſent que mis à part la reuelation par la parole de Dieu, ces gens là ne ſont pas ſans raiſon, & n'ont pas tout le tort du Monde; car il y eſt demonſtré qu'ils combattent la raiſon, & la dementent en diuerſes façons. Finalement c'eſt pour rabbattre en quelque façon, la vaine jactance, & les prophanes riſées de ces gens là, qui ſe mocquent de la ſimplicité (ce leur ſemble) du Monde qui croid, à leur aduis, ſi de leger à ces liures qu'on appelle la Bible, ſans auoir autre garent de leur creance que le bruict

commun, ou vn ouï dire, ou bien le tesmoignage de quelques hommes, qui se donnent ceste authorité, de bailler à ce liure sacré tout le credit qu'il a enuers nous, & cepēdant ne sçauroient d'ailleurs monstrer surquoy est appuyé leur tesmoignage. Et par là esbranlent la Foy de ceux qui sont instruits à deferer plus que de raison au tesmoignage de ceux là. Car contre les Athées il est monstré qu'ils se rendent absurdes & ridicules en reuoquant, contre toute apparence de raison, en doute l'authorité de ces liures sacréz.

Cecy fut, il y a maintenant trois ans, dicté à quelques jeunes Theologiens en ce lieu, sans autre dessein que de leur particuliere satisfaction, & a leur requeste, & pour leur seruir de base & fondement à leur Foy & Religion, car c'est par ou il faut commencer, *Qu'il y a vn Dieu*, ce que plusieurs ne sçauent sinon parce qu'ils l'ont ainsi ouï dire, sans auoir pensé, ni examiné en eux mesmes, surquoy est appuyée ceste creance commune qu'ils ont imbuë auec le laict. Mais depuis, cela ayant esté veu & approuué par de

bons Maiſtres, au jugement deſquels ie defere comme ie doibs, ie me ſuis laiſſé aller à leur aduis, que cela mis au-jour ne ſçauroit nuire, & pourra peut eſtre profitter à quelques vns. Ne fuſt ce que pour monſtrer que nous ſeruons à Dieu ſelon noſtre poſſible, en maintenant ſa cauſe contre ſes plus furieux ennemis, & que ceux de noſtre robbe & profeſſion ne ſont pas tels que quelques vns volontiers les voudroient faire croire au Monde, ennemis de Dieu, & de ſa verité, puis que nous en eſtabliſſons le fonde-

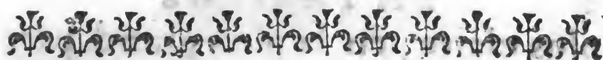
ment le plus fermement qu'il nous est possible; dissemblables en cela à quelques autres de leur profession, qui feignans de bien poser ce fondement, le renuersent en effect, l'appuyans sur de mauuais pilottiz, & par vne secrette intelligence auec les ennemis qu'ils font semblant de combattre, trahissent & leur abbandonnent la verité laquelle ils veulent qu'on croie qu'ils defendent. Si de la lecture de ce petit escrit (qui ne peut pas beaucoup diuertir ses lecteurs de leurs autres occupations) ils s'en trouue qui

ſe ſentent edifiez & fortifiez en la Foy & creance de ceſt important Article, qui eſt le piuot de toute Religion, i'auray atteint mon principal deſſein, & croiray que ma meditation ſur ce poinct n'aura point eſté inutile; & à Dieu, qui addreſſe en ſa ſageſſe les penſées des hommes, & s'en ſert à ſa gloire, & pour ſon œuure, ſoit honneur, loüange, & gloire à jamais, AMEN.



TABLE
DES CHAPITRES

Fin de la Table des Chapitres.



L'ATHEISME CONVAINCU ET LA PROFANEté confonduë par la lumiere de la droite raiſon, & par le teſmoignage de Dieu & des hommes.

CHAP. I.

Eſtenduë de l'Atheiſme ; ſource d'iceluy, diuerſes branches de ceſte infidelité.



'Est vne choſe étrange & monſtrueuſe que la cognoiſſance des choſes celeſtes & diuines eſtant aujourd'huy beaucoup plus grande &

plus claire, en la plus grand part des hommes qui ſont ſur la face de la terre qu'elle n'a iamais eſté, il ſe voit neantmoins plus d'Athées & Prophanes qu'il ne ſemble y en auoir iamais eu, meſmes entre les Payens, ce qui paroiſt par le deſbordement eſtrange, & la corruption horrible des mœurs qui ſe voit aujourd'huy ſi commune meſme entre les Chreſtiens, eſtant tres-vray ce que l'Apoſtre dit, que *pluſieurs confeſſent Dieu de bouche, mais le renient par leurs œuures.*

La ſource de ce mal eſt l'amour deſreiglé des biens, plaiſirs, commoditez, honneurs & dignitez de ce preſent ſiecle. Car les hommes emportez de leurs paſſiõs vers ces choſes, & ayans neantmoins vn naturel reſſentiment de quelque diuinité, & quelque cognoiſſance de la differẽce qui eſt entre

le bien & le mal, le vice & la vertu, & des peines & recompenſes qui leur ſont deües (ce qui leur eſt comme vn ſuc d'aluine & fiel tres-amer qui foüille tout le plaiſir & contentement qu'ils prennent à ſe gorger de ces faux biens) s'efforcent d'eſteindre en eux ceſte perſuaſion ſi forte qu'il y a vn Dieu, ou ſe forgent du moins des fauſſes opinions de luy & de ſa nature, pour ſe laiſſer aller auec plus de desbordemẽt, moins de remors, & plus de plaiſir, à l'execution de leur mauuais deſirs, cherchent & ramaſſent toutes les raiſons & argumens que la ſubtilité de leur Eſprit leur peut fournir pour ſe fortifier en ceſte opinion.

Or il y a deux ſortes d'Athées, les vns formels & ouuerts, & d'autres couuerts & cachez. Et de ces premiers il y en a de deux ſortes, les

vns confessent, & font profession de croire, qu'il n'y a point de Dieu, & taschent mesme de le persuader aux autres aux occasions, les autres croyent bien en eux mesmes & se persuadent qu'il n'y en a point, mais n'osent pourtant s'en descouurir par vne professiō ouuerte, de peur ou de la justice des hommes qui chastient ceste impieté, ou de la honte du Monde qui à en horreur & detestation tels monstres. Ceux qui ne sont pas si ouuertement profanes confessent bien vne diuinité, mais ont de fausses opinions d'icelle, qui ne peuuent consister auec la verité de sa nature. Le Dieu de telles gens est vne Idole, vn faux Dieu, & vn fantosme seulement de diuinité, or n'auoir qu'un fantosme de diuinité n'est pas fort loin de l'Atheisme.

De ces fausses opinions les vnes

ſont plus groſſieres & palpables, & moins accordantes auec la nature de la diuinité, les autres ſont plus deliées & delicates, & moins recognoiſſables, mais qui neantmoins combattent ſa nature, & ne peuuent en effect conſiſter auec la vraye diuinité. De celles là, pour exemple, eſt l'opinion d'Epicure qui tenoit bien vne diuinité, mais qui n'auoit rien à demeſler auec ce monde; qui ne l'auoit fait ny ne le gouuernoit, & eſtoit ſans aucun ſoin de tout ce qui s'y fait ou y arriue. Telle à peu pres eſtoit l'opinion des Peripateticiens qui recognoiſſoient vn premier moteur, mais auquel ils n'attribuoyent que le mouuement de la premiere ſphere, & vne action generale & indeterminée ſans aucune cognoiſſance, ny gouuernement des choſes particulieres, & qui

n'estoit point aussi la cause efficiente de ce monde, lequel ils estimoyent auoir esté tousiours de mesme sans aucun commencement. Telle aussi estoit l'opinion des Payens qui croyoyent pluralité de Dieux, soit independants les vns des autres, ou produicts & procreés les vns par les autres, lesquels ils assuietissoyent aussi aux passions & affections humaines, de courroux, d'enuie, & conuoitise mesme charnelle, de ioye & de tristesse.

De la seconde sorte d'opinions fausses, mais plus deliées, sont pour exemple celle de ceux qui n'estiment pas Dieu n'y infiniment iuste, n'y infiniment misericordieux, qui veulent qu'il pardonne le peché sans le punir, & qu'il ne le punisse que pource qu'il luy plaist ainsi, pouuant ne le pu-

nir pas s'il vouloit, & pouuant vouloir ne le point punir. Ce qui en reuient en effect a cecy, que le bien & le mal ne ſont pas tels de leur nature, mais ſeulement parce qu'il plaiſt à Dieu commander l'vn & defendre l'autre. D'où s'enſuit qu'il pourroit defendre le bien, & commander le mal. Ce qui eſt transformer Dieu en ce mauuais principe de l'ancien & abominable heretique Manes, voire faire pis encore que luy, qui pour la diſtinction & cauſe du bien & du mal, poſoit deux principes l'vn bon & l'autre mauuais, là ou ceux cy n'en font qu'vn, mais qui eſt capable de l'vn & de l'autre.

Ceux auſſi qui ne veulent pas recognoiſtre Dieu tel qu'il s'eſt reuelé & donné à cognoiſtre en ſa Parole, à ſçauoir, Vn en trois Perſonnes diſtinctes, & par ceſte Pa-

role eternelle, Iesus Christ son fils, qui à esté incarné & mort pour le salut du monde. Comme sont tous ces anciens Heretiques qui ont combattu la tres saincte & bienheureuse Trinité, & l'Incarnation du Sauueur, auec les Disciples & Sectateurs de Mahometh, qui luy preferent leur faux Prophete. Car toutes telles gens sous vn faux pretexte de defendre l'vnité de Dieu, aneantissent, entant qu'en eux est, Dieu mesme, en destruisant sa puissance & sa Sagesse eternelle, qui sont le Fils & le S. Esprit, qu'ils veulent n'estre que des noms nuds, & des Fantosmes, ou des simples creatures. On y en pourroit adiouster plusieurs autres tant anciennes que nouuelles, comme notamment celle des anciens Antropomorphites, qui faisoient Dieu corporel, & luy donnoyent des bras, des iam-

bes, & des yeux comme a vn homme, desquels ne s'esloignent pas fort ceux qui se dressent des Images de la tres-saincte Trinité, pour l'adorer & seruir en icelles. Toutes telles opinions sont entieremẽt indignes & esloignées de l'excellence infinie de Dieu, engendrent en l'esprit des hommes vne fausse image, & vn pur fantosme, de la diuinité, & destournent les hommes de la vraye crainte, respect, obeissance, pieté, & honneur qui luy est deu par ses Creatures.

Il y a vne autre fibre & racine de Prophaneté comme plus couuerte & deliée, aussi plus commune & generale, à sçauoir, de ceux qui tiennent bien vne diuinité, & n'ont point autrement de fausses opinions de sa nature, mais seroyent bien aises neantmoins, & voudroyent volontiers, qu'il n'y

eust point de Dieu. Et ce pour la mesme fin & raison que ceux qui taschent de se persuader qu'il n'y en a point. C'est à sçauoir pour suiure plus licentieusement leurs mauuaises conuoitises. Et ce mal est tellement commun qu'il n'y a que les vrays fideles & regenerez par l'Esprit de Dieu qui en soyent bien gueris, encores leur eschappe t'il assez souuent de telles pensées & desirs lors qu'ils sont tentez & allechez par leurs propres conuoitises: & est comme vne racine de fiel bourgeonnante en haut, par laquelle ils sont souuent soüillez, & laquelle ils combattent tant qu'ils peuuent par l'efficace de l'Esprit de Dieu.



CHAP. II.

Deux sortes de combattre l'Atheisme, par raison, & par authorité.

PREMIERE RAISON

Tirée de ce que le Monde a eu commencement.

IL y a deux façons de traiter vne chose, l'vne est de prouuer positiuement qu'elle est, & quelle elle est, l'autre de respondre & refuter ce qui se peut apporter à l'encontre, nous nous proposons icy seulement de prouuer contre les Athées qu'il y a vn Dieu, & non de respondre à tout ce que la peruersité & la subtilité de l'Esprit humain, ingenieux à son propre mal, peut apporter pour se persuader le contraire, parce que comme il y a

des veritez communes si claires & euidentes qu'il n'y a aucun sophisme n'y paralogisme qui nous en puisse faire departir, quoy que nous ne voyions pas le moyen de dissoudre & desnoüer le nœud du sophisme, ainsi ceste verité qu'il y-a vn Dieu estant bien & fermement prouuée & de monstrée, il n'y aura raison n'y artifice de la subtilité de l'homme qui nous en puisse faire departir, quand bien nous ne verrions pas nettement le moyen de nous desmesler & desuelopper de ces antraues: si ce n'est que d'auanture nous fussions de ceux dont nous auons dit cy deuant, qu'ils voudroyent fort qu'il n'y eust point de Dieu, car nous croyons volontiers, & nous persuadons aisement, ce que nous desirons, nous donnons poids & force aux raisons qui nous le persuadent, & affoiblissons

au contraire, tant qu'il nous eſt poſſible, celles qui leur ſont oppoſées, d'où vient que tant de gens aujourd'huy preſtent volontiers l'oreille aux Docteurs d'Atheiſme, & ſe laiſſent facilement perſuader à leurs diſcours Ce qui eſt vn fort preiugé contr' eux meſmes, & vn argument de la foibleſſe de leur cauſe, car ce n'eſt pas de merueille ſi on croit aiſement ce que l'on deſire grandement.

Or y a il deux ſortes de prouuer vne choſe, l'une par raiſons & argumens, l'autre par teſmoignages & authorités. Celle cy eſt la plus courte & la plus aiſée, mais auſſi quelques-fois plus douteuſe & moins certaine: pour la rendre ferme & certaine, il faut mõſtrer que celuy qui rend teſmoignage premierement ſçait & entend bien ce qu'il dit, & ſecondement qu'il eſt

fidele & veritable, qui ne voudroit & ne ſçauroit tromper ny mentir, & qu'il n'y a aucun ſuiect de le ſoupçonner ou d'ignorance, ou de fraude & malice, & en ce cas la preuue eſt euidente & certaine. Et de ceſte ſorte de teſmoignage nous dirons quelque choſe à la fin de ce Diſcours.

La diuinité ſe peut prouuer par pluſieurs raiſons, dont nous choiſirons ſeulemẽt quelques vnes des plus communes, ſur leſquelles nous ne nous eſtendrons pas neantmoins fort au long, ains ſeulement autant qu'il ſuffira pour en monſtrer la force.

Or entre les raiſons qui prouuent la diuinité celle cy peut eſtre miſe au premier rang. C'eſt à ſçauoir que ce monde de neceſſité a eu vn commencement, & par conſequent vn autheur (qui la pro-

duit & luy a donné ſon eſtre) qui ne peut eſtre autre que Dieu.

Il y a deux ſortes de prouuer & demonſtrer vne choſe par raiſons, l'une que les Philoſophes appellent, *A priori*, en deſcendant de la cauſe aux effects, & demonſtrant les effects par leurs cauſes, l'autre *A poſteriori* en remontāt des effects à la cauſe & prouuant la cauſe par ſes effects. Ceſte premiere ſorte de demonſtration ne peut auoir icy de lieu, car il n'y a rien de plus haut, n'y deuant Dieu, par ou on le puiſſe demonſtrer, il ne peut donc eſtre prouué que par ſes effects. Et icy eſt à remarquer la meſpriſe d'Epicure qui poſoit bien vne diuinité, mais qui n'eſtoit point la cauſe de ceſt Vniuers, n'y ne s'entremeſloit de ſon gouuernement. Car d'ou pouuoit il ſçauoir ou recognoiſtre vne diuinité ſinon par

la consideration de ce monde comme vn effect d'icelle : vne telle opinion ne luy pouuoit pas venir par reuelation de ceste diuinité, puis que selon luy elle ne se mesle point des affaires des hommes, & que luy mesme n'admettoit point de telles reuelatiõs. D'où il est euidẽt que ç'a esté seulement vn artifice de ce Philosophe pour euiter la haine & detestation des hommes, laquelle il eust encouruë s'il eust ouuertement nié toute Diuinité. La diuinité donc ne se peut recognoistre & prouuer que par la consideration de ses effects, desquels diuerses raisons peuuent estre tirées. Et quant à ceste premiere voicy comment on en peut inferer la diuinité.

Rien ne peut se produire soy mesme : car autrement il seroit deuant que d'estre, ce qui est absurd & im-

& implique contradiction. Il faut donc de necessité que le monde ou ait esté de tousiours sans aucun commencement, ou bien qu'il ait eu vn commencement; car il n'y a point de milieu entre ces deux, or est il qu'il n'a point esté, n'y peu estre, de tousiours, & sans commencement. Ce qui se pourroit prouuer par diuers moyens; mais nous nous contenterons de deux ou trois; dont le premier est que si le monde estoit eternel, il y auroit non seulement vn nombre, mais plusieurs, & quasi infinis nombres, reellement & actuellement infinis. Ce qui ne peut estre & repugne manifestement à la raison: car il n'y a, ny ne peut y auoir, & ne se peut conceuoir aucun nombre tant grand qu'on le puisse faire, ou qu'on se le puisse imaginer, auquel on ne puisse adiouster non

seulement vne vnité, mais tout autre nombre, quel qu'il soit, & pour grand qu'on le puisse conceuoir. Et ce qui est encores plus non seulement inimaginable, mais qui surpasse toute absurdité, & implique manifeste contradiction, c'est qu'il y auroit plusieurs nombres reellement & actuellement infinis qui seroyent moindres, ou plus grands, que d'autres pareillement infinis, ce qui est absurd, car à l'infini ne se peut rien adiouster, & tous infinis doiuẽt estre par cõsequent egaux. Or si ce monde est eternel, le ciel a roulé de toute eternité, & s'il a roulé de tousiours, sans aucun commencement, il y a eu iusques icy vn nombre actuellement infini de reuolutions d'iceluy, pource qu'en remontãt de celles d'aujourd'huy en haut on ne trouuera iamais la fin de ces reuolutions, puis qu'elles n'ont aucun commencement.

Ainsi il y aura eu vn nombre infini d'années en ceste eternité, puis qu'il y a eu vn nombre infini de ces reuolutions dont chacune fait vne année, or est il qu'il y a plus de mois que d'années, & plus de iours que de mois, plus d'heures que de iours, & plus de minutes que d'heures; Par ainsi il se trouuera, comme i'ay dit, qu'il y a en ceste eternité diuers nõbres dõt chacun est actuellemẽt infini, & neãtmoins les vns sont plus grands que les autres; De mesme il y aura eu aussi vn nombre infini d'arbres & de plãtes, les vnes succedentes aux autres par ceste perpetuelle vicissitude qui se voit en la nature. Or est il qu'en vn arbre il y a plusieurs grosses branches mais vn seul tronc, il y a plus de petits rameaux que de grosses branches, & finalement plus de fueilles que de rameaux.

Et ainsi le nombre des arbres, des branches, des rameaux & des fueilles, sera actuellement infini, & neantmoins celuy des fueilles sera plus grand que celuy des rameaux & celuy des branches plus grand que des troncs des arbres. Le mesme se peut dire des hommes & de tous autres corps qui ont plusieurs parties, car en l'homme il y a plus de doigts que de bras, & plus de cheueux que de testes.

De plus, en ceste eternité il y aura vne infinité de jours, & vne infinité de nuits, or ou le jour precede la nuict, ou la nuict le jour au regard de chaque hemisphere: lequel qu'on die n'importe, il s'ensuiura tousiours qu'en ceste Eternité il y aura vn nombre actuellement infini, soit de jours ou de nuits, qui sera moindre, ou plus grand qu'vn autre nombre infini,

d'vne vnité, car il faut de necessité qu'en chasque hemisphere, il y ait ou vn jour plus que de nuicts, ou vne nuict plus que de jours.

A ceste eternité du monde repugne aussi la generation des hommes, & la façon d'icelle telle que nous la voyons. Et ce premierement parce que si le monde est eternel infinis hommes auront precedé ceux qui viuent aujourd'huy, & infinis auront precedé ceux qui ont vescu il y a mille ans, & infinis ceux qui auront vescu il y a dix mille ans, & ainsi cõsequemment à l'infini. Et par ainsi il se trouuera infinis nombres infinis qui neantmoins seront moindres qu'infinis autres, car au nombre infini de ceux qui auront precedé il y a dix mille ans il faudra adiouster ceux qui sont venus depuis dix mille ans.

Secondement en la generation des hommes on remarque cecy, c'est que les hommes qui viuent aujourd'huy, pris non chacun a part mais tous en bloc, ont plus de peres que de grands peres, & plus de grands peres que d'ayeuls, car chaque homme a son propre pere, mais plusieurs petis fils ont vn mesme grand pere, & sous vn mesme bisayeul il y a beaucoup plus de petis fils que d'enfans sous vn mesme pere, tellement qu'en remontant tousiours le nombre des predecesseurs diminuë d'autant: par où il est necessaire d'en venir en fin à vn premier qui n'ait point de pere ni d'ancestres, & qui soit l'origine & la source de tous les autres. Ce qui estant il faut de necessité qu'il ait esté vn temps infini sans engendrer, ou bien le monde aura esté vn tẽps infini sans aucuns hommes, auparauant la production de ce premier

là. Or ni l'vn ni l'autre ne se peut dire ni soûtenir auec aucune apparence de raison. Car pourquoy cet homme se seroit il aduisé d'engendrer apres auoir esté vn temps infini sans engendrer? On ne peut pas faire la mesme question & obiection contre nous, de Dieu, Pourquoy & comment s'est il aduisé de créer le Monde, apres auoir esté siecles infinis sans créer? Car l'eternité de Dieu n'est pas vn temps successif, comme est la pretenduë eternité du Monde, là ou il y a de necessité vn temps qui precede l'autre, mais celle de Dieu est toute ensemble & indiuisible : où il n'y a ni deuant ni derriere, ni premier ni second.

De plus l'histoire des choses passées repugne à ceste eternité du monde: car s'il a esté de tousiours, & qu'il y ait eu des hommes sur la

terre de toute eternité, d'où vient qu'en remontant & parcourant l'histoire des choses passées on ne peut trouuer aucun monument n'y memoire des choses aduenuës, qui passe cinq ou six mille ans ? l'experience nous apprend que comme plus vn homme vit, plus il remarque les euenemens de sa vie, ainsi plus les corps & communautez durent long temps, plus aussi ils se polissent & façonnent, & laissent aussi plus de monumens de leurs euenemens. Si donc le monde, & les hommes en iceluy, estoyent seulemẽt depuis cinquante mille ans en çà on auroit auiourd'huy des monumens de leurs histoires bien clairs & distincts depuis plus de dix mille ans, veu qu'en vn si petit espace de tẽps que le monde est selon nostre hypothese, à sçauoir de cinq mille ans & peu

plus, on a des monumens d'histoires bien clairs & distincts de puis plus de deux mille ans.

Ce qui se peut excepter à l'encontre de cecy & de la raison precedente, est qu'il y ait eu des deluges & inondations vniuerselles qui ont aboli tous les monumens precedens, & tous les hommes qui lors estoyent, fors vn ou deux, ou autre petit nombre pour repeupler la terre. Mais pour enfraindre l'argument precedent il faut qu'ils posent qu'il y ait eu de telles inondations à l'infini & sans nombre (autrement on reuiendra tousjours à vn premier homme, source & autheur du genre homain, qui aura esté infinis temps sans engendrer) laquelle presupposition est suiecte à beaucoup d'inconueniens, & pourroit estre combatuë de force raisons: outre qu'elle se

dit *Gratis*, & sans fondement de raison ; car c'est beaucoup se permettre que d'vne inondation vne fois aduenüe, de laquelle on demeure d'accord, en vouloir inferer vn nombre infini de semblables, sans aucune authorité, tesmoignage, n'y raison. Ioint qu'en posant telles inondations il faut aussi poser vne diuinité qui les gouuerne & adresse, autrement comment se sera il fait, que tousiours de chacune d'icelles se soyent sauuez quelques hommes, pour repeupler la terre, car si elles sont fortuites, sans aucune adresse superieure, on ne sçauroit imaginer que quelques vnes d'icelles, voire toutes ou la pluspart, n'ayent entierement aboli & raclé de dessus la face de la terre tous les hommes & les bestes sans aucune excepter, veu qu'il conste par l'histoire que de ceste seule,

dont on demeure d'accord, les hommes & les bestes ont esté conseruez par vne singuliere & admirable prouidence de la diuinité, sans laquelle nul homme ne l'eut peu sans toute peine eschapper, beaucoup moins sauuer auec soy toutes sortes de bestes. Car de dire auec Ouide en ses Metamorphoses, tirées des fables Payennes, que les bestes se soyent formées du limon de la terre apres ceste inondation, ce n'est pas parler en Philosophe, n'y en homme de raison, tels que veulent paroistre ces esprits forts qui combattent la Deité. Ioint que si telles inondations fussent frequemment aduenües, il en seroit resté sans doute quelque memoire, & les premiers qui seroyent eschappez en auroyent transmis la memoire à leur descendans, & ceux la à ceux qui les au-

soyent suiuis, & ainsi de main en main on auroit maintenant des monumens de plusieurs telles innondations, ce qui n'est pas.

Finalement cét argument, que les Athées tirent pour eux, pris de l'eternité du monde, se peut retorquer contr'eux, car si vne chose corporelle, finie, materielle, si grossiere, & si imparfaite, comme est ce monde, peut neantmoins auoir esté & subsisté de toute eternité comme elle est maintenant, combien plus est il selon la droite raison de poser vne Essence spirituelle, immaterielle, & infinie, qui soit eternelle, & qui subsiste de par soy mesme, ce qui n'est autre chose que la Diuinité. Vne telle presupposition s'accorde beaucoup mieux auec la raison que non pas la precedente. Car plus les choses sont immaterielles & spirituelles,

plus aussi ont elles d'actiuité, & par consequent plus de force pour se soûtenir & durer dauantage, comme il se void és Ames, Anges & Esprits.

De plus, il se void que ce monde est corruptible selon presque toutes ses parties, lesquelles sont en vne continuelle vicissitude & changement de naistre & de mourir. Ce qui tesmoigne qu'il tend à sa fin, & que finalement il viendra à se dissoudre, car le tout se resent de la nature de ses parties, & ne peut pas estre d'vne toute autre nature qu'elles; or comment sçauroit auoir esté de tout temps, & sans aucun commencement, ce qui tend à sa fin, & qui y paruiendra à la parfin? Car si iusques icy il a bien peu durer vn temps infini, il le peut bien encore à l'aduenir; Que s'il ne le peut à l'aduenir, c'est vn argu-

ment euident qu'il ne l'a peu estre aussi par cy deuāt. Si dōc le monde n'a point esté, ni peu estre, de toute eternité, il a eu de necessité vn commencement : & puis que nulle chose ne se peut produire soy mesme, il faut de necessité qu'il ait esté produit par quelcun qui n'ait point eu de commencement, ains ait esté de toute eternité, ce qui ne peut estre autre que Dieu. Autrement il faudroit dire que cet architecte du monde auroit esté produit par quelqu'autre, & celuy là encore par vn autre, & ainsi a l'infini : ce qui est entierement absurd.

Ceux la n'aduancent pas dauantage la cause des Athées qui posent de toute eternité vn chaos confus, & vne matiere premiere de ce monde, de laquelle il ait esté extraict, car premierement, c'est vne chose inimaginable que ce qui

n'est qu'vne pure puissance, sans aucune forme, telle qu'on veut estre la matiere premiere, ait ou puisse auoir d'elle mesme vne si grande force, que de subsister par vn temps infini; où qu'vne matiere confuse & broüillée, telle qu'on s'imagine le chaos, puisse auoir semblablement existé par vn temps infini dans vne egale confusion; ioint que ceux, qui sont de ceste opinion, comme Platon, ont esté contrains de recognoistre vn ouurier & architecte souuerainement sage & industrieux, qui est la diuinité, lequel ait tiré cest ordre, que nous voyons maintenant au monde, de la confusion de ce chaos, & ait amené ceste puissance de la premiere matiere à son acte, & qui ait formé cest ouurage si industrieux d'vne matiere si confuse, laquelle

ſans vne telle vertu fuſt eternellement demeurée dans ſa confuſion & deſordre ; car pourquoy en fuſt elle ſortie en vn temps ou moment pluſtoſt qu'en vn autre, ſinon par le moyen d'vne vertu ſuperieure, & d'vn agent libre, qui l'ait ainſi agencé ſelon ſa volonté, ainſi que d'vne maſſe d'argille, ne ſe formera iamais aucun vaiſſeau ſans la main artiſte & induſtrieuſe du potier.

Car quand a ce nouueau & admirable Philoſophe, plus grand Mathematicien que Naturaliſte, qui nous veut ramener les atômes de Democrite (ſe mouuans non dãs vn vague & vuide infini, mais dans ie ne ſçay quelle quinteſſence iuſques icy incognuë, qui fluë & paſſe entr'eux comme des menuës fueilles & pailles parmi vne haye eſpeſſe) qui demande qu'on luy donne

ne vne certaine matiere, & il monstrera qu'il en peut naistre & se former vn Monde, tout tel que celuy cy. Quand il aura mis au iour ses demonstrations là dessus, on verra, si ceste sienne promesse est aussi bien fondée que celle de son maistre Archimede, qui demandoit qu'on luy donnast vn poinct fixe & immobile, & il promettoit de remuer la terre, & tout le Monde de sa place, & le transporter en vne autre.



CHAP. III.

Seconde Raison contre l'Atheisme, tirée de l'ordre & agencement de ce monde.

C'Est vne difference qui se voit & remarque par tous en-

tre les choses fortuites & casuelles, & celles qui prouiennent de la prudence & raison, c'est qu'és casuelles & fortuites on ne voit ni ordre, ni ajencement, ains vn meslinge confus; és autres on voit de l'ordre & de la disposition, vn ajencement & symmetrie certaine, & de là vne agreable beauté & grace, & plus l'ouurier est industrieux, habile & expert; plus on voit en ses ouurages d'adresse, d'ordre & disposition, comme on voit pour exemple qu'autres sont les superbes bastimens des grands Roys, & les petites cases des champs & des villages, ou les esbatemens des petits enfans, qui se meslent de faire des chasteaux & maisonnettes de petits morceaux de tuile & de bois ramassé.

En la constitution de ce monde & bastiment de ce grand tout, &

du petit monde, qui est l'homme, il faut estre bien aueugle, pour n'y recognoistre pas vn ordre, vn ajencement, vne disposition, des proportions, & symmetries de toutes ses parties, entieremẽt admirables, & qui ont rauy, comme hors d'eux mesmes, ceux d'entre les Payens mesmes, qui se sont mis à les considerer, ce qui les a amenéz à reconnoistre vne Diuinité, de laquelle soit procedé cet ordre.

Vn tel ordre & disposition, & ces proportions si esmerueillables, ne peuuent pas estre vn effet ou production, d'vn sort aueugle & fortuit, ains faut reconnoistre en cela vne sagesse & prudence & vne industrie, au dessus de toute comprehension, qui ait ainsi ajencé ces choses, car de dire qu'elles ont tousiours esté ainsi sans aucun commencement, & partant n'ont au-

cun autheur, c'est ce que nous auōs refuté au precedent chapitre; & de plus c'est-ce qui ne se peut comprendre n'y imaginer, qu'vn ajencement si admirable, ne prouienne d'aucune cause; & ne soit point la production de quelque sagesse superieure; Or que peut estre vne telle sagesse sinon la Diuinité? car de rapporter cela a vne vertu Physique brute, & *sui nescia*, diffuse & esparse par tout ce grand corps du monde, ainsi que se sont autrefois forgez & imaginez quelques Philosophes y auoir vne Ame du monde, a peu pres comme est és semences la vertu de produire les plantes, arbres & animaux, c'est vn abus & manque de droit raisonnement, & petition de principe, car ceste vertu, qui se voit és semences, ne pourroit pas produire de si admirables effects en l'ajencement &

ſymmetrie de toutes les parties des corps, qui en prouiennent, ſi cela n'eſtoit adreſſé par vne cauſe ſuperieure, tres ſage & induſtrieuſe, comme ainſi ſoit, qu'vne choſe brute & inanimée, ne peut pas eſtre vn ſuiet capable d'vne ſi merueilleuſe ſageſſe, & ſi admirable induſtrie.

De plus ceſte Ame imaginaire du monde, infuſe ainſi par tout ce grand corps, fera vn animal (comme l'homme compoſé de corps & d'ame) ou non. Si elle ne fait pas vn animal, elle n'informe pas ce grand & vaſte corps, elle a ſa ſubſiſtance à part, ſi elle ſubſiſte à part, voyla par leur conceſſion, & propre confeſſion, vne choſe immaterielle, incorporelle, qui eſt toute ſage & toute puiſſante, puis qu'elle produit tant & de ſi admirables effects. Et cela qu'eſt-ce autre cho-

se presque sinon la diuinité, pour laquelle nous combattons, car ceste Ame toute sage & toute puissante aura esté de necessite de toute eternité, & aura fabriqué & ajencé ce monde, comme cause efficiente & separée d'iceluy, puis qu'elle n'en est pas la forme, qui l'informe & anime, comme l'ame fait le corps de l'homme. Or pourquoy poser vne telle cause efficiente toute sage & puissante, qui ait de toute eternité, & sans commencement, fabriqué & ajencé ce monde, & se ietter ainsi dans les absurdités inextricables qui suiuent necessairement l'Eternité du monde, que non pas auec nous & auec la verité, poser vne telle cause qui ait fabriqué ce monde depuis vn certain temps seulement, & par là se desueloper de ces entraues & absurdités insolubles.

S'ils disent que ceste Ame du mõde informe la matiere d'iceluy, & fait auec elle vn composé naturel, comme l'ame & le corps de l'hõme, ce monde sera vn grand & vaste & monstrueux animal, qui sera cõposé de parties qui ne sõt pas organiques (cõme sont les membres & parties du corps humain) qui ayent de la conuenance & quelque proportiõ auec leur forme, & l'ame qui les anime, ce qui est vne imagination bigearre & extrauagante, indigne non seulement de Philosophes (tels que ces gens là veulent estre creus) mais d'hommes de sens cõmun. Mais de plus, il y a tousiours cecy qui demeure, c'est que selon ceste concessiõ & hypothese, voila vn grãd & vaste & comme infini animal, eternel, tout puissãt & tout sage, duquel tout ce qui se void & qui est, sont autant d'effets de sa sages-

ſe & puiſſance. Or combien s'approche vne telle imagination de ce que nous diſons eſtre la Diuinité? Sinon qu'il eſt trop plus conuenable à la raiſon, & à la dignité & majeſté de ceſte ſageſſe & puiſſance, de la poſer (comme nous faiſons) à part & ſeparée de la matiere, immenſe & infinie, ſubſiſtante d'elle meſme & par elle meſme, que non pas de dire auec eux, qu'elle informe vne ſi uile & groſſiere matiere, comme eſt celle de ce monde, & de la renfermer dans l'enclos de ce monde, ſans eſtre ni ſubſiſter hors d'iceluy. Car cela eſt la faire finie & bornée au regard de ſon eſtēduë. Or ſi elle eſt finie & bornée en cet égard, pourquoy ne le ſera elle auſſi au regard de ſa durée. Ainſi ſelon ces gēs là, il faudra en reuenir à cecy, que ce monde s'eſt produit ſoy meſme ou pluſtoſt eſt ſorti du neāt ſans aucune cauſe, & cela en va

certain temps, ce qui eſt vne imagination bien creuſe & abſurde. Que ſi ceſte ſageſſe & puiſſance eſt infinie au regard de ſa durée, eſtant eternelle (comme ils la poſent,) pourquoy ne le ſera elle pas au regard de ſon eſtenduë? & ſi elle l'eſt au regard de ſon eſtenduë, elle eſt & ſubſiſte hors l'eſtenduë de ce monde, lequel eſt neceſſairement fini, ne pouuant y auoir de corps, non plus que de nombre, actuellement infini. Ainſi ils ſont contrains d'auouër vne ſageſſe & puiſſance immaterielle & incorporelle, infinie en toutes façons, tant au regard de ſon eſtenduë que de ſa durée, ſubſiſtante de par ſoy meſme de toute eternité, & ſeparée de toute matiere. Ce qui n'eſt autre choſe ſinon ce que tous entendent par la Diuinité.

Et icy ſe peut recognoiſtre l'im-

pertinence & abſurdité de l'opinion de Democrite, & d'Epicure apres luy, qui ont voulu que ce monde ait eſté formé par le concours fortuit d'atômes, ſe remuans à l'aduenture dans vn vague infini, & par vn temps de meſme infini, car outre l'abſurdité qu'il y a de s'imaginer des petits corps indiuiſibles, qui ayent neantmoins comme des hameçons par leſquels ils s'accrochent, & lient les vns aux autres, ainſi que ces gens ſe ſont imaginez, & outre qu'il eſt inimaginable qu'en de ſi petis corps, tels que ceux la, il ſe trouue vne infinité de qualités diuerſes, leſquelles ſe voyent & recognoiſſent és corps composés d'iceux; ou que s'ils ſont ſans aucune qualité, de leurs concours puiſſent naiſtre tant de ſi diuerſes qualités. Il y a ceſte autre abſurdité toute viſible, c'eſt que

d'vn concours si fortuit, & qui n'est adressé par aucune intelligence superieure, puisse naistre & se former vn ouurage si admirable comme est le monde, duquel toutes les parties sont arrengées auec vn ordre, & vne harmonie & symmetrie, qui engloutit la pẽsée de ceux qui le considerent attentiuement, & vne si constante durée de cet ordre, en la succession perpetuelle des corps que l'on voit tous les iours se former en la nature : ioint que si par ce concours fortuit ce monde a esté ainsi dressé, par le mesme mouuement, il se pourra pareillement dissoudre, & ainsi il nous faudra imaginer dans l'eternité vne infinité de mondes formez & dissous successiuement les vns aux autres, par ce mouuement & concours fortuit d'atômes: & par là se trouue destruite l'eternité de

ce monde, à laquelle aspirent & pretendent les Athées.



CHAP. IV.

Troisiesme Argument tiré de la naturelle difference qu'il y a entre le vice & la vertu.

COMME és choses Physiques, & œuures de la Nature, il y a cet ordre & ajencement si beau & admirable, si reglé, certain & constant, duquel il a esté parlé au chapitre precedent, & qui tesmoigne vne industrieuse sagesse qui en est l'autheur, ainsi és choses humaines, és actions di-ie des hommes, & productiõs de son esprit & volonté, on peut reconnoistre vn ordre admirable, & vne beauté esmerueillable, qui ne peut estre vn effet du

ſort, duquel rien ne part que de confus & mal agencé.

Cet ordre & beauté paroiſt ou en l'adreſſe, induſtrie, ſageſſe, & ſubtilité de l'eſprit humain, & és œuures qui en prouiennent, ou en la droiture de ſes actions & effects de ſa volonté, que l'on appelle vertu Morale, dont l'vne & l'autre marque quelque choſe de diuin en l'homme, qui ne peut prouenir d'vne cauſe fortuite & aueugle, qui agiſſe ſans connoiſſance: d'où ſe tire vn autre argument contre l'Atheiſme, dont il ſera parlé en ſon rang.

A ceſte vertu & bien moral eſt oppoſé le mal, ou le peché & vice, la difference duquel d'auec la vertu n'eſt pas arbitraire, & qui depende purement de la volonté & libre mouuement de l'homme, qui l'ait voulu ainſi pluſtoſt qu'autre-

ment, car les choses de ceste nature sont muables & se changent aisement ; mais ceste difference du bien & du mal, du vice & de la vertu, est fixe & immuable, & tellement empreinte au cœur de l'homme, qui la reconnoist naturellement, que tous les hommes ensemble ne sçauroyent la changer, & se fait reconnoistre à eux malgré qu'ils en ayent ; car les plus barbares & desesperez, quoy qu'ennemis de la vertu, ne sçauroyent se tenir qu'ils n'en admirent souuent l'excellence, & ne la prisent & estiment ou elle se rencontre, & bien qu'en eux mesmes ils ne reconnoissent pas souuent le vice qui y est, & le mal qu'ils commettent, aueuglez par leurs passions, si est ce qu'ils le reconnoissent bien és autres, & l'y detestent & condamnent, principalement quand il

tourne à leur preiudice & interest. Et comme tous reconnoissent l'excellence & beauté de la vertu, & l'horreur & laideur du vice, aussi tous auoüent ils que l'vn est digne de l'amour, loüange, & recommandation des hommes, & d'vne recompence conuenable, le vice au contraire digne de la haine & detestation de tous, & d'vne juste & condigne punition qui luy est deuë, d'où se tire encore vn autre argument contre l'Atheisme.

Ceste difference du bien & du mal n'est point vne opinion & fantaisie seulement, mais est interne, reelle, & essentielle, comme és choses de la nature le blanc & le noir, la lumiere & les tenebres. Elle ne vient pas aussi de quelque coûtume, qui l'ait peu à peu establie, car ce qui vient par coûtume gagne & se fortifie peu à peu, & est

plus foible à son commencement qu'à son progrés, & se peut changer par vne contraire vsance, & peu à peu s'abolit & aneantit : ce qui n'est pas de ceste difference du biē & du mal, qui à esté de tout temps forte & viue en tous lieux, voire plus vigoureuse à son commencement que depuis, à cause de la grande corruption des hommes suruenuë, qui s'est de plus en plus fortifiée. Et ne se peut ceste difference abolir par aucune contraire vsance & coûtume, ains demeure tousiours en soy de mesme. Ce ne sont point aussi ni les loix des Magistrats & Legislateurs, ni les preceptes & institutions Morales des Philosophes, qui ont donné à la vertu son estre & sa nature, ils l'ont seulement reconnuë & remarquée és actions & déportemens des hommes, telle qu'elle est en elle mesme,

mesme, & selon ce qu'ils en ont reconnu ils en ont dressé leurs regles & leurs preceptes, ou establi des loix pour regler la vie des particuliers, & les empescher de se laisser aller au vice, qui luy est contraire. A peu pres comme Aristote n'a pas forgé, & inuenté comme il luy a pleu, les regles & preceptes de bien argumenter, & syllogiser, mais seulement les a remarquez és discours & ratiocinations que tous hommes font naturellement, & sur ces remarques en a dressé les regles & preceptes, que nous en auons en son Organe & Logique, qui ne sont point arbitraires & muables, mais fixes, certains & immuables, fondez sur le droit & naturel raisonnement commun à tous hommes.

Ceste vertu à sa racine & son fondement en la nature de l'hom-

me, entant qu'il est raisonnable & doüé de volonté & d'intelligence, qui doit auoir l'empire sur ses affections pour les tenir en bride, & les contenir dans le deuoir : & consiste en vne droite harmonie, iuste proportion & bon accord entre ses facultez, d'où resulte la beauté & l'exellence d'icelle, qui rauît les plus farouches en admiration ; ainsi qu'és corps & ouurages, soit naturels ou artificiels, leur beauté resulte de la proportion & droit ajencement de toutes leurs parties, & n'est non plus l'vne que l'autre arbitraire ni imaginaire, ains vraye & reelle ; celle de la vertu estant d'autant plus excellente que l'autre, que les choses spirituelles surpassent les corporelles.

Ceste vertu estant telle ne peut auoir pour cause de son estre vn sort aueugle, ni vne fortuite ren-

contre, qui ne produit rien de reglé & bien ordonné, mais doit auoir vne cause certaine, constante, & inuariable, qui ait en soy toutes sortes de vertus en perfection & en vn souuerain degré, qui soit & le patron tres-parfait, & le modele tres-accompli, de toute la vertu humaine, & qui en soit l'autheur & la cause efficiente en la procreation de l'homme: ne pouuant pas partir d'vn autre principe, lequel autrement seroit inferieur, & beaucoup moindre que son effet, car il n'y a rien en tout ce que l'homme peut conceuoir en la nature, de plus excellent & diuin que la vraye vertu, par laquelle l'homme est non seulement infiniment releué au dessus des bestes, mais est mesmes comme deïfié, & se surpasse soy mesme en quelque façon. Et ne faut point icy po-

ſer deux principes auec les Manicheens, l'vn du bien & l'autre du mal, vn ſeul eſtant ſuffiſant, car comme la ligne droite eſt la regle de ſoy meſme & de l'oblique: ainſi ce patron&modele de toute vertu & perfection, qui eſt la diuinité, eſt la regle de toute vertu humaine,& par elle meſme ſe connoiſt ſon contraire, qui eſt le vice, qui n'a non plus beſoin d'vn principe, ou cauſe efficiente de ſoy, que les tenebres qui viennent de la priuation & abſence de la lumiere. L'eſprit de l'homme eſtant, comme nous le voyons maintenant, ſi variable & inconſtant, ne peut pas eſtre la regle de ceſte vertu ſi excellente, & ſi certaine & inuariable, comme elle eſt en elle meſme.

La connoiſſance auſſi ſi forte & naturelle, que tous hommes ont de ceſte difference, qui eſt entre le

bien & le mal, ne leur vient pas ſimplement de quelque inſtitution ou tradition baillée de main en main, y ayant plusieurs nations barbares qui n'ont point de telles inſtitutions, leſquelles ne laiſſent pas neantmoins de reconnoiſtre & admirer la vertu & deteſter le vice: pluſieurs particuliers auſſi ou deſtituez de telles inſtitutions, ou meſmes imbus & inſtituez du contraire par mauuaiſe nourriture, ne laiſſent pas ſouuent malgré eux de reconnoiſtre ceſte difference. Or d'où peut prouenir vne telle, ſi forte, ſi viue & ſi conſtante impreſſion en l'eſprit de l'homme, ſinon de quelque cauſe ſuperieure & plus excellente, qui la luy ait engrauée, en luy donnant ſon eſtre, laquelle cauſe ne peut eſtre autre que la Diuinité, n'y ayant rien qu'elle au deſſus de l'homme pour vn tel effet.



CHAP. V.

Quatrième Argument tiré du desordre qui se voit en l'homme, & en toute la Nature des choses, lequel desordre a de necessité vn commencement & vne fin.

NOVS auons és chapitres precedens tiré deux raisons contre l'Atheisme, prises de l'ordre qui se voit en la Nature, & en l'homme particulierement. Nous en tirerons maintenant vne autre du desordre qui se voit en l'vne & en l'autre de ces choses. La vertu est bien propre à l'homme entant qu'il est raisonnable, & par elle differe principalement de la beste, qui n'en est pas capable, mais elle ne luy est pas neanmoins naturelle,

& essentielle (autrement l'homme ne pecheroit iamais) ains accidentelle, de laquelle il s'est departi, témoin la grande corruption de mœurs, & estrange desbordement de vie, qui est au monde, lequel de necessité a eu quelque commencement, & ne peut pas auoir esté de tousiours, car le desordre est vne perturbation de l'ordre, & vne confusion suruenuë depuis; l'imperfection & le defaut ne pouuans pas estre eternels; puisque estre de tousiours & sans aucun commencement, est vne perfection, voire des plus grandes qui se puisse imaginer, & de faict l'experience monstre, que plus l'on va en auant plus la corruption croist, & s'augmente, car elle est auiourd'huy beaucoup plus grande, qu'elle n'estoit pas il y a cent ans, & estoit plus grande il y a cent ans, qu'elle n'es-

roit cent autres années auparauant, ce qu'vn Payen a bien recognu il y a plus de seize cens ans en ces vers,

Ætas parentum, peior auis, tulit
Nos nequiores, mox daturos,
Progeniem vitiosiorem.

Et ainsi en remontant, la corruption se trouuera tousiours aller en diminuant tant qu'on vienne a vn premier commencement. Que si elle à commencé en l'homme, l'homme ne peut pas auoir esté de tousiours, & ce monde a eu de necessité vn commencement : d'où nous auons cy deuant prouué vne Diuinité qui la procreé. Car on ne sçauroit estendre si loin, en remontant, le commencement de ceste corruption, que dans l'eternité pretenduë de ce monde il n'y ait eu vn temps infini, qui ait precedé ce premier commencement de corruption. Or si l'homme a

bien peu demeurer vn temps infini sans se corrompre, pourquoy ne l'aura il peu aussi bien encore depuis ce temps auquel on veut qu'il ait premierement commencé ? Ioint qui si la corruption a commencé apres vn temps infini d'integrité, on peut iustement demander, si elle a commencé en vn seul homme, ou bien en tous tout à la fois : lequel qu'on die des deux il y a vne euidente absurdité. Car si on dit qu'elle a commencé en vn seul, on peut iustement demander pourquoy en l'vn plustost qu'en l'autre ; Et puis si vn seul a commencé, pourquoy les autres ne l'ont ils mis incontinent hors du monde, afin de n'infecter & gaster les autres, cõme auiourd'huy nous voyons tous les iours les Magistrats executer à mort les meschans & scelerats. Et si tous ont commen-

cé à la fois apres vn temps infini de perseuerance en l'integrité, c'est vne chose inimaginable, comment cela c'est peu faire : principalement s'il n'y a eu autre directeur de cest Vniuers, que l'ordre fatal de la Nature, comme pretendent les Athées, qui sans doute seroit tousjours demeuré de mesmes qu'il auoit esté auparauãt par vn temps infini, & ne sçauroit on alleguer ni imaginer aucune raison, ni cause d'vn tel & si soudain, & si vniuersel changement. Le mesme ne peut pas nous estre obiecté, qui tenons que le monde, & l'homme, ont eu vn commencement, lequel quoy qu'il ait esté crée de Dieu entier & sans vice, n'estoit pas pourtãt immuable (n'y ayant rien d'immuable a proprement parler que ce qui est eternel) & partant, estãt de son naturel muable, ce n'est pas

de merueille s'il s'est quelque temps apres changé.

Nous auons dit que la corruptiõ va tousiours croissant, & s'augmentant de plus en plus, mais cet accroissement ne peut pas aller à l'infini, tant parce que le mal estant vn defaut & vne imperfection, il ne peut pas estre infini, veu qu'estre infini dénote vne perfection, comme pource que si ce mal alloit à l'infini la societé des hommes ne pourroit subsister, ains seroit en fin du tout abolie, & le genre humain aneanti par ce mal, les hommes venans en fin à s'entretuër & perdre tous les vns les autres. Ce qui est derechef contre la pretenduë eternité de ce monde, & opinion des Athées qui veulent que ce monde doiue durer sans fin, comm' ils estiment qu'il a esté sans commencement. Et comme ainsi soit que ce

monde ſoit fait pour l'homme, & que toute choſes luy ſeruent, ſi le genre humain venoit a perir tout a fait, comme nous venons de monſtrer qu'il arriueroit ſi le mal croiſſoit à l'infini, le reſte du monde viendroit de neceſſité à perir totalement, eſtant priué de ſa principale fin qui eſt le ſeruice, & l'utilité de l'homme.

Il eſt aiſé à ceux qui conſiderent les œuures de la nature d'y remarquer vn ordre admirable & vne conſtante fermeté, & inuariable durée en iceluy, mais il eſt auſſi aiſé de recognoiſtre, outre & contre cet ordre, vn deſordre manifeſte, & comme vne extrauagance ou exorbitance de la nature; car s'il y a vne viciſſitude reglée & conſtante des diuerſes ſaiſons de l'année s'entre-ſuiuantes l'vne l'autre, le Printemps apres l'Hyver, & l'Eſté

apres le Printemps, on y voit aussi des dessaisonnemens manifestes, des froidures excessiues en Esté, & des chaleurs extraordinaires en Hyuer, vne saison eniamber sur l'autre, vn Hyuer au Printemps, & vn Esté dedans l'Automne. Si les pluyes & les neiges, la glace & les frimats & les rosées ont leurs saisons reglées, pour la production des fruicts de la terre, & pour fournir à l'homme, & à tous animaux, a chacun sa pasture, on les voit aussi assez souuent confuses & meslées, & de là les sterilités & secheresses, & les humidités extraordinaires, qui gastent le fruict & le germe de la terre, & ameinent les famines, & disette de toutes choses : de là aussi les intemperies de l'air, qui causent les pestilences, & diuerses sortes de maladies epidemiques & ordinaires; de là les foudres & les

orages, les tremblemens de terre, & les horribles inondations, & mille autres desordres, qui se voyent tous les iours en la nature.

Or est il necessaire, que tels déreglemens soyent reglez & retenus dans certaines barrieres, autremẽt qui empescheroit que le désordre n'allast à l'infini & que tout ne retournast en son ancien chaos. Car de dire que ces choses ont leurs causes naturelles d'où elles partent, cela est bien vray, mais ne satisfait pas à la question, & difficulté, car s'il n'y a au dessus de la Nature quelque puissance & sagesse superieure, qui range & modere, & adresse tous ces déreglemens & exorbitances de la Nature, la confusion & le bouleuersement de toute la Nature sera ineuitable. Et de fait il n'est pas malaisé de reconnoistre que ces desordres sont re-

gis & gouuernez par vne grande ſageſſe, & adreſſez par vne euidente iuſtice & bonté manifeſte, en vengeance contre les pechez des vns, & en beneficence pour le ſalaire & recompenſe des autres: & de vouloir rapporter cette adminiſtration a vn ſort & fortune aueugle, ou a vne brute fatalité, c'eſt ſe tromper ſoy meſme à ſon eſcient, & ſe creuer volõtairemẽt les yeux pour ne rien voir. Car quelle raiſon & apparence de rapporter au ſort le Deluge, par exemple, de Noé, les foudres de Sodome & Gomorre, la famine ſeptenaire d'Egypte, les diuerſes playes d'icelle, les peſtilences du temps du Roy Dauid, la ſechereſſe du temps d'Elie, & mille autres ſemblables, qui arriuent, & ſe peuuent remarquer, tous les iours au monde? Ce deſordre donc ainſi reglé auſſi bien

que l'ordre ferme & conſtant de la Nature, eſt vn argument d'vne Diuinité tres-ſage & puiſſante au deſſus d'icelle, qui y a eſtabli cet ordre, & qui range & contient ces deſordres dans vne certaine regle, & les adreſſe ſagement, iuſtement, & miſericordieuſement, pour le chaſtiment des vns & la benediction des autres.



CHAP. VI.

Raiſon cinquieſme, tirée d'vne Prouidence qui conduit les choſes humaines.

NOvs auons és chapitres precedens tiré deux Argumens pour la Diuinité, de l'ordre & du deſordre qui ſe remarque en la Nature de ce grand monde, le meſme

mesme se peut faire de l'ordre & desordre qui se peut voir dans le petit monde qui est l'homme, lequel nous ne considerōs pas maintenant comme vn corps Physique, mais entant qu'il est moral & raisonnable, selon lequel égard on peut remarquer en luy de l'ordre & du desordre, mais reglé pourtant, & de l'vn & de l'autre se tire vn argument pour la Diuinité.

Et icy est premierement à considerer, qu'és hommes, quoy que tous d'vne mesme nature, se void neantmoins vne diuersité admirable, & presque infinie, non seulement de faces & conformations de corps, mais aussi principalement de mœurs & humeurs, de façons de viure & de langage, & vne distinction par familles, corps & communautés, Estats & Republiques, Royaumes, Empires & Monar-

chies diuerſes, toutes leſquelles diſtinctions & varietez ne ſe voyent point és autres animaux d'vne meſme eſpece. Ceſte varieté & diſtinction ſi merueilleuſe, ne peut prouenir que d'vne infinie ſageſſe qui eſt au deſſus de l'homme, & qui a cauſé toutes ces diuerſités en vne ſi grande vniformité de Nature, veu meſmement l'ordre, l'ajencement, & la diſpoſition ſinguliere qui ſe peut voir en toutes ces varietés. Car de recourir icy pour cela au ſort & au hazard, qui ait ainſi fortuitement arrangé toutes ces choſes, c'eſt vn volontaire aueuglement, l'ordre & la diſpoſition ne pouuant pas prouenir de ce qui n'en a point, & qui a vray dire n'eſt qu'vne chimere, & n'a point en ſoy de vertu ou efficace a agir, ny produire rien.

Et ſur tout eſt à conſiderer entre

ces varietés celle du langage, qui eſt ſi grande en des perſonnes qui tous ont vn meſme vſage de raiſon, laquelle ſe demonſtre par la parole, & tous meſmes organes de la voix, d'où ſelon toute raiſon deuroit en tous auſſi naiſtre vn meſme langage, teſmoin de meſmes conceptions, comme il ſe void és autres animaux, que tous ceux qui ſont d'vne meſme eſpece ont vne meſme voix, par laquelle ils expriment leurs paſſions & les mouuemens de leurs affections.

Car de rapporter cela au Franc-arbitre & libre mouuement de la volonté des hommes qui l'ayent ainſi voulu, & forgé d'eux meſmes tant de diuers idiomes & ſi differens, il n'y a point d'apparence: car quelle fin raiſonnable ſe pouuoyent ils propoſer en vn tel deſſein, veu meſmement que ceſte

diuersité de langages empesche grandement la mutuelle communication & commerce des vns auec les autres, par ou la societé de tout le genre humain, à laquelle la Nature mesme nous a formés & nous encline fortement, est merueilleusemẽt entrerompuë & empeschée: si bien qu'il n'y a nulle raison & apparence que les hommes ayent voulu consentir d'eux mesmes, à vne telle diuersité si preiudiciable & contraire à la fin à laquelle de leur Nature ils tendent tous, qui est la societé & communication mutuelle par ensemble.

Ioint que ceste diuersité ou à esté de tousiours par vn temps infini, si le monde n'a point de commencement, ou bien elle a eu quelque commencement, de dire quelle n'a point de commencement, il n'y a point de raison, cela repugnant &

estant par trop esloigné de l'vniformité d'vne mesme Nature qui est en tous hommes ; de dire aussi quelle a eu quelque commencement il n'y a point d'apparence, car pourquoy les hommes apres auoir parlé par vn temps infini tous vn mesme language seroyent ils venus à coup à le changer & diuersifier si estrangement, sans raison ny necessité, & contre la fin à laquelle ils tendent tous naturellement.

Il est donc necessaire de reconnoistre icy vne vertu & sagesse superieure, qui pour certaines raisons à elle connuës, outre & contre le dessein & intention des hommes, ait introduit en eux ceste admirable varieté d'idiomes, chacun desquels est tel qu'il a sa beauté & sa grace, & son elegance particuliere & singuliere, laquelle les hommes ne sçauroyent auoir pre-

ueüe n'y preconceüe en leurs eſprits en forgeant ces idiomes pour l'introduire en iceux, cela ſurpaſſant de bien loin toute la ſapience ordinaire, qui s'apperçoit és hommes, dont le plus ſage & le plus habile d'entr'eux ne ſçauroit, auec toute ſon induſtrie & adreſſe, forger vn langage tout entier auquel ſe rencontre la grace, l'elegance, la beauté qui eſt en chaſcun de ceux qui ſont en vſage au monde: ce qui eſt vn argument manifeſte d'vne ſageſſe plus qu'humaine, & vrayement diuine, qui a ainſi ſagement diſpenſé en chaſcun de ces idiomes tous les mots qui le conſtituent, auec toute la beauté & elegance qui y reluit.

La diſtinction des hommes en corps, communautés, Eſtats, Republiques & Royaumes, Empires & Monarchies, nous amene neceſſai-

remẽt à la reconnoiſſance de ceſte meſme Prouidence & Diuinité, & combat de meſme l'eternité du monde. C'eſt vne choſe que la Nature enſeigne, à ſçauoir que les Peres commandent, gouuernent, & ayent le ſoin de leurs enfans, & les grands Peres de leurs petits fils, & ainſi conſequemment que les anceſtres ayent & prenent le ſoin de tous leurs deſcendans, & ſi cet ordre ſe gardoit vniformement & inuariablemẽt entre les hommes, cela ſe pourroit aucunement rapporter au mouuement reglé de la Nature, & n'y auroit rien d'extraordinaire & étrange. Mais il en va tout autrement au gouuernement des hommes, car ceux qui commandent & qui tiennent les reſnes du gouuernement, ne ſont pas le plus ſouuent, n'y preſque iamais, les grands peres ou predeceſſeurs &

anceſtres de ceux à qui ils commandent, & ne leur ſont le plus ſouuent liés par aucune proche affinité ou conſanguinité, c'eſt pourquoy il faut reconnoiſtre en cela quelque autre choſe que ce droit de Nature, qui leur ait donné ce pouuoir & authorité de commandement; & qui ſoit fort extraordinaire, pour ſe faire ainſi obeir & craindre de ceux qui naturellement ne leur ſont point ſubiects, comme n'eſtans pas deſcendus d'eux.

Et ne faut point recourir icy auec quelques vns à vne ſeruitude volontaire, & purement arbitraire, ſans aucun fondement de raiſon, qui ait ainſi fortuitement aſſuietti les vns aux autres, ains faut reconnoiſtre en cecy vne puiſſance & vertu ſuperieure à tous, & qui a releué les vns au deſſus des autres de

dons & facultés propres au gouuernement, qui les ont fait admirer, & respecter des autres, qui pour cela se sont assuiettis à eux. Et de fait il se void par l'experience & les monumens des histoires, que les premiers autheurs des Royaumes, Empires & Monarchies ont esté gens signalés & releués en vertus heroïques & extraordinaires au dessus des autres, par ou ils se sont acquis l'admiration, le respect & obeissance des autres, qui en cela leur estoyent inferieurs.

Ainsi est il dit de Nimrod, le premier fondateur de la premiere Monarchie du monde, qu'il estoit *vn grand & puissant veneur deuant l'Eternel,* c'est à dire, qu'il estoit en effect vn homme illustre & glorieux par dessus les autres, par plusieurs diuerses belles qualités & propres au gouuernement, dont il surpas-

ſoit les autres, ainſi eſtoit Cyrus autheur de la Monarchie des Perſes, illuſtre & celebre és hiſtoires, ainſi Alexandre le Grand fondateur de celle des Grecs, ainſi Cæſar & Auguſte de la Monarchie des Romains. Et c'eſt ainſi que l'Eſcriture remarque, de tous les Iuges des enfans d'Iſraël qui en ont entrepris le gouuernemẽt, que Dieu ſuſcita l'eſprit d'vn tel & d'vn tel, & de Saül meſme leur premier Roy, que Dieu *changea ſon cœur en vn autre homme*, pour donner à entendre qu'ils ont eſté reueſtus de vertus excellentes, heroïques & extraordinaires par deſſus les autres hommes, pour leur pouuoir commander, & qu'vne Diuinité à preſidé ſur tout cela pour les adreſſer & exciter. Et ainſi en eſt il par Analogie de tous autres qui ont les premiers entrepris en quelque

Nation, peuple ou communauté, le gouuernement d'icelle.

De plus y ayant au monde tant de tels corps diuers, & si diuersement regis & gouuernés, justement neantmoins & auec ordre, il reluit en ceste multitude & diuersité vne merueilleuse sagesse qui ne peut prouenir de la prudence & sagesse de chasque particulier de ceux qui gouuernent, laquelle ne se peut estendre que sur ses suiects, & partant de necessité vient de quelque sagesse superieure qui est au dessus de tous ces corps & communautés, & qui les a ainsi adressés & rangés si sagement. Ceste mesme vertu ou Diuinité est necessaire pour dõner à chascun de ces corps leur estenduë & leur durée reglée & certaine, en la constitution & definition desquelles paroist ceste mesme sapience. Aussi voyons nous

que Moyse, Deut. 32. 8. rapporte à Dieu les habitations diuerses des peuples & nations sur la face de la terre, *Quand Dieu partageoit les Nations, & separoit les enfans des hommes les vns d'auec les autres, lors il establit les bornes des peuples selon le nombre des enfans d'Israel.*

Au reste vne telle diuersité d'Estats, Royaumes & Empires, ne peut pas auoir esté de tousiours sans aucun commencement, pour les mesmes raisons par lesquelles nous auons au commencement combattu & renuersé l'eternité du monde, & si elles ont eu quelque commencement aussi ont eu les hommes ausquels ils commandẽt, & le monde par consequent, qui est tout fait pour l'homme, & si le monde a eu commencement il a vn autheur, qui est la Diuinité.

La distinction des possessions &

heritages, qui eſt entre les hommes, nous amene ſemblablement à la reconnoiſſance d'vne Diuinité, & combat de meſme l'eternité du monde. Les hommes ne ſont pas comme les beſtes, qui ne poſſedent rien, ains viuent de ce qu'ils rencontrent, & que la terre produit d'elle meſme, car les hommes poſſedent chaſcun quelque choſe de propre, qui n'appartient point à vn autre, ſoyent meubles ou immeubles, terres, champs, ou poſſeſſions.

Les corps & communautés de meſmes, ont leurs propres limites diſtincts de ceux des autres corps & communautés: ainſi les Eſtats, Republiques, Empires, Royaumes, & Monarchies ont chaſcun leurs bornes & limites, dans leſquelles ſõt contenuës leurs poſſeſſions, ce qui monſtre manifeſtement, que les hommes ont diuiſé

& partagé la terre entr'eux, puis qu'ils en ont & possedent chascun d'eux vne part, que s'ils l'ont partagée, vn temps donc a esté qu'elle ne l'estoit point, que si les hommes ont commencé en vn certain tẽps de partager la terre, il s'ensuit qu'ils n'ont pas esté de tout temps sur la terre, car auroyent ils esté vn temps infini sur la terre sans la partager? que s'ils l'auoyent esté, pourquoy depuis se seroyent ils aduisé de la partager? Que s'ils ont commencé à partager la terre; il faut qu'eux aussi ayent eu vn commẽcement de leur estre, & vne premiere souche d'iceluy; ne se pouuant pas faire que par vn temps infini ils ayent esté sur la face de la terre, en pareil nombre qu'aujourd'huy, comme il a esté monstré cy deuant. Ainsi de ce partage de la terre il est euident que le monde

n'eſt pas eternel, & partant qu'ayãt vn commencement il a auſſi vn autheur qui eſt Dieu.

Or en ce partage des terres, biens & poſſeſſions de ce monde entre les hommes, il eſt neceſſaire qu'il interuienne & preſide vne Prouidence, ſage, iuſte & puiſſante, pour diſpenſer à chaſcun ſa part, autrement il n'y pourroit auoir en vn tel partage qu'vne merueilleuſe & horrible confuſion & deſordre, qui ſe deſtruiroit ſoy meſme: car la cupidité des hommes eſtant infinie & ſans meſure ni borne, chaſcun tireroit tant qu'il pourroit à ſoy tout ce qu'il luy ſeroit poſſible, au preiudice de qui que ce ſoit, ſinon qu'il y ait quelqu'vn qui mette comme le holà, & poſe des bornes, telles qu'il iuge eſtre conuenables, aux poſſeſſions d'vn chaſcun.

Et de fait qui conſiderera atten-

tiuement, comment la terre eſt partagée en diuerſes pieces, ſelon les diuerſes nations, peuples, langues, Empires, & Royaumes, & comment en chaſque Eſtat ou republique, chaſques corps & communautés ont leurs portions affectées, & en chaſque communauté les particuliers, chaſcun ſes poſſeſſions & heritages, on y trouuera ſans doute vne merueilleuſe harmonie, & admirable diſpoſition, qui ne peut prouenir du ſort & aduanture, mais procede indubitablement d'vne ſageſſe ſuperieure, qui a ainſi diſpenſé & diſpoſé ces choſes, & donné à chaſcun ce qu'elle a jugé eſtre conuenable, comme vn pere qui allant mourir, pour euiter les procés & querelles entre ſes enfans les partage ſagement & juſtement.

Ceſte diſtinction d'heritages & poſſeſſions,

possessions, ne vient point de la fantaisie & simple volonté de l'homme (voyez cy dessus le passage cité de Moyse pour cela) ains est fondée en raison & justice, procede, di-ie, de la raison, par laquelle l'hōme surpasse les bestes, & est le fondement de l'exercice de toutes les vertus qui rendent l'homme si admirable & excellent par dessus les bestes, car sans vne telle distinction du *tien* & du *mien*, il n'y pourroit auoir entre les hommes aucun exercice de vertu. La terre d'elle mesme produit & fournit à tous les animaux, excepté l'homme, ce qui leur est necessaire pour les entretenir en vie, c'est pourquoy ils n'ont rien de propre, mais viuent en commun de ce qu'ils rencontrent, mais quand à l'homme il faut que pour se fournir des choses necessaires il laboure & cultiue la ter-

re, & y cerche en diuerses façons, ce qui luy est vtile & necessaire, & a pour cela la raison qui l'instruict & adresse en ses ouurages. Or est il iuste & raisonnable que chascun jouïsse du fruict de son labeur, & possede ce qui luy en reuient.

Adioustés à cela que l'homme vient nud au monde, & a besoin d'habits pour se couurir, tant pour l'honnesteté que pour les injures du Ciel, à raison de quoy il a aussi besoin de maison pour se retirer, & de diuers vtensiles pour les necessités de ceste vie, ce qui l'oblige à plusieurs manufactures & ouurages, dont & la possession & la disposition doit estre propre à ceux qui les ont faits.

De plus l'homme en cecy differe des bestes, qu'il ne doit pas suiure sa conuoitise à l'abandon, sans regle ny mesure, mais doit estre lié

à vne ſeule femme, par vn lien indiſſoluble, ce que la Nature à enſeigné à tous peuples, & nations, meſme les plus faroûches & barbares, qui toutes practiquẽt le mariage, comme vn enſeignement de la nature & raiſon, en ſuite duquel l'education & nourriture des enfans, qui en prouiennent, doit eſtre faite par les Peres & Meres plûtoſt & plus raiſonnablement que par aucuns autres.

De tout ce que deſſus il eſt euident que la diſtinction du *mien* & du *tien*, & de la poſſeſſion des biens & heritages, eſt d'vn droit naturel & immuable fondé en raiſon, droit, & juſtice, & non vne choſe arbitraire & qui depẽde de la fantaiſie des hommes, qui l'ayent ainſi voulu, d'où paroiſt l'impertinence de Platon, qui vouloit en ſa Republique introduire vne communauté

de toutes choſes, meſmes des fem-
mes & des enfans, car outre qu'en
ceſt eſtat de peché, auquel eſt
l'homme maintenant, elle eſt im-
poſſible & abſurde, & ameneroit
vne horrible confuſion dans la ſo-
cieté des hommes : ie-dy que quād
meſme il n'y auroit point de pe-
ché en l'homme, & qu'il ſeroit en
ſa premiere integrité, elle ne
pourroit raiſonnablement auoir
lieu pour les raiſons cy deſſus.

Or ſur ceſte diſtinction du *mien* & du *tien*, qui eſt & doit eſtre entre les hommes, & ſans laquelle leur ſocieté ne pourroit ſubſiſter, eſt fondée l'exercice de toutes les vertus de juſtice, temperāce, verité, fidelité, magnanimité & liberalité, &c. ce qu'eſtant ainſi il faut de neceſſité reconnoiſtre vne prouidence, & ſageſſe infinie, qui a donné à l'homme ceſte raiſon, & fon-

dement de ceste distinction du *mien* & du *tien*, & en suite de toutes les vertus morales, que tous reconnoissent estre ce qu'il y a de plus beau, admirable, & excellent, en tout le monde, & qui par consequent ne peut point auoir pour autheur ou le sort & hazard, ou vne chose brute, comme est de necessité l'ordre fatal de la nature, s'il n'est regi & conduit par vne sapience superieure.

Si l'ordre qui se voit és actions des hommes, & au reglement de leur Police, est vn argument pour nous faire reconnoistre vne prouidence qui preside dessus, & les addresse, comme il a esté monstré cy dessus, le desordre qui y est tout euident, nous en fournit vn autre, non moins clair & fort, pour demõstrer la mesme prouidence, qui s'employe tant a reprimer qu'à ad-

dresser ce desordre. Or comme l'ordre esdites actions consiste és vertus & en l'exercice d'icelles; le desordre a l'opposite, consiste és vices & crimes opposés à la vertu, & comme il à esté remarqué cy deuant, que s'il n'y auoit vne Prouidence pour contenir & reserrer dans certaines bornes les desordres qui se voyent en la Nature, & és effects purement naturels, toute ceste machine iroit en confusiō, & retourneroit en son premier chaos, aussi faut il recōnoistre que le desordre en la vie & actions des hommes est si grand & enorme, que s'il n'estoit retenu & reserré par la Prouidence, la societé des hommes ne pourroit subsister & ne seroit qu'vn pur brigandage, chacun taschant, tant qu'il pourroit, à assouuir ses conuoitises au preiudice de qui que ce soit, & par tous

les moyens dont il ſe pourroit ad-uiſer.

Ce deſordre eſt reprimé en deux ſortes; premierement par les Loix & reiglemens Politiques, l'authorité & puiſſance des Magiſtrats, tant inferieurs que ſouuerains, & de plus, outre cela, par vn ſecret & imperceptible mouuement de la prouidence. Et en ceſt eſtabliſſement de Loix & Polices humaines, il eſt neceſſaire de reconnoiſtre vne Prouidence qui les addreſſe, & leur donne force & vertu dans les eſprits des hommes, car autrement qui eſt-ce qui s'y voudroit aſſuiettir en ceſte corruption d'humeurs & de mœurs, auſquels ces reiglemens ſont contraires.

On exceptera peut eſtre que la neceſſité à amené & obligé les hõmes a faire de telles Loix, &a s'y ſouſmettre, pour ce qu'autremẽt la

ſocieté des hommes ne pourroit ſubſiſter, & qu'on s'entre-mangeroit & s'entre-tueroit-on les vns les autres: Il eſt bien vray que ceſte conſideration à eſté vn puiſſant motif à cela, mais ce n'eſt pas cela ſeul pourtant qui a cauſé l'eſtabliſſement des loix & polices au monde. Car entre icelles il y en a qui regardêt non ſeulement la ſeureté neceſſaire pour la ſocieté & communication, comme ſont les loix contre le meurtre, le larçin, & le parjure ou faux teſmoignages, mais il y en a auſſi qui regardent & concernent l'honneſteté, & ciuilité, & la temperance conuenable à l'homme entant qu'il eſt raiſonnable, & touchant la pieté enuers la Diuinité, & la charité & humanité des vns enuers les autres: comme ſont celles touchant l'honneur deu aux Peres & Meres par les enfans,

cõtre les adulteres, & autres excés, & infametés de ceste nature, & touchãt la Religion deuë à la diuinité, & l'exercice de la charité & humanité enuers ses semblables, ce qui tesmoigne qu'il y a autre chose que ceste necessité cy dessus obiectee, qui a porté les hommes a telles loix, à sçauoir, vne Diuinité, patron & exemplaire de toutes les vertus, & qui à formé l'homme à son image & semblance, en le doüant de raison pour les suiure & imiter.

Ioint que si ceste seule necessité auoit porté les hommes à cela, ils auroient eux mesmes, par vn commun consentement & aduis, dressé ces loix, & les Magistrats pour la garde d'icelles, auec la pleine & souueraine puissance qu'ils se seroient reseruée d'y changer, adiouster, ou retrancher, & de priuilegier

qui bon leur sembleroit a l'encontre, ainsi qu'il se fait és Republiques populaires. Mais bien qu'il y ait eu autres fois, & qu'il y ait encores auiourd'huy quelques semblables Republiques, si est-ce qu'il y a tousiours eu, & y a encores aujourd'huy beaucoup plus de corps & de communautés qui se gouuernent Monarchiquement, & dont les loix n'ont pas esté dressées peu à peu selon les occasions, par les voix & suffrages du peuple, comme à Rome, ou Athenes, mais par quelque sage Legislateur, qui les ayant dressées, ont esté puis apres reçeuës pour leur manifeste justice & equité.

Et le plus ancien Legislateur de tous, dont il y ait aucuns monumens en l'histoire, est Moyse, manifestement suscité de Dieu pour donner Loy à son peuple, & depuis

lequel, & à son imitation, ont esté en plusieurs endroits du monde suscitez diuers sages Legislateurs, pour donner loix aux corps & communautés dont ils estoient membres, ce qui monstre que ce n'est pas la seule necessité qui a amené les hommes a dresser les Loix, & a establir les Magistrats, mais qu'vne sage prouidēce superieure est interuenuë, & a excité ces Legislateurs, & les a conduits & adressés pour cet establissement, & qui s'est serui de la consideration de ceste necessité des Loix pour y faire volontairement sousmettre les peuples. Et qui a aussi suscité par tout, en chasque estat, quelqu'vn releué au dessus des autres par quelques singulieres vertus, dont on le reconnoissoit doüé, pour entreprendre le gouuernement, & la garde, & conseruation des Loix, & duquel mes-

me la volonté au commencement seruoit de reigle & de loy; & cela afin que les hommes eussent en luy vne image de ceste souueraine sapience & puissance qui conduit & addresse tout ce monde.

Ceste prouidence qui se manifeste ainsi en la repression du mal & desordre, par le moyen des loix & Magistrats tant souuerains que subalternes, qu'il a establis pour la conseruation de la societé des hommes, se descouure aussi és secrets mouuemens d'icelle, qui retiennent les hommes en leur deuoir, & paroist encores plus en ce que plusieurs particuliers transportés de leur mauuaises passions, & passans par dessus la crainte des loix, les violent a main ouuerte, & les peuples mesmes souuent s'esleuent contre leur souuerains Magistrats, pour les despossеder & de-

poser de leur authorité.

Car puisque la crainte seule des loix & des Magistrats n'est pas bastãte pour reprimer la corruption des hommes & leur impetuosité au mal, comme il paroist par tels exemples & euenemens; il faut bien dire & reconnoistre qu'il y a quelque puissance plus forte que tout cela, & qui est au dessus de toutes ces puissances, laquelle bride secretement & refrene au dedans ces passions, & vehementes inclinations de l'homme au mal; autrement & sans ce frein, se laissans tous aller a leur impetuosité, ils bouleuerseroient tout, & renuerseroient entierement la societé des hommes. Car pourquoy tous ne viendroient ils a commettre les mesmes excés & enormités que quelques vns cõmettent, sans ce frein secret qui les retient au dedans & pourquoy tou-

tes les communautés ensemble ne se sousleueroient elles contre leur Magistrats & Gouuerneurs, ainsi comme il arriue a quelques vns de ce faire, sans ce mesme frein qui les retient?

Que si tous se laissoient ainsi eschapper, il est euident que la societé ne pourroit aucunement subsister: il faut donc reconnoistre de là, vne Prouidence qui reprime ceste impetuosité de l'homme au mal, & l'empesche d'executer tout ce qu'il voudroit bien, & cela afin de conseruer la societé & communication par entr'eux, & estre glorifié en la reconnoissance qu'ils en doiuent faire.

Si la prouidence se demonstre à reprimer le mal, a ce qu'il ne croisse a l'infini, elle ne paroist pas moins a l'addresser & conuertir en bien, & à tirer l'ordre du desordre, & la

lumiere des tenebres. L'ordre des actions humaines paroiſt en la iuſtice & equité d'icelles, le deſordre en l'iniuſtice. Or eſt il euident combien grand deſordre il y a en toutes les actions & comportemẽs des hommes, veu l'iniuſtice & iniquité manifeſte qui s'y voit à l'œil, mais en ce deſordre neantmoins, & confuſion horrible, on peut apperceuoir vn ordre merueilleux, qui paroiſt és euenemens de iuſtice, de bonté, de verité, qui ſe voyent dans ceſte confuſion. Car qui ne voit pour exemple, de l'iniuſtice des freres de Ioſeph le vendans pour eſtre mené en Egypte, ſortir vn effect de bonté merueilleuſe en la conſeruation de la famille de Iacob pendant la famine, & en l'expedition de Nabuchodonoſor contre les Iuifs & Ieruſalem, procedant d'vne ambition

demeſurée de cet hõme, vn effect de la juſtice de Dieu au chaſtiment des pechés de ce peuple, & finalement de l'injuſtice & iniquité des Iuifs & Sacrificateurs à l'encontre de noſtre Seigneur, ſortir vn merueilleux effect de bonté, qui eſt le ſalut du genre humain?

Il ſeroit long de remarquer & cotter tous les exemples ſemblables, eſquels la juſtice & vengeance de Dieu contre les pechés des hommes, ou ſa bonté, & ſa grace enuers les autres, ſe deſploye par le miniſtere des hommes meſchans, contre leur deſſein & intention, qui ne ſongẽt à rien moins qu'à cela; ce qui eſt vn euident teſmoignage d'vne ſage & puiſſante prouidence, qui eſt au deſſus de tous les conſeils des hommes, & qui flechit & encline leur cœurs là où il luy plaiſt, & addreſſe ſagement leurs

leurs penſées & leurs mains, pour executer, ſans y penſer, ſa volonté, bonne, ſage, juſte, & ſaincte. Car de rapporter au hazard, & a l'auanture, ces euenemens eſquels paroiſt vne telle ſageſſe, juſtice, verité & bonté, ce ſeroit comme qui attribueroit a vn aueugle vn tableau ou reluiroient les plus beaux & admirables traits de la peinture ou de l'eſcriture, & faut eſtre plus aueugle que la fortune meſme pour le croire & en penſer ainſi.

Ceſte meſme prouidence ne paroiſt pas moindre és effects, & és euenemens fortuits qui arriuent tous les iours au monde, eſquels paroiſſent auſſi meſmes effects de iuſtice, bonté, & verité, ce qui ne ſe pourroit, ſans l'adreſſe d'vne Prouidence qui conduit ces euenemens, & les fait reüſſir à la fin quelle s'eſt propoſee, & ceux qui pren-

nent occasion de ces confusions & desordres qui se voyent és actions des hommes, de nier la Prouidence, & estimer que tout va à l'auanture, & ne reconnoissent point parmi ces confusions l'ordre qui s'y peut apperceuoir, ressemblent proprement a des petits enfans, qui n'entendans pas le ieu des eschets, & voyans ioüer deux excellẽs maistres en cest art, iugeroiẽt à voir les pieces meslées sur le tablier, qu'il n'y auroit que du desordre & de la confusion, pource qu'ils n'entendent pas les rapports des pieces les vnes aux autres, & la raison de la situation de chacune d'icelles : & comme l'ignorance de ces enfans, ne fait pas que les pieces ne soient disposées par vne singuliere prudence, aussi ce que telles gens ne veulent pas reconnoistre les admirables effects de iustice, de bonté,

ſageſſe, & verité de Dieu, qui paroiſſent dans la confuſion & deſordre des actions humaines, ne fait pas que pourtant elles ne ſoient conduites, & addreſſées, par vne admirable, & imperceptible ſageſſe.



CHAP. VII.

Meſpriſe & beueuë puerile d'Epicure, qui poſe vne Diuinité, & nie neantmoins la Prouidence.

LEs diſciples d'auiourd'huy d'Epicure ne ſe ſoucieroient pas beaucoup d'accorder & auoüer vn Dieu, pour veu qu'il ne ſe meſlaſt point des affaires de ce monde, car ce qui les meine en cecy, eſt la crainte qu'ils ont d'eſtre mal

traictés de ceste Diuinité si elle prẽd soin & connoissance de leurs affaires. Mais pource qu'ils voyent bien la coherence & liaison insoluble de ces deux choses ensemble, que s'il y a vn Dieu, il prend sans doute connoissance des affaires du monde, & au reciproque, s'il y a vne Prouidence qui conduit & gouuerne ce monde, ceste Prouidence là est vn Dieu Tout-puissant, tout bon, tout iuste, & tout sage: & ne s'osans rien promettre de bon de ceste Diuinité, ils quittent icy leur Maistre, & nient détroussement l'vn & l'autre. Et bien qu'à ceste occasion il semble superflu de s'estendre icy à refuter l'opinion d'Epicure posant la Diuinité, mais sans Prouidence, puis que ses Disciples ne le suyuent pas auiourd'huy en cela, neantmoins il ne sera pas hors de propos de monstrer

en cecy la puerile mespriſe de leur Maiſtre, afin qu'on voye qu'ils n'ont pas grande raiſon de ſuiure au reſte, vn qui choppe en cecy ſi lourdement.

On peut donc icy demander iuſtement à Epicure, Pourquoy s'il y a vn Dieu, il ne prend point connoiſſançe des affaires de ce monde? Eſt-ce que ce ſoit vne choſe trop baſſe, abiecte, & indigne de ſa grandeur & majeſté, ou eſt-ce que ce ſoit choſe qu'il ne puiſſe, ou qu'il ne vueille faire, pource que cela luy troubleroit ſon repos & ſa tranquillité? Il n'y a point de raiſon n'y à l'vn n'y à l'autre. Et quant au premier, S'il n'y auoit en ce monde aucun ordre, mais ſeulement vne totale confuſion, meſlinge & deſordre; certes il ne ſeroit pas raiſonnable d'attribuër à Dieu, & à ſa conduite, ce deſordre & confuſion,

mais ce monde, tant le grand que le petit, estant (comme nous auons monstré cy dessus) arrangé auec vn ordre si beau & vne symmetrie si admirable, qui tesmoigne, & ne peut partir que d'vne Sagesse tout à fait ineffable, est-ce vne chose indigne de la grandeur, sagesse & toute puissance de Dieu, d'auoir ainsi admirablement adiusté & compassé toutes ces choses, & de les entretenir & conseruer perpetuellement & constamment en ce mesme ordre? A quoi connoist-on l'excellence d'vn ouurier sinon à la beauté & grandeur de ses ouurages? Les œuures donc de la Creation & de la Prouidence estans (comme elles sont) si grandes & si admirables, sont elles indignes de la grandeur & sagesse de Dieu? Et que pouuons nous conceuoir de plus grand, de plus admirable, &

par consequent de plus digne de luy?

Certes les œuures de la Redemption sont encore trop plus admirables, & pleines d'vne Sagesse, Bonté & Puissance plus releuée, mais cela ne fait pas pourtant que celles de la Creation & de la Prouidence ne soyent bien dignes de luy, veu mesmement qu'elles sont le fondement de celles de la Redemption, parce qu'elles en sont le suiet, car l'homme ne seroit pas sauué & racheté, s'il n'auoit premierement esté creé, & s'il n'estoit conduit & adressé de Dieu en ce monde.

Et ne faut point icy obiecter que la terre & la boue, les pierres, & mille excremens de la mer & de la terre, sont vne matiere trop vile & infecte pour estre maniée de mains si pures que celles de Dieu, & pour

estre vne production de sa Puissance si releuée & glorieuse. Car premierement n'y a il point au monde d'autre matiere plus noble & pure & nette que celle là ? Les Cieux & ces admirables flambeaux qui y reluisent, leurs vertus & leurs influences, sont ce choses trop basses, viles & abiectes pour estre maniées, conduites & regies par luy, ou pour estre produites par luy ? Que ces gens là donc nous trouuẽt & monstrent quelque matiere plus releuée, plus noble, plus illustre & lumineuse.

Et quant à ces choses basses qu'ils obiectent, il seroit voirement indigne de la grande majesté & pureté de Dieu, qu'elles fussent tirées & extraites de son Essence, ou qu'elles en fissent partie, aussi n'en sont elles pas extraites (ains du rien & du neant, par sa Toute-puissan-

ce) ni n'en font aucune partie. Et si Dieu auoit vn corps, des doigts & des mains cõme nous, on pourroit raisonnablement douter, qu'il luy fust conuenable de manier de ses sacrées & tres-pures mains vne matiere si vile & abiecte, n'estant pas mesme seant à la majesté d'vn Roy de manier & remuer de ses mains, la terre & la bouë comme fait vn potier son argille, ou vn valet le fumier d'vne estable. Mais estant, comme il est, incorporel & tout esprit, son Essence n'est en rien soüillee de ces choses, beaucoup moins que le soleil & ses rayons des fumiers & charognes sur lesquelles ils s'espandẽt & agissent, moins encore que l'ame n'est soüillee en son Essence de ce corps qu'elle anime, ny de tant de parties & excremens d'iceluy qu'elle meut & agite par son actiõ & vertu.

Mais ie demande, la vertu eſt ce vne choſe trop vile & abiecte & indigne que Dieu y regarde, & en prenne ſoin, pour la ſalarier & remuncrer? Ains, qui a t'il de plus noble & de plus approchant de la Diuinité? En quoy l'homme reſſemble t'il mieux à Dieu qu'en viuant ſaintemẽt & vertueuſement? Eſtimerõs nous choſe indigne de Dieu, qu'il aime, cheriſſe, & recompenſe la vertu, & les hommes vertueux, & par conſequent qu'il les connoiſſe, les voye, & en prenne ſoin? Qu'aimera t'il donc, & à quoy prendra t'il plaiſir, s'il n'aime la vertu, & ceux qui s'y eſtudient? Et quant au vice & aux vicieux, Dieu ne les hait il pas? Oui certes, ſi nous ne le voulons transformer en ce mauuais Principe des Manicheens, & faire de Dieu vn Diable? Et haïſſant le vice, & les vicieux,

estimerons nous qu'il les laisse impunis, & qu'il ne se soucie point de tesmoigner par ses chastimens sa haine, & son desplaisir à l'encontre d'iceux? Ne seroit ce pas pour faire croire aux hommes que le vice & la vertu luy sont choses indifferentes, & qu'autant luy est l'vn comme l'autre? Bref la conduite, le gouuernement, & la surintendance de tant de Peuples & Nations, Estats, Royaumes, Republiques, & Monarchies qui sont sur la face de la terre, leur generation, mort & succession des vnes aux autres (aussi bien que des hommes particuliers) & les diuers euenemens, & si merueilleux, qui s'y voyent, & ou on peut apperceuoir vne si admirable sagesse dans leurs desordres mesmes (ainsi que nous auons cy deuant monstré) est ce vne chose trop basse & vile; & in-

digne du ſoin de Dieu,& qu'il s'en entremeſle? Qui eſt-ce donc qui s'en-entremeſlera, & à qui conuiendra mieux ce ſoin? Au hazard, & a l'aueugle fortune? Mais nous auons monſtré qu'vn ſi admirable ordre, qui marque vne ſi merueilleuſe ſageſſe, ne peut pas eſtre l'œuure & l'effect d'vne choſe ſi brute & aueugle comme eſt le ſort. Ainſi donc il eſt euident que ce n'eſt point vne choſe indigne de la grandeur de Dieu,de prendre le ſoin & la conduite de cé monde, ains au contraire qu'il n'y a rien de plus conuenable à ſa ſageſſe, puiſſance, juſtice, & bonté.

Voyons ſi c'eſt choſe qu'il ne puiſſe,ou qu'il ne vueille faire? Si Dieu eſt, il faut qu'il ait ſubſiſté de toute eternité, ſans aucun commencement, car qui l'auroit produit, & mis en eſtre? Il ne peut pas

s'estre produit soy mesme, ny estre sorti du rien sans aucune cause, qui l'en ait tiré, & nulle autre cause premiere ny superieure ne l'en peut auoir tiré, car il n'y peut auoir rien premier ou superieur à Dieu. Que s'il a esté de toute eternité, il est donc infini au regard de sa durée. Et s'il a vne durée infinie, sa puissance est aussi infinie, car pour subsister & demeurer par vn temps infini il faut vne vertu necessairement infinie; Et s'il a vne puissance infinie, ce monde, qui (quoy que grand) est neantmoins fini, est il trop grand pour ne pouuoir estre ou produit & creé, ou conduit & gouuerné par vne puissance infinie telle qu'est la sienne?

De plus ce Dieu que pose Epicure, ne le faut il pas mettre au dessus de tous ces Cieux que nous voyons? Car il seroit indigne de

luy & de sa grandeur de le mettre & renfermer dans l'enclos de ce monde, & parmy ces choses visibles. Quelque part donc que nous soyons icy bas en ceste terre, soit en l'vn ou en l'autre hemisphere, comme nous auons les Cieux au dessus de nous, aussi faut il que nous conceuions Dieu estre par tout au dessus de ces cieux visibles, & non en quelque endroit seulement d'iceux. Dieu donc enclost de toutes parts ces Cieux, au dessus desquels il doit estre. Et par consequent, quand bien il ne s'estendroit pas à l'infini par tout au dessus d'iceux, & qu'il auroit quelque borne là ou il s'arresteroit, (ce qui est faux & repugne à l'infinité de son Essence & de sa puissance,) tousiours seroit il beaucoup plus grand que ce monde visible, & par consequent auroit tousiours assez

de force & de puissance, pour mouuoir, conduire & gouuerner ce monde. Il ne manque donc pas de puissance pour cela.

Manque t'il donc de volõté? non plus. Car pourquoy le pouuant gouuerner, ne le voudroit il pas? Nous venons de monstrer que ce n'est point chose indigne de luy, ains tres-digne, & tres-seante à sa grandeur & Majesté. Pourquoy donc ne le voudroit il pas gouuerner? Est-ce qu'il n'a point de droit, ny de pouuoir, dessus iceluy, & qu'estãt juste il ne veut rien entreprendre hors de sa jurisdiction? Qui aura donc droit & authorité sur ce monde, si ce n'est Dieu? Forgerons nous auec les Manicheens vn autre Principe, qui ait ce droit, ou qui y ait sa part? Ce seroit faire deux Dieux, & quand bien vn autre y auroit sa part (ce qui est faux

& impossible) tousiours Dieu y auroit il aussi la sienne, & nous en faudroit reuenir à ceste extrauagante & detestable resuerie de ces anciens Heretiques, auec leurs deux principes s'entre-poussans & combattans l'vn l'autre à qui aura le dessus, & qui l'emportera par dessus son compagnon. Dieu donc ayant luy seul le droit & le pouuoir sur ce monde, pourquoy ne le voudroit il pas gouuerner?

Est-ce pour ce que cela luy bailleroit trop de peine, & luy troubleroit sõ repos, & diminueroit sa felicité? C'est ce que disoit Epicure, mais auec quelle couleur ou apparence de raison? Dieu ayant vne puissance & sagesse infinie ne sçauroit il sans peine ny trauail conduire ce monde, puis que pour grand qu'il soit, il est tousiours infiniment au dessous de Dieu? Les Cieux

Cieux,&ces beaux corps qui y sont attachez, ne se lassent point de rouler sur nos testes, ny de verser icy leurs influences & vertus merueilleuses, pour la production de tout ce qui naist & se forme icy bas, & nous croirons que la Diuinité, tout Esprit, tout puissant & tout Sage, se lasse, se trauaille à soustenir, à entretenir, à conduire & gouuerner ce monde, si petit en comparaison de luy, que c'est moins que rien?

Les hommes en leurs pensées & conseils, en leurs desseins, deliberations & resolutions qu'ils ont & prennent pour la cõduite de leurs propres affaires, ou de celles du public, se lassent & trauaillent, & de là s'ennuyent & chagrinent (ce qui trouble leur contentement) pource qu'ils sont corporels & que les mouuemens de leur esprit se font

par le moyen des organes du corps, lesquels par le mouuement & agitation des esprits animaux se tendent & bandent bien souuent par trop, & comme se cassent & rompent, ou se lassent & blessent par vne trop grande contention, & ces esprits aussi se dissipent, tellement qu'il leur est besoin d'vne continuelle vicissitude de repos pour reparer les esprits dissipez.

Mais Dieu estant pur Esprit, sans aucun meslinge de corps ni matiere, ne se lasse point en ses pensées, conseils & desseins. Aussi ne raisonne & ne discourt il pas à la façon des hommes, tirant l'vn de l'autre par consequence, ni pensant vne chose apres l'autre, il n'y a en luy (ie veux dire en sa sagesse & intelligence, non plus qu'en l'eternité de sa durée) ni premier ni second, ni deuant ni apres, ni derrie-

re, ains toutes ses pensées, desseins, conseils & volontés ou resolutions, ne sont en luy qu'vn seul mesme & pur acte, par lequel il void, sçait, connoist, entend, veut & ordonne toutes choses. Sa tres pure & parfaite simplicité (qui conuient a vne si excellente & infinie nature) requiert cela, & ne permet pas qu'il y ait aucun traict ni ombre de composition ou apparence de changement. Nous conceuons l'essence de Dieu, ses vertus & proprietez, sa puissance, sa sagesse, sa iustice, son intelligence, sa volonté, c'est à dire, ses conseils & desseins, comme sous autant d'images, formes & conceptions diuerses & distinctes, pource qu'estans corporels & finis, & luy Esprit & infini en toutes façons, nous ne pouuons voir ni comprendre Dieu, tel qu'il est en soy, mais nous iugeons neantmoins

bien que la perfection & simplicité qui conuient à Dieu, ne permet pas qu'il en soit ainsi en effet en luy, ni qu'il y ait en son essence tant de choses diuerses, *formaliter*, (comme on parle aux Escholes) mais seulement *eminenter* & *causaliter*, comme on tient que le Soleil n'est pas en soy & en sa substance, chaud, comme est le feu, mais seulement entant qu'il cause par tout de la chaleur.

C'est donc vne pensée bien basse & indigne de Dieu, de s'imaginer qu'il peine & ahane en ses pensées & desseins, ou qu'il trauaille & se lasse en agissant, que de là il s'ennuye & chagrine, & que cela trouble son repos & contentement, & soüille en aucune façon sa felicité. D'où est donc venuë à ce Philosophe vne pensée & imagination si basse & indigne de son grand es-

prit. Certes il ſemble que ç'ait eſté à luy pluſtoſt vne desfaite & eſchapatoire qu'vne certaine & arreſtée opinion. C'eſt que n'oſant (comme i'ay dit cy deſſus) nier tout à plat & détrouſſement toute Diuinité, pour n'eſtre hué, hay & deteſté du monde, moqué, ſifflé & refuy des plus hõneſtes gens, & hommes d'eſprit, il a cedé au cours de l'opinion receuë touchant vne Diuinité, mais il luy a oſté la cognoiſſance & le ſoin des affaires du monde, qui eſt ce que cerchent & demandent le plus ſes Diſciples & Sectateurs. Et quand on luy a demandé pourquoy il luy oſtoit ce ſoin & cognoiſſance, il a eludé & deſtourné l'effort de ceſte queſtiõ, par ceſte belle eſchapatoire, que ce luy ſeroit trop de peine, & que cela luy troubleroit ſon repos & contentement, & diminueroit

quelque chose de sa felicité & tranquillité. Et quand on luy a obiecté, que c'est donc vne chose vaine & inutile que de seruir & honorer ceste Diuinité. Pour ne sembler tout a fait prophane, en accordant que ce seruice est superflu & inutile, il a voulu gauchir & eschapper, en disant que bien que il ne nous reuienne rien de la part de la Diuinité pour tout le seruice que nous luy rendons, neantmoins qu'estant en elle mesme tres-digne & excellente, elle est venerable & adorable, & comme telle doit estre honorée & venerée de nous, à peu pres comme nous auons en prix & estime, & veneration, les Rois & Princes estrangers, desquels nous ne sommes pas vassaux, & de qui nous n'attendons à ceste occasion, ni ne receuons aucun benefice, & de la part desquels nous n'appre-

hendons point de mal.

Et là dessus pour donner quelque couleur à ceste gaillarde, mais prophane responsce, s'est mis à faire de belles speculations de l'excellence de la nature de Dieu, de son immutabilité, de sa perfection, qui n'a besoin de chose aucune hors de soy, ayant en soy mesme toute sorte de perfection, qui le rend de par soy mesme, sans autre chose, parfaitement heureux & content. Et pource que le repos & tranquillité d'esprit fait beaucoup, & quasi toute la felicité de l'homme, il n'a pas voulu esloigner de la nature de Dieu ceste tranquillité, ains l'a esleuée au plus haut poinct, tant en Dieu qu'és hõmes, & la posée en la vertu & exercice de la vertu, & s'est estendu en ces belles speculations & considerations plus auant beaucoup que n'auoit iamais fait aupa-

rauant luy aucun de tous les Philosophes Payens qui l'auoyent precedé; par ou il s'est fait admirer, & rendu recommandable aux hommes, pour faire passer & receuoir son opinion aux plus beaux esprits.

Mais tout cela à esté a dessein d'oster à Dieu la connoissance & soin des choses humaines, comme n'ayant besoin, quand à luy, & pour son bon-heur, perfection, contentement & tranquillité, de rien de toutes ces choses visibles, desquels il se peut passer, & dont le soin & gouuernement luy seroit plustost à charge, & ennui, que non pas à plaisir & contentement. Or il est bien vray que Dieu est tout parfaict, & trop plus parfait, que iamais cet homme là ne l'a ou creu ou descrit, & que pour son bon-heur & perfection en soy, il n'a pas besoin de riẽ de toutes ces choses terrestres,

mondaines & visibles, & qu'il s'en est bien passé par siecles infinis, auparauant la creation de ce monde. Aussi ne les a il pas créez pour besoin qu'il en eust, & pour en bastir sa felicité & son bon-heur, mais meu de sa seule bonté, pour communiquer au dehors de soy son bien, ses vertus, ses perfections autant que cela se pouuoit. Ce qui est vn traict de sa perfection, de n'estre pas seulement bon & heureux en soy, mais aussi de vouloir estre bien faisant aux autres, par la communication de son bien & de ses perfections. Dequoy nous voyons vne ombre & image és gens vertueux, & liberaux, qui ne se contentent pas d'estre riches & abondans & bons quand a eux, mais aussi communiquent aux autres de leurs biens, richesses & vertus, autant qu'ils peuuent. Ce que tous

naturellement iugent & reconnoissent estre vne tres-grande vertu & perfection.

Ce grand, mais prophane, esprit n'a pas consideré, ou voulu considerer, que cela estant vne vertu & perfection tres-recommandable en l'homme, il ne la deuoit pas esloigner de Dieu, ains la luy attribuer, comme vne qualité & proprieté tres-conuenable à l'excellence de sa Nature; Et de là deuoit conclurre, que ce monde estoit vne œuure & production de Dieu, (en suiuant ceste sienne proprieté) & qu'il tenoit en sa main les resnes de la conduite & gouuernement d'iceluy, n'estant en aucune façon raisonnable, que l'origine ou production, la subsistance & conseruation, la conduite & administration, d'vne si admirable piece d'ouurage appartienne à autre qu'à la Diuinité.

Et quoy qu'on vueille dire en sa faueur, que tant s'en faut qu'il ait esté ennemi de la vertu, & amateur, ou Aduocat du vice, qu'au contraire c'est luy qui l'a esleuée à son plus haut lustre, & rehaussée de ses plus viues couleurs. Ce qu'il en a fait pourtant n'a en effect esté que pour faire par là couler plus aisement son poison dans les beaux esprits, lesquels il a surpris par ses discours. Car on ne le lauera jamais de ceste noire tache, d'auoir enseigné qu'il n'y a rien à esperer ny craindre pour nous de la part de la Diuinité, qui ne se mesle point de nos affaires ny de rien de ce qui nous touche. Par ou il a osté la priere & inuocation, & l'action de graces à la Diuinité (qui est le cœur & la mouelle de la vraye religion & pieté) voire la crainte & le respect, & l'amour vers icelle mesme.

Car quelle crainte, respect & amour peut estre excitée en nous vers vne Diuinité laquelle, selon leurs maximes, nous ne sçaurions connoistre puis qu'elle n'a fait ny ne conduit ce monde, & n'a aucun commerce auec les hommes, ne pouuant y auoir autre voye pour paruenir à la connoissance d'vne Diuinité, que ou la consideration du monde, & des œuures de Dieu en iceluy, ou la reuelation qu'il nous peut faire de soy en sa Parole. Et partant tout ce qu'Epicure, ou ses disciples, sçauroient dire de l'honneur deu à la Diuinité, n'est en effect qu'vn eschappatoire, pour decliner l'enuie & la haine des hommes contre leur impieté, duquel honneur au reste, comme nullement accordant à leurs maximes, ils se rioient & mocquoient au dedans, & en eux mesmes, de mes-

mes comme Ciceron tesmoigne que les Augures anciens se mocquoient par entr'eux de toute leur doctrine touchant les Auspices, quoy qu'ils la recommandassent au simple peuple comme diuine. Ce que les disciples d'Epicure ont bien verifié par leur practique, en laquelle il n'y auoit que peu, ou point de seruice & honneur rendu par eux à la Diuinité, tesmoin ce Poëte Latin, en ces Vers,

Parcus Deorum cultor & infrequens
Insanientis dum Sapientiæ
Consultus erro.



CHAP. VIII.

Raison sixiesme, tirée de l'immortalité de l'Ame.

CEvx qui nient la Diuinité, nient aussi en consequence

vne autre vie apres celle-cy, & que l'Ame de l'homme ſoit immortelle, & ne veulent reconnoiſtre ni Paradis, ni Enfer, ni Anges, ni Diables : Et ces choſes à la verité ſont ſi neceſſairement iointes, que qui auouë ou nie l'vne d'icelles doit auſſi auouër ou nier les autres. Tellement que les Saduceens, qui entre les Iuifs nioyent qu'il y euſt Ange ni Eſprit, & la Reſurrection, eſtoyent en effet vrais Epicuriens & Athées, ſemblables à ceux de ce temps qui pour la crainte des Loix, & pour la honte du monde, n'oſans pas ouuertement dire leur ſentiment, font profeſſion exterieure de la Religion receuë publiquement au Pays & Eſtat dont ils ſont membres, bien qu'au dedans ils n'en croyent rien, ains s'en mocquent & la tiennent pour vne chanſon. La raiſon de ceſte impie-

té & prophaneté est celle que nous auons remarquée au commencement, à sçauoir, que ces gens sont entierement charnels & sensuels, ensorcelez des plaisirs & contentemens de ce monde, esquels ils constituent leur souuerain bien & felicité. Ce qui fait qu'ils tiennent pour fables, tout ce qui se dit d'vne autre vie apres celle-cy, & du bon heur & mal-heur qui y attend les hommes.

Tiennent en suite que l'Ame meurt & perit auec le corps, ne veulent reconnoistre ni Anges, ni Diables, pour n'estre obligez à aduouër l'immortalité de l'Ame, & le supplice eternel des meschans apres ceste vie; d'où ils viennent aussi à nier la Diuinité & sa Prouidence. Car ils voyent bien que s'il y a vn Dieu, il est juste juge & vengeur des pechez & iniquités des

hommes, & que le Dieu d'Epicure n'eſt en effect qu'vne idole, & vne vaine imagination. De ceſte Diuinité ils voyent bien qu'ils ne peuuent ſe promettre ny attendre aucun bien ny faueur, puis qu'ils ne ſe portent, ny addonnent, à la vertu, ains à l'accompliſſement & ſatisfaction de leurs mauuaiſes conuoitiſes, en quoy ils cerhent leur ſouuerain bien. Ce qui leur fait nier & la Diuinité, & l'immortalité de l'ame, & vne autre vie ou il y ait vn Paradis & vn Enfer, leur conſcience leur dictant qu'ils ne peuuent auoir part au Paradis, & que l'Enfer, s'il y en a vn, eſt pour eux & leurs ſemblables.

Au reciproque ſi l'Ame eſt immortelle il y a vne autre vie, & en icelle vu lieu de ioye & de ſupplice pour l'homme, il y a des Anges coadiuteurs de ceſte ioye, & des

Diables

Diables miniſtres de ce ſupplice; & par deſſus tout vn Dieu, qui diſpenſe & adminiſtre en iuſtice la recompenſe des vns & le ſupplice des autres. Car ſi l'Ame eſt immortelle, eſtant actiue, comme elle eſt de ſa nature, elle ne peut eſtre ſans ſentiment, & demeurer ainſi perpetuellement, car combien ſeroit cela peu eſlongné de la mort? Il faut donc qu'où elle iouyſſe de ioye & contentement, ou qu'elle ſoit trauaillée de triſteſſe & tourment, & ce en ſuite du bien ou du mal, du vice ou de la vertu, à quoy elle ſe ſera adonnée pendant ceſte vie. Car nous auons cy deuant monſtré que la vertu eſt digne de loüange & recompenſe, & le vice de blaſme & de peine. Ce qui ne luy eſtant pas conuenablement & condignement rendu en ceſte vie, il faut qu'il luy ſoit rendu en

l'autre, autrement l'vn & l'autre seroit priué de ce qui luy eſt deu ; ce qui eſt contre la nature, & contre le droit & la raiſon. Or cela eſt adnoüer vn Paradis & vn Enfer.

Et ſi l'Ame eſt immortelle, il n'y a nulle raiſon de nier les Anges ni les Diables, puis que les vns & les autres ſont ſubſtances immaterielles, ſpirituelles & immortelles. Et de fait rien ne porte ces gens à nier les Anges & les Diables, que la peur d'eſtre obligez à aduoüer l'immortalité de l'Ame, & en ſuite le Paradis & l'Enfer, qui eſt ce qu'ils apprehendent & craignent.

Or que l'Ame ſoit immortelle il ſe peut prouuer ou par teſmoignage, ou par raiſon : Par le teſmoignage, di-je, de tous les hommes qui ſont & ont iamais eſté ſur la face de la terre. Car ſi on recerche tous les monumens de l'hiſtoire

tant anciens que modernes, il se trouuera qu'il n'y a iamais eu, & n'y a encor auiourd'huy, Peuple, Langue, ni Nation, soit policée ou barbare, qui ne reconnoisse que l'Ame de l'homme subsiste & vit apres la mort du corps, mais de la force de ceste preuue il sera dit cy apres en son lieu.

Quant aux raisons pour prouuer l'immortalité de l'Ame, elles ne peuuent pas estre *à priori*. Car il n'y a que Dieu qui soit la cause d'icelle, duquel nous sommes maintenant apres à demonstrer l'existence. Il les faut donc prendre *à posteriori*, & prouuer ceste immortalité par les effects de l'Ame. Et de fait ils sont tels, si grands & si merueilleux, qu'ils ne peuuent pas proceder d'vne cause perissable, mortelle & materielle. Or les effects & operations d'icelle sont ou inter-

nes, en l'Ame mesme (& ce ou en l'entendement, comme la connoissance, ou en la volonté, comme les vertus) ou elles sont externes, comme la parole, & les mouuemens du corps & parties d'iceluy, d'où partent les ouurages merueilleux & prodigieux des arts tant liberaux que mechaniques.

En tout ce qui se void dans ce grand monde, il y a plusieurs & diuers degrez d'excellence des choses les vnes par dessus les autres, par lesquels, comme par autant de diuers eschelons, l'homme est amené à la reconnoissance des choses immaterielles & eternelles. Le plus bas & dernier degré est des choses mortes qui n'ont ni vie ni mouuement, comme sont les pierres & metaux, &c. Le second de celles qui ont quelque vie, par le moyen de laquelle elles croissẽt & s'esten-

dent, comme les plantes: le troi-
siesme est de celles qui outre ceste
vie là ont le sentiment & mouue-
ment local, par lequel elles se
transportent d'vn lieu à autre, com-
me sont les animaux: entre lesquels
il y a diuers degrez de perfection.

Car d'iceux il y en a quelques
vns qui n'ont que le seul sens du
toucher, comme les huistres, quel-
ques autres auec celuy là ont celuy
du goust, comme les mousches &
diuers insectes; autres ont aussi le
flair & l'ouye comme les taupes;
& finalement les animaux plus par-
faits sont doüez des cinq sens de
nature: & de ceux là les vns excel-
lent en vn sens, les autres en vn au-
tre, comme les Aigles ont la veüe
merueilleusement aigüe & pene-
trante, & les Vautours, les Loups
& les Chiens le flair exquis & sub-
til. Ces sens reçoiuent les idées

& images des qualitez materielles qui sont és choses, d'où elles sont puis apres portées à l'imagination, ou sens commun, qui les reçoit; d'où vient & naist en eux la connoissance des choses mesmes. Par ceste connoissance ils sont portez à haïr ou fuïr, aimer ou poursuiure, ces choses là mesmes, & à se mouuoir vers ou arriere d'elles. Mais toute ceste cõnoissance là qui consiste & s'arreste en l'imagination, est des choses singulieres & indiuiduës seulement, & auec cela materielles, comme ainsi soit que les qualitez, lesquelles les sens perçoiuent, sont toutes materielles, & qui ont la quantité pour suiect & fondement.

Au dessus de tout cela est l'homme doüé de raison, de laquelle sont destituez les autres animaux, & par laquelle il fait choses trop

plus merueilleuses qu'eux tous ensemble. Car par icelle il connoist non seulement les choses singulieres, indiuidues & materielles, mais aussi les vniuerselles. Et par elle mesme il discourt, raisonne, argumente, tire & deduit vne chose de l'autre, penetre dans la nature des choses, & recerche les causes d'icelles, d'où naissent les sciences, & la connoissance de la Philosophie, & de toutes les parties d'icelle, à laquelle connoissance il n'y a rien de semblable, ne qui en approche, entre les autres animaux. Par ceste mesme raison il abstrait de la matiere la quantité (par vne abstraction mentale) soit concrete ou discrete qu'on appelle, à sçauoir les nombres, lignes, superficies, & corps Geometriques, en considere les diuerses figures & especes, les qualitez, proprietez, proportions

raportez, &c. d'où naissent les sciẽces Mathematiques tant admirables selon toutes leurs especes, soit simples, comme l'Arithmetique & Geometrie, ou composées comme l'Astronomie, Optique, Musique, &c. de la connoissance desquelles partent de si admirables effects, qui estonnent les hommes mesmes & les rauissent comme hors d'eux mesmes.

Par ceste mesme raison l'homme considere le temps & le lieu, & les choses qui s'y font, non seulement les presentes, & qui se font, ou arriuent, deuant ses yeux, mais aussi les passées, dont il garde la memoire, & en tient registre, & mesmes celles qui sont à venir, lesquelles il preuoit & deuine souuent par vne coniecture morale: connoist aussi le lieu non seulement de sa naissance & demeure, à sçauoir sa

maiſon & les enuirons d'icelle, mais tout le pays d'alentour, voire tout le monde entier pour grand qu'il ſoit, lequel il cõçoit en ſon eſprit, & s'en forme vne idée certaine & veritable, & de tout cela s'acquiert ceſte ſapience & prudence ſi exquiſe, qui le rend admirable en la conduite non ſeulement de ſes affaires domeſtiques, mais de celles des Corps, Communautez, Villes, Eſtats, Republiques, Royaumes & Monarchies entieres, à laquelle prudence il n'y a rië de ſemblable en tous les autres animaux.

Par ceſte meſme raiſon l'homme connoiſt & comprend l'infini, conceuant en ſon eſprit ce qui n'a aucunes bornes au regard ſoit de la quantité, ſoit du temps ou du lieu. Car il conçoit qu'il n'y a nombre ſi grand qu'il ne puiſſe eſtre fait encor plus grand, & ce iuſques à l'in-

fini, & qu'il n'y a ligne, ni ſuperficie, ni corps, & lieu ou eſpace, ſi grand qu'il ne puiſſe eſtre eſtendu encor dauantage iuſques à l'infini: Et qu'il ny a temps ni durée ſi longue qui ne puiſſe ſemblablement eſtre eſtenduë à l'infini, ſoit en auant ou en arriere. Et ainſi conçoit & comprend, en quelque ſorte, en ſon eſprit l'Eternité meſme, & l'immenſité. Ce qui ne ſe pourroit pas ſi elle n'eſtoit elle meſme en quelque façon infinie, au regard pour le moins, de ſa durée: c'eſt à dire en effect, ſi elle n'eſtoit immortelle & immaterielle.

Finalement par ceſte meſme raiſon l'homme conçoit & comprend les choſes immaterielles, comme ſont les eſprits & intelligences, voire la Diuinité meſme, & en conſidere & recerche les proprietez, qualitez, vertus, affections, & ac-

tions, se reflechissãt mesme sur soy, elle reconnoist & juge, par ses propres actions & operations, qu'elle est, & doit estre, immaterielle, immortelle, & spirituelle. Ce qui veritablement ne se pourroit pas faire par elle si en effect elle n'estoit telle.

Par ceste mesme raison l'homme est rendu capable de la vertu, qui est vn effect d'icelle en sa volonté, par laquelle vertu principalement l'homme surpasse & excelle les bestes, & approche le plus de la Diuinité, de laquelle elle est vne viue image. Vertu qui est loüée & approuuée des hommes, & de la Diuinité mesmes, à laquelle est iustement deu salaire & recompense, qui pour l'ordinaire ne luy est pas renduë en ceste vie. Car qui ne sçait, & ne reconnoist, que les plus gens de bien & vertueux sont

le plus souuent les plus mesprisez & mesestimez, & ordinairement trauaillez, persecutez, hays, & tourmentez par les autres hommes. Ce qui a fait qu'autres-fois plusieurs payens reconnoissans l'iniustice, ce leur sembloit, de ce traitement, & ne pouuans comprendre commẽt vne Prouidence iuste & sage le pourroit souffrir, ont mieux aimé nier la Prouidence, & permettre au gouuernement de la fortune, la conduite des affaires humaines, que de charger la Diuinité de ce blasme, qu'à leur aduis elle ne pourroit fuyr si elle se mesloit de l'administration de ce monde: au lieu qu'ils deuoyent plûtost reconnoistre l'immortalité de l'ame, & vne autre vie que celle cy, en laquelle l'homme doit receuoir le iuste salaire qui est deu à ses œuures. Ce qui est trop plus naturel,

& conforme à la raiſon, que de nier la Prouidence, & meſmes la Diuinité. Ceſte vertu doncques ſi excellente, & qui deïfie en quelque façon les hommes, & eſt de tous reconnuë telle, ne peut pas eſtre vn effect, & production d'vne matiere groſſiere & periſſable, mais d'vne Eſſence ſpirituelle & immortelle.

Quant aux effects de la raiſon qui ſont hors de l'ame, il y a premierement la parole, par laquelle l'homme exprime ſes conceptions, ſes mouuemens & affections, & les fait entendre à autruy hors de ſoy, laquelle parole eſt vn effect propre & incommunicable, de la raiſon. Et ceſte faculté ne ſe trouue en nul autre qu'en l'homme, iuſques là que les Philoſophes Iuifs, n'expriment point autrement vn animal raiſonnable que par *vn animal parlant*. Car ce qu'on apprend

à parler à quelques oiſeaux, ce n'eſt qu'vne imitation brute & deſtituée de raiſon, & non vn vray parler procedant & conduit de la raiſon. Et quant a ce que les animaux ont quelque voix par laquelle ils expriment leur deſirs & mouuemens interieurs, cela eſt bien eſloigné, & n'approche en rien, du parler de l'homme, par lequel il exprime ſi diſtinctement, & ſi particulierement, toutes ſes conceptions; & eſt vn effect d'vne cauſe ſans comparaiſon inferieure, & d'vne toute autre nature, que n'eſt pas celle d'où procede la parole de l'homme.

Les mouuemens du corps, & de toutes les parties d'iceluy, procedans de la volonté, & conduits & addreſſez par la raiſon, ſont tels, ſi diuers, & merueilleux, au prix de ceux des beſtes, qu'ils teſmoignent

bien que le corps de l'homme ſi induſtrieuſement baſti, & accommodé a tant de diuers mouuemens, eſt la maiſon ou loge vn hoſte tout autre, & trop plus merueilleux que celuy qui agit & meut le corps des beſtes. Car de là ſont les ouurages & artifices ſi merueilleux de tous les arts tant liberaux que mechaniques, leſquels bien & attentiuement conſiderez arguent, & teſmoignent, vne cauſe toute diuine & ſpirituelle, ne pouuans pas eſtre les effects d'vne matiere periſſable. Car quelle merueille, ie vous prie, pour exemple eſt-ce de l'Eſcriture, qui auec ſi peu de caracteres exprime vn nombre infini de mots ſi differens, qui ſont non ſeulement en chaſque langue, mais en tant de langues ſi differentes au monde? Et quelle merueille que la main & les doigts de l'homme ſoyent ſi artiſ-

tent formez, & accommodez à vne infinité de diuers mouuemens necessaires pour l'exercice de tous les arts, & la manufacture de tous les ouurages qui sont comme infinis? En quoy il faut bien reconnoistre vne sapience toute Diuine qui ait ainsi sagemẽt conformé le corps humain, & vne vertu immortelle & spirituelle pour adresser & conduire tous ces mouuemens si diuers & infinis. Le temps defaudroit qui voudroit poursuiure les merueilles de la Peinture, Sculture, Musique, & de tous les autres arts liberaux & mechaniques mesmes; dont les effects sont si admirables que l'homme s'estonne soy mesme, & est comme englouti d'admiration de ses propres ouurages.

De tout ce que dessus il est bien aisé de voir l'infinie distance qu'il y

a entre

a entre l'Ame de l'homme, & celle des bestes, puis que les effects en sont si merueilleusement differens, & qu'il n'y a nulle raison de dire que l'vne aussi bien que l'autre, soit materielle, perissable ou mortelle.

Ceux qui ont recueilli & ramassé ensemble, les diuers effects de la force de la faculté imaginatiue des bestes, de leur industrie & adresse, de leur preuoyance & de quelque ombre de vertu morale imaginaire, pour les mettre en parallele auec ceux de la raison de l'homme, & monstrer par là que l'Ame de l'vne n'est pas d'autre nature que celle des autres : & qui amenent, par exemple, pour cela, la viuacité de l'esprit des Singes & Elephans, & leur docilité à faire tout ce que l'homme desire d'eux. Item l'industrie des Abeilles à former leurs logettes & à faite la cire & le miel:

L'œconomie & la preuoyance des Fourmis, la chasteté des Colombes & Tourterelles, la vigilance ordre & obeïssance des Gruës; Ainsi qu'a fait l'Autheur d'vn Dialogue intitulé, *Frere Anselme*, où il introduit vn Asne disputant contre ce Moine, & luy prouuant que tous les auantages, priuileges, prerogatiues & excellences qu'il pretendoit que l'homme auoit par dessus les bestes, sont égalées ou mesmes surpassées, par ce qui se voit & se peut cognoistre, en la nature d'icelles. Ceux là, di-je, n'ont pas dit ou escrit ces choses là serieusement, ains par jeu & gallantise, & pour monstrer la gentillesse de leur esprit, & la cognoissance qu'ils auoyent de plusieurs obseruations par eux faites en la nature des bestes: où s'ils l'ont fait serieusement & de propos deliberé, à dessein de

plaider la cauſe des Athées touchant la mortalité de l'Ame, (comme il ſemble que cet Autheur la fait, parce qu'apres auoir plaidé au long la cauſe des beſtes contre l'homme, & refuté ingenieuſemẽt, ce luy ſemble, tous les argumens qu'on peut apporter pour prouuer ſon excellence par deſſus celle des beſtes, il ſe rend & donne les mains à la fin, à vn ſeul qu'il propoſe, & coupe en trois mots, à ſçauoir celuy qui eſt pris de la mort du Fils de Dieu pour le ſalut des hommes, auquel n'ont point de part les beſtes. Argument à la verité tres fort & inexpugnable, mais qui enuers des Prophanes & Athées propoſé ainſi court & nuëment, n'eſt de nulle conſideration, & duquel au dedans d'eux meſmes ils ſe rient & mocquent comme inepte & ridicule,) ils ſe monſtrent en cela plus

asnes & ignorans, que cet Asne lequel ils font disputer si subtilement, ni ayant point en effet de comparaison de toutes ces pretenduës merueilles & excellence des bestes auec celle de l'homme, qui les surpasse infiniment; & de l'excellence duquel toutes ces autres ne sont point à peine comme l'ombre d'vn songe, ou le songe d'vne ombre.



CHAP. IX.

Raison septiesme, tirée de la bonne & mauuaise conscience des hommes.

C'EST vne chose certaine, & toute euidente par l'experience journaliere, & de tous siecles, que tout homme, quel qu'il soit,

(s'il n'est du tout barbare & abbruti) a vne conscience du bien & du mal qu'il fait; car il sçait fort bien, quand il a bien ou mal fait, & s'il a mal fait sa conscience l'accuse, & le remord : & si ce sont des crimes atroces qu'il ait commis elle l'effraye, & ne luy donne ni paix ni repos, le trauaille & tourmente continuellement, saisit son ame d'angoisse, & quelque fois, voire assez souuent, le iette dans le desespoir, dont on voit les histoires pleines d'exemples. Ce sont ces furies des Poëtes Payens, qui auec leurs foüets & escourgées, & leurs torches poursuiuent & tourmentent les meschans, & ce vautour de Promethée, qui luy ronge continuellement les entrailles, ce ver de l'Escriture qui ne meurt point.

Ces frayeurs & terreurs ne prouiennent point de l'apprehension

du ſupplice des hommes, car ceux là meſmes en ſont trauaillez qui ne craignent rien de la part des hommes, comme ſont les tyrans & autres meſchans, & ceux qui ſont puiſſans en authorité entre les hõmes; comme Denis Tyran de Syracuſe, le fit reconnoiſtre à ſon flatteur, par l'eſpée qu'il luy fit pendre ſur la teſte, & Caligula qui ſe cachoit des linceuls de ſon lict contre le tonnere; & ce qui eſt à remarquer en ceci, c'eſt que bien ſouuent ils ſont alors les plus effrayez des alarmes de leur cõſcience, lors qu'il ſont preſts de leur fin, & ont comme vn pied dans le tombeau, & ſont en eſtat de ne rien craindre de la part des hommes; ce qui eſt vn euident teſmoignage qu'ils craignent vn autre Iuge, & vn autre ſupplice, & qu'ils reconnoiſſent vne autre vie que celle cy, ou il y a

quelque chose à craindre ou à esperer.

C'est vne chetiue & miserable defaitte de s'imaginer que ces frayeurs & espouuantemens viennent d'vne fausse opinion que l'on dõne aux hommes d'vne autre vie, & d'vn jugement à venir; car si ceste persuasion estoit fausse & sans aucun fondement, comment pourroit elle estre si forte, que de saisir ainsi les esprits des hommes malgré qu'ils en ayent, & en telle sorte, qu'ils ne s'en peuuent defendre, nonobstant tout l'effort qu'ils y font, & le desir qu'ils ont qu'elle soit fausse?

Il est bien aisé de nous persuader ce que nous desirons, mais il n'est pas aisé de persuader vne chose, qui est totalement contraire à nos desirs & souhaits, & sur tout de le persuader ainsi vniuersellement a

tous ſans exception, car de qui eſt ce que l'authorité auroit eſté ſi grãde, que de le nous perſuader ſans raiſon? ou la ſubtilité ſi grande, que de l'appuyer de raiſons qui trompent tout le monde, & ceux là meſmes qui deſireroient le plus d'en deſcouurir la fauſſeté? & comment eſt-ce, que ſi l'opinion des Athees eſt vraye en ce poinct, & leurs raiſons bonnes & ſolides, ils ne perſuadent cela à tout le monde, & ne font voir clair comme le iour, la futilité de l'opinion & des raiſons contraires? Car ce qu'ils le perſuadent a quelques vns, c'eſt a ceux qui ont plongé & noyé leur raiſon dedans les plaiſirs & voluptez charnelles, & qui ſont lors ſemblables à vn criminel qui s'enyure dans la priſon, pendant qu'on luy fait ſon procez. Mais toute leur raiſon & ſubtilité ne le perſua-

dera iamais à ceux qui ſont trauaillez & bourrelez au dedans par la conſcience de leurs crimes, & eux meſmes bien ſouuent ne peuuent pas s'exempter de l'atteinte de ces furies, qui malgré eux leur dõnent quelquefois de rudes ſaccades, qui eſt vn inuincible argument de la force de ceſte verité, naturellement grauée & imprimée au cœur de l'homme, qu'il y a vn iuſte iuge & ſeuere vangeur des pechez des hommes, & qui ne les laiſſe point impunis.

C'eſt vn auſſi pauure ſubterfuge de dire, que c'eſt qu'ils ne ſont pas nourris dans l'Eſchole d'Epicure, duquel les Sectateurs & Diſciples ſe mocquent de ces chimeres & phantoſmes: Car premierement l'experience monſtre, qu'eux meſmes ne ſont pas exempts de ces affres de la conſcience, & ie penſe

qu'ils aduoüeront bien Caligule & autres ſemblables monſtres, pour eſtre de leur Eſchole, qui neantmoins ont reſſenti ces pointures & frayeurs. Secondement, vn chacun, par la corruption de ſa nature, & ſes fortes inclinations au mal, eſt à ſoy meſme vn maiſtre d'Eſchole d'Epicuriſme, & Profeſſeur d'Atheiſme, qui ſe le perſuaderoit volontiers s'il pouuoit, pour ſe laiſſer aller plus licentieuſement à l'execution de ſes paſſions. Et quoy que peut eſtre ceux qui reſſentent ces alarmes & terreurs, ne ſoyent pas de profeſſion tout ouuerts Athées, ils le ſont bien pour le moins de volonté & d'affection, & neantmoins ils ne peuuent faire tant, que de ſe deliurer de ces frayeurs, & de perdre l'opinion d'vne Diuinité & Prouidence vangereſſe de leurs crimes; ce que ſans doute ils ſe-

royent aiſement, puis qu'ils le deſirent, ſi ceſte opinion eſtoit fauſſe & vaine, & ne venoit que d'vne ſimple inſtitution & fantaiſie de quelques vns, qui l'auroyent mis en auant. Et y a dequoy s'eſtonner comment ſi l'opinion des Athées eſt vraye, ceux qui ont deliuré les Republiques des Tyrans qui les opprimoyent, ont eſté loüez de tous, des ſtatuës leur ont eſté dreſſées, & des Panegyriques compoſez & recitez à leur loüange, pour les eſleuer iuſqu'au ciel auec l'applaudiſſement des peuples, & que neantmoins, ſi Epicure dans Athenes, & Lucrece dans Rome, fuſt mõté ſur la Tribune ou le Theatre, pour perſuader au peuple leur opinion, & les deliurer de ces tyranniques & pretenduës paniques terreurs de la conſcience, qui bourrelent & gehennent les eſprits des

hommes, au lieu d'estre escoutez auec applaudissement, ils eussent esté lapidez, & repoussez auec injures & detestation d'vn chacun.

Ce que tous ceux qui sont chargez de crimes ne sont pas agitez de ces furies, n'est pas vn argument, que ces terreurs soient vaines (non plus que ce qu'ils ne reçoiuent pas tous ici bas, & des ceste vie, le iuste chastiment qu'ils meritent, n'est pas vn argument, qu'il ny ait point de Prouidence, qui y prenne garde) mais est plustost vn argument de l'assoupissement & abbrutissement des hommes, qui noyent leur raison dans leurs vices; & ces remords & eslans de conscience és autres sont des tesmoignages & effects de la Diuinité, qui ne se laisse point sans tesmoignage dans l'hõme mesme, duquel la conscience luy sert d'accusateur, de tesmoin,

de juge & de bourreau tout ensemble.

Si l'homme ſçait & connoiſt bien le mal qu'il fait, & ſi ſa conſcience l'en accuſe & l'en eſpouuante, il ſçait & reconnoiſt auſſi le bien qu'il fait, & la connoiſſance qu'il a de ſon innocence & bonne vie, luy cauſe vn grand repos, & merueilleuſe tranquillité d'eſprit, qu'il priſe & eſtime dauantage, & le rend plus content & heureux, que ne ſont les meſchans auec la iouïſſance de tous leurs biens, honneurs, plaiſirs & richeſſes. Et de ceſte felicité & contentement des gens de bien par deſſus les meſchans ſont pleins les eſcrits des Philoſophes meſmes Payens, ſans en excepter Epicure meſme, qui a eſté contraint de reconnoiſtre ceſte verité. Ce qui eſt vn argument, que la vertu a bien vn autre ſalaire,

que ceste pretenduë felicité, qui consiste és honneurs, biens ou plaisirs de ceste vie, & qu'elle porte auec soy son propre salaire, & en attend vn autre ailleurs qu'en ceste vie (qui ne peut estre simplement la gloire & l'estime des hommes, & la souuenance de leurs bien faits en la memoire de la posterité, dont la vertu est bien souuent, & en la plus part des gens vertueux, priuée & destituée) ce qui nous monstre l'excellence d'icelle par dessus le vice, & vne naturelle difference, & comme infinie distance, entre elle & le mal.

De plus, quand les hommes sont à tort & iniustement blasmez, leur bonne vie & loüables actions calomniées, & leurs personnes diffamées & denigrées, ils se iustifient & defendent tant qu'ils peuuent, & s'efforcent auec passion & vehe-

mence de prouuer leur innocence, & cela mesme font aussi ces Athées, que nous combattons, s'il leur arriue quelquefois d'estre en quelque chose calomniez & blasmez à tort. Pourquoy cela, ie vous prie, s'il n'y a point de naturelle difference entre le bien & le mal, le vice & la vertu ? Si l'vne n'est point digne de loüange & l'autre de blasme, l'vn de peine & l'autre de recompense, que leur importe dis-je d'estre blasmez & vituperez, ou loüez & prisez, si ce blasme & cette loüange ne sont en effect qu'imaginaires, sans aucun reel fondement d'iceux, & si le tout ne consiste qu'en fantaisie & opinion?

Ces esprits pretendus forts, deuroient se mocquer de toute la mauuaise opinion que les hommes sçauroient auoir d'eux, pour raison de leurs crimes, & ne deuroient

point ſe mettre en peine de ſe iuſtifier, quand ils ſont accuſez a tort, car pourquoy ſe mettre en peine, ou apprehender vne fauſſe imagination des hommes, qui n'a point de fondement reel & ſolide. Ce qui eſt vn argument, que ces gens là, malgré qu'ils en ayent, & contre leurs maximes, ſont contrains de reconnoiſtre la grande difference, qu'il y a entre le bien & le mal, le vice & la vertu, la recompenſe deüe à l'vn & le ſupplice à l'autre.

Dauantage, l'experience nous apprend, que quand les hommes ſont violemment & iniuſtement opprimez ſans moyen ou eſperance de s'en reuancher, ils ont recours à la Diuinité, de la iuſtice de laquelle, ils attendent & ſe promettent la vengeance du tort qui leur eſt fait. C'eſt ce que nous remarque tres-bien Tertullien en

ſon

ſon Apologetique contre les Payens, diſant, que ſi quelqu'vn d'eux eſtoit ainſi opprimé, il s'eſcrioit *Deus videt, & Deus reddet*, *Dieu le void, & Dieu le rendra*, & qu'en diſant cela il ne regardoit point vers le capitole ou eſtoit le Temple de Iupiter, mais vers le Ciel, qui eſt le throne de Dieu, & adiouſte, que *cela eſt le teſmoignage d'vne Ame naturellement Chreſtienne*. Car ce mouuement ne vient point de l'opinion preconçeuë d'vne Diuinité, qui luy ait eſté imprimée en l'eſprit par la ſimple inſtitution & endoctrinement de quelqu'vn, mais qui part du ſentimẽt de ſa cõſcience, & du plus profond de ſon cœur, & du jugement de ſa plus pure raiſon, qui luy dicte, & ſuggere, & fait recognoiſtre en effect, qu'il y a vne Diuinité & vne Prouidence, qui voit de là haut les torts, qui ſe font

ici bas, & en prend connoiſſance, pour les vanger & chaſtier, & defendre l'innocence à l'encontre. Car ce ſeroit vn bien foible refuge & vne conſolation bien froide, d'auoir recours alors, & en vn tel cas, à vne fauſſe perſuaſion, qui n'auroit autre fondement que l'inſtitution & authorité d'vn homme menteur, qui auroit controuué & baillé pour bonne, vne ſi groſſiere bourde, telle que veulent les Athées eſtre l'opinion de la diuinité.

En choſes, à la verité, ou nous n'auons aucun intereſt, nous nous laiſſons quelque-fois perſuader par l'authorité de perſonnes eminentes ou en ſçauoir, ou en dignité, à croire des choſes dõt nous ne pouuons pas deſcouurir aiſement la fauſſeté, mais en choſes qui nous touchent de ſi prés, qui nous ſont ſi ſenſibles & importantes, & exci-

rent en nous de ſi violens mouuemens, & de ſi fortes paſſions, nous ne nous arreſtons pas à des perſuaſions qui ont ſi peu de fondement.

De tout cecy paroiſt euidemment, que l'homme a vne connoiſſance naturelle, & non ſimplement acquiſe par inſtitution, d'vne Diuinité & Prouidence, & de la difference reelle & eſſentielle, qui eſt entre le bien & le mal, le vice & la vertu, ſa propre conſcience, & le jugement de ſa raiſon, luy dictant & perſuadant fermement l'vn & l'autre.

L'experience nous donne encor vn autre teſmoignage, que l'homme a vne naturelle connoiſſance & ſentiment de la Diuinité, & de ſa Prouidence, ceſt que quand il eſt ſurprins à l'improuiſte d'vn manifeſte, & tout euident, & ineuitable peril de mort, comme ſi vne

maison fond tout à coup sur luy, ou qu'il tombe dans vn precipice, &c. aussi tost il esleue & son cœur & son esprit vers le Ciel, & en ceste extremité & destresse à recours à la Diuinité, pour estre aidé & secouru d'elle, & se ietter entre ses bras, comme vn enfant en ceux de son Pere. De mesme, la fermeté, constance & tranquillité d'esprit des vrais fideles & Chrestiens, lors de leur depart de ce monde, & des saincts Martyrs du Seigneur Iesus, & la ferme esperance qu'ils tesmoignent auoir d'vne meilleure vie, qu'ils attendent, & de l'attente de laquelle ils se consolent, est vn tesmoignage euident, de ceste verité. Car ce n'est pas là le temps ni l'heure de se repaistre de fables : & comment l'imagination d'vne chimere pourroit elle causer en eux vne si merueilleuse resolution, &

vne si grande tranquillité d'esprit? Si l'opinion d'vne Diuinité ne venoit que de la seule institution & authorité, qui la persuadast sans fondement de raison, elle ne feroit pas vne si forte impression dans nos esprits, & s'esuanouïroit aisement d'elle mesme en vne telle rencontre.



CHAP. X.

Huictiesme Raison, tirée des Sorciers, Magiciens, Enchanteurs, & de toute l'idolatrie & superstition Payenne.

C'Est vne chose certaine, que l'experience d'aujourd'huy, & de tous siecles, atteste, que les monumens de l'histoire tant ancienne que moderne confirment,

& que toutes ſortes d'eſcrits tant deChreſtiens que de Payens aſſeurent, qu'il y a, & y a touſiours eu, de tout temps au monde, des Sorciers, Magiciens, Deuins, Enchanteurs, & autres telles ſortes de gens mal-faiſans, qui ont vne communication familiere, & vn commerce intime & ordinaire auec les demons; par l'entremiſe & puiſſance deſquels ils font pluſieurs choſes eſtranges & prodigieuſes, hors & au deſſus de toute la puiſſance & ſageſſe humaine, & qui par conſequent arguent vne cauſe ſurnaturelle, & immaterielle, tels que ſont les demons.

Les Loix faites & dreſſees en tous Eſtats & Republiques bien ordonnées, tant des Iuifs par Moyſe, & des Chreſtiens de toute ſorte & ſecte, que des Payens meſmes, nous apprenent cela, les executiõs ordi-

naires, & les supplices dont la justice punit ces gens là, leurs procez, & les relations des informations qu'on en à faites, nous le confirment, & ne nous en laissent aucunement douter. La curiosité damnable d'vne infinité de gens, qui ont tous les jours recours à telles sortes de personnes, pour voir, sçauoir & faire choses, qui ne se peuuent ne voir, ne sçauoir, ni executer par autres moyens, nous confirment la mesme chose. Les escrits des Payens tant Grecs que Romains sont pleins d'exemples de telle sorte de gens, & de leurs effects surnaturels & monstrueux. Bref il faut renoncer à toute raison, & ne s'asseurer de chose aucune qui soit de fait, pour ne pas croire, qu'il y ait de telles gens, qui sont manifestes par toutes sortes de tesmoignages, & de monumens, qui

nous peuuent faire certaine foy de quelque chose.

Or est il que s'il y a des Sorciers, Enchanteurs, &c. Il faut de necessité qu'il y ait des demons, par l'aide & puissance desquels ils font ces prodigieux effects, que les hommes admirent tant en eux, & regardent auec horreur & espouuantement: ces choses ne pouuans estre faites par aucune puissance humaine. Aussi les histoires & escrits de toutes sortes de peuples & nations, mesmes Payennes, sont pleines d'exemples d'apparitions de demons, & de leurs estráges effects.

Les Sybilles tant renommées entre les Payens, sont vn euident tesmoignage de cela mesmes, leurs predictions ne pouuans pas venir d'ailleurs, que ou d'vne Diuinité, ou de quelque demon qui les agitoit. Que s'il y a des demons (com-

me cela ne se peut nier) il y a de necessité vne Diuinité au dessus, pour les pouuoir renger & tenir en bride, à ce qu'ils ne renuersent par leur pouuoir toutes choses, comme ayans assez de puissance & de malice pour cela.

L'histoire Sacrée & Ecclesiastique, conforme à l'experience d'aujourd'huy, nous apprend que depuis plusieurs siecles il y a eu, & y a encore, des gens possedez & obsedez par les demons, ce qui est euident par les estranges & surnaturels effects d'iceux. Ceste mesme histoire sacrée nous apprend qu'il y a eu des Magiciens & Enchanteurs, comme il paroist par l'histoire de Moyse, & des Enchanteurs d'Egypte, & par celle de Saül, qui consulta la femme qui auoit vn esprit de Python, & par celle de ceste chambriere, dont il est fait

mention au liure des Actes : mais de la verité de ces escrits sacrez, il en pourra estre dit cy apres quelque chose.

Les liures, qui depuis plusieurs siecles ont esté escrits, de ces arts diaboliques & magiques, & dont il n'y en a encore que trop au monde, mesme parmi les Chrestiens, entre les mains d'esprits damnablement curieux : la profession publique de tels arts magiques, qui à esté autre-fois assez long-temps soufferte en quelques vnes des plus fameuses Vniuersitez de la Chrestienté, au grand deshonneur du nom Chrestien. La distinction communement reçeuë de magie blanche & noire, de l'inuention de quelques anciens Philosophes, Platoniciens & Pythagoriciens, qui ont voulu cercher le moyen de se concilier les bons demons, & se

les assuiettir à leur seruice, & qui d'eux à passé aux Cabbalistes des Iuifs, & de ceux là aux Chrestiens, ne nous laissent point douter qu'il y ait des Magiciens & Demons.

Les relations non suspectes & auerees des païs & regions Septentrionales, & des vnes & autres Indes, nous apprennent qu'en ces lieux là tout y fourmille de telles gens, & qu'à peine s'en trouue il vn seul qui n'ait son demon & esprit familier. l'Aignan des Toupinambous, & autres peuples Barbares, qui les trauaille & tourmente & les bat furieusement, n'est en effect autre chose que le diable & mauuais demon. Et est à noter que là ou la connoissance du vray Dieu est moindre & quasi nulle, c'est là ou les demons ont le plus de vogue, & le plus de puissance sur les hommes; & se voyent & sentent

plus ordinairement, comme ayans en ces lieux là la bride plus longue & laschée de Dieu, pour tyranniser & tourmenter les hommes qui ne connoissent point leur Createur & bien faiteur.

La Religion des Chinois, & de la plus part des Indiens, est vne profession expresse du cult & adoration toute manifeste, qu'ils font du diable, & des demons, qu'ils seruent & honorent, disent-ils, pour se les rendre propices, afin qu'ils ne leur facent point de mal; estimans quant à la Diuinité qu'il n'est point besoin de luy rendre aucun honneur, tant pour ce qu'elle n'en à point besoin, que pour ce qu'estant bonne elle ne laissera, sans cela, de leur bien faire.

Ceste multitude infinie de Dieux qu'adoroient autre fois les anciens Payens Grecs & Romains, & leur

distinction en diuers rangs & ordres, de grands, moyens, & petits (*maiorum & minorum gentium*, comme ils parloient) de Dieux, de demi Dieux, & de Heros de diuerses sortes, de Satyres, de Faunes, de Pans, d'Egypans, de Nymphes de toutes sortes, de Ioues de Veioues; tout cela en effect n'estoit que demons, qui se cachoient sous ces noms, & ainsi masquez se faisoient adorer des hommes: & leurs liures sont pleins de diuerses apparitions de tels Dieux ou demons; & toutes, ou la plusspart, de leurs superstitions estoient par l'ordonnance & commandement de ces faux Dieux ou demons, qui parloient & communiquoient auec ces gens superstitieux, & se faisoient seruir d'eux, comme s'ils eussent esté Dieux: leurs Oracles aussi si celebres parmi eux, & en tant de di-

uers lieux, ſont autant de teſmoignages de ceſte verité, qu'il y à des demons & eſprits immateriels, ces oracles, n'eſtans autre choſe, que les reſponſes de ces malins eſprits, par leſquelles ils entretenoient les Payens en leurs ſuperſtitions & idolatries. Toutes ces choſes monſtrent aſſez euidemment qu'il y a des demons, & par conſequent vne Diuinité au deſſus d'iceux, comme il a eſté dit.



CHAP. XI.

Reſponſe aux obiections contre la raiſon precedente.

L'HOMME ingenieux à ſon propre mal, fait icy ſon effort pour ſe tromper ſoy meſme, & ſe deſuelopper de la force de cette

raiſon. Il y en a qui eſtiment que tout ce qui ſe dit des Sorciers, & Magiciens, & de tous leurs effects merueilleux & prodigieux, ſont tous contes faits à plaiſir & controuués de gayeté de cœur, & ſe fondent en cette opinion ſur ce que (diſent ils) ayans ſouuentes fois deſiré & recerché de voir quelqu'vne de ces choſes, & s'eſtans pour cela addreſſés à ceux qui eſtoyent eſtimés, & tenus de leur temps, pour Magiciens, & Sorciers auerés & fameux, & les ayans requis voire ſollicités (auec promeſſe d'argent) de leur faire voir quelque choſe d'extraordinaire & étrãge, ils ne l'ont peu obtenir d'eux, nonobſtant toutes les inſtances qu'ils en ont fait. Mais ces gens ne conſiderent pas que ſi ce qu'ils diſent eſt veritable, c'eſt vn artifice de Satan, lequel pour les confirmer

en leur opinion erronée, & par ce moyen se les asseruir dauantage à soy, s'est retenu expressement de leur faire voir ce qu'ils desiroyent, les aimant mieux Athées formés, que de les rebuter & destourner de leur erreur, par la frayeur, & horreur des choses qu'ils eussent veuës.

D'autres de ce qui se dit & conte force choses fabuleuses de telles gens, & de leurs effects, & des apparitions d'esprits, prennent occasion de reuoquer en doute & de mescroire tout ce qui s'en dit, comme si c'estoient toutes choses controuuées. Mais bien qu'il se face force contes fabuleux de ces choses, & que plusieurs prennent plaisir a en controuuer, ce n'est pas pourtant vn argument que tout ce qui s'en dit soit faux, & qu'il n'y ait point de telles gens, ni de malins esprits. Au contraire, il ne se feroit point

point de tels contes, s'il n'y auoit aucun fondement d'iceux., car enuers qui pourroyent ils trouuer aucune creance, si iamais il n'y auoit eu aucune apparition d'esprits, ni aucuns effects estranges de telles gens? Car le mensonge est posterieur à la verité, & ne peut trouuer creance en l'esprit des hommes, que sous quelque fausse apparence de verité. S'il n'y auoit és plantes, és herbes, és pierres, metaux, & autres corps naturels, aucune vertu Physique pour produire diuers effects merueilleux, il ne se feroit pas tant de contes fabuleux de vertus estranges & prodigieuses de ces choses, comme il s'en void dedans Pline, Solin, & autres tels escriuains. On doit bien apporter du iugement & de la discretion en telles choses, pour discerner ce qui est fabuleux & controuué d'auec ce

qui eſt aueré & atteſté par l'experience, & teſmoignages irreprochables, comme il y en a infinis en telles choſes, mais non reietter & condamner vniuerſellement de faux, & ſans diſtinction, tout ce qui ſe dit, & s'eſt eſcrit par gens dignes de foy, & qui n'ont aucun intereſt à controuuer ce qu'ils en ont dit & eſcrit : autrement il faudra de meſmes nier qu'il y ait iamais eu ni Regnaut, ni Roland, à cauſe des Romans, & contes d'Amadis qui en ont eſté faits.

Les Aduocats des Sorciers penſent bien les pouuoir excuſer, premierement en diſant, que tout ce qu'ils racontent de leurs Sabbats, & de tout ce qui s'y fait n'eſt que pure imagination d'vn cerueau troublé, & non vne reelle verité ; ce qu'ils maintiennent auoir eſté verifié, en ce que quelques vns

d'eux croyans & souftenans auoir esté ainsi transportés, & racontans ce qu'ils y auoyent fait & veu, se sont neantmoins trouuez par effect, auoir esté, durant tout ledit temps couchés en leur lict, ou gisans par la place comme morts, & du tout insensibles, en exstase: d'où ils concluent que tous ces transports ne sont qu'imaginaires.

Secondement, quant aux maux qu'ils pensent faire; d'exciter, pour exemple, les tempestes, & orages, d'enuoyer la vermine dans les champs & maisons, & la mortalité sur le bestail, & des maladies grandes & extraordinaires sur les personnes qu'ils ensorcelent. Ils les pretendent excuser en disant que le Diable preuoyant ces choses à venir, persuade à ces miserables gens qu'ils les causent, & les font par leurs sortileges & charmes,

quoy qu'en effect ces sorts n'ayent aucune telle vertu. Mais premierement en cela ils accordent ce que nous demandons, à sçauoir, qu'il y a des demons (d'où nous tirons, par consequence, qu'il y a vn Dieu pour les tenir en bride) & faut de necessité qu'ils l'accordent. Car comment ces gens là sans l'aide du Demon preuoiroyent ils les orages & tempestes, ces vermines & mortalitez à venir, & s'ils preuoioyent que ces choses deussent aduenir par causes naturelles, comment se mettroyent ils en deuoir de les causer, & produire par leurs sortileges ? comment se persuaderoyent ils que ce sont eux qui les produisent par leurs charmes ? Ioint que ces orages & tempestes sont le plus souuent si horribles, & furieuses, & les effects de la foudre qu'ils excitent sont si

estranges & merueilleux, qu'il est assez euident, que cette foudre n'a pas ses mouuemens si bizares & extrauagans, de causes simplement naturelles, mais qu'il y a quelque cause extraordinaire, & surnaturelle qui la manie & se mesle parmy, pour luy donner ces diuerses agitations, & vire-voutes si estranges.

Et quant aux maux que ces gens confessẽt de faire, quãd bien leurs sorts n'auroyent pas la force, & vertu de les produire, ils ne laissent pas d'estre coulpables du mal, pour ce que leur intention & volonté est de le faire, & pour cela ils pactisent auec le Diable pour estre aidés de luy en cela: cette meschante volonté ioincte a ce pact les rend criminels du mal qu'ils font, de mesmes que celuy qui ne se sentant pas assez fort pour tuer son ennemi, implore l'aide d'vn autre pour

cela. Ces sorts donc estás du moins des symboles du pact exprés qu'ils ont auec le Diable, & des tesmoignages de leur meschante volonté, & de l'effort qu'ils font pour l'executer, les criminalisent assez ; & moins ces sorts ont de force en eux mesmes, & de vertu Physique pour produire les effects que desseignent les Sorciers, plus est il euidét que de necessité il y interuient vne cause surnaturelle pour les produire, qui ne peut estre autre que le Diable, auec lequel ils pactisent pour cela. Que si en quelques vnes des choses qu'ils employent pour causer les maladies estranges, & pestilences, dont ils affligent les personnes, & infectent l'air, il y a quelque vertu Physique pour les causer, il faut derechef qu'ils ayent esté instruicts, & appris du Diable pour cela, ne pouuans pas eux mes-

mes par aucune estude, ou experience certaine, apprendre ou reconnoistre la vertu que peuuent auoir ces choses qu'ils employent en leurs sorts, estans tous, ou la plus-part, gens grossiers, ignorans, & stupides.

Mais de plus il faut bien de necessité reconnoistre l'efficace de Satan és Deuins & Magiciens, qui deuinent & reuelent les choses cachées, & à venir, qui ne sçauroyent par aucun autre art, que par l'aide du Diable, leur estre cognuës. Le mesme paroist és choses étranges, & monstrueuses, que les Magiciens font voir, sentir & ouïr à ceux qui s'adressent à eux, ces choses ne pouuans estre produites par aucun art naturel, ains par la seule efficace des Demons.

Quant aux extases des Sorciers pendant lesquels ils pensent estre

transportés reellement au Sabbat, & y voir, dire, faire, & patir choses estranges & monstrueuses, quand bien leur transport ne seroit pas reel, & corporel, ains seulement en imagination (ce que plusieurs relations de transports reels, & verifiés tels, dementent,) ils ne laisseroyent d'estre coulpables, d'autant que telles exstases, & ce qu'ils pensent voir & faire durant icelles, se faisans à l'ayde du Diable auec lequel ils pactisent pour cela, ne peuuẽt prouenir de quelque cause physique & ordinaire, comme ainsi soit que telles causes Physiques n'agissent à la volonté & discretion des hommes, ainsi que ces extases de Sorciers leur arriuent quand bon leur semble, & ne leur arriuent point s'ils ne veulent.

Finalement, il y en a qui pretendent que tout ce qui se dit de mer-

ueilleux des Sorciers, Deuins, Magiciens, & demoniaques, se fait, & peut faire, par causes Physiques, & y a des gens subtils, & grands Philosophes, qui ont desployé la force & viuacité de leurs esprits pour demonstrer cela, & amenent pour cela diuers effects merueilleux, & du tout estranges, prouenans de causes purement Physiques.

Or est il bien vray qu'és corps Physiques il y a de merueilleuses qualités, & proprietés, tant manifestes & connuës, que mesmes occultes, pour produire des effects tres-admirables à ceux qui en ignorent les causes, & ceux qui ont cerché les secrets de la nature le plus auant, ont dressé quelques escrits de la Magie naturelle, ou ils ramassent plusieurs exemples de tels estranges effects & proprietés, mais tout ce qu'ils en ont escrit pour-

tant n'approche que de bien loin de ce qui conste estre fait par les Sorciers, Deuins, & Magiciens: en quoy il faut reconnoistre que ces gens cy ont bien vn autre maistre & Docteur que ces autres là, c'est à sçauoir le Diable: car estans tous, ou la pluspart, gens grossiers & ignorans, sans lettres, sans estude, & sans experience, ils ne peuuent pas d'eux mesmes auoir apris à faire ces merueilles, par quelque profonde connoissance qu'ils ayēt acquise des vertus & proprietés admirables des causes naturelles, desquelles ils ne sçauroyent discourir, ni rendre aucune raison pertinente. Ce qui monstre euidemment que ce qu'ils en font n'est point par aucun sçauoir sublime des vertus occultes des choses naturelles, mais que le tout est par l'aide & ministere du Demon, qui mesme ne leur

enseigne pas ces vertus, mais se sert seulement d'eux comme de gens auec lesquels il pactise pour la production de telles choses, desquelles ils ignorent entierement les causes.

Tous les corps naturels sont tellement composés qu'ils ont des qualités & proprietés, par lesquelles ils agissent les vns sur les autres, ou patissent mutuellement les vns des autres, d'où viennent les sympathies, & antipathies naturelles, occultes ou manifestes, qui se rencontrent entr'eux. De ces vertus & proprietés viennent toutes les alterations & changemens, transmutations, & effects qui se voyent en la nature : & qui cognoistroit toutes ces qualités, & vertus exactement, & pourroit appliquer selon cette connoissance, *agentia patientibus*, il produiroit sans doute des effects du tout estranges & mer-

ueilleux à ceux qui en ignoreroyẽt les causes : ce que sçachans & pouuans faire les Demons par la connoissance tres-exacte, & comme parfaite, qu'ils ont de la nature, qualités, vertus & proprietés de toutes choses naturelles, & par leur actiuité & promptitude de mouuement, tout à fait à nous imperceptible, ce n'est point de merueille s'ils font par les mains, des Sorciers, Deuins, & Magiciens, leurs ministres, tant de choses si estranges qui rauissent les hommes en admiration.

On tient communement, & peut estre non sans raison, que toute l'operation des Demons consiste en leur mouuement local, par lequel premierement ils se transportent d'vn lieu à autre quoy qu'esloigné, comme en vn moment, ou temps imperceptible, Secondement, ils

meuuent, & tranſportent les corps Phyſiques pour grands, eſtendus, & peſans qu'ils puiſſent eſtre, auec vne force incroyable. En troiſiéme ils meſlent, & comme peſtriſſent & confondent enſemble diuers corps par cette meſme force & vertu qui eſt en eux. En quatriéme ils ſe meſlẽt & incorporent en quelque façõ eux meſmes en eux, & leur donnent par là tels mouuemens qu'il leur plaiſt. En cinquiéme ils hebetent, ſtupefient, diminuent, ou renforcent, aiguiſent & animent, les qualités, vertus, & proprietés de chaque choſe. Car par ce moyen cognoiſſans parfaictement toutes les vertus, & proprietés de chaque corps, & pouuans par leur actiuité, & mouuement local, appliquer comme en vn moment, *quod libet agens cuilibet patienti*, ils font aiſement tout ce qui ſe dit d'eſtrange

& merueilleux des Deuins, Sorciers & Magiciens, & se peut dire, selon cela, que le tout se fait par causes naturelles, pour ce qu'il se fait, comme à esté dit, par l'application de causes naturelles, mais application qui ne se peut faire par les seuls Magiciens & Sorciers, sans l'aide des Demons, tant parce que lesdits Sorciers & Magiciens estans d'ordinaire gens rudes, grossiers & ignorans, n'ont pas vne telle connoissance des vertus & proprietés de chaque chose, & quand ils seroyent cent fois plus sçauans, & experimẽtés qu'ils ne sont, ils ne sçauroyent en auoir vne si grande qu'il est de besoin pour faire les choses qu'ils font: & quant ils l'auroyent ils ne sçauroyent pas appliquer, *agentia patientibus*, auec la promptitude, addresse, & habileté necessaire, pour la production de

tels effects : si bien que pour ces effects, quoy que produits par causes naturelles, il est de besoin de la connoissance, actiuité, & promptitude totalement incroyable des Demons.

Car par exemple, par quelle cause naturelle sçauroit vn deuin connoistre les choses cachees qu'il reuele, & qui se sont faites en temps & lieux bien esloignés de luy, & le plus souuent hors de la connoissance de toute autre personne, que de celuy qui les a faites ; comme est la reuelation des meurtres, assassins, empoisonnemens, violemens, adulteres, larçins, &c. Et par quelles causes naturelles s'est il peu faire qu'à Rome en plein marché, deux Caualiers, en guise de Castor & Pollux, ayent autre fois annoncé au peuple Romain la victoire obtenuë par leur Consul en Macedone,

au mesme temps, ou peu d'heures apres, que la bataille fut gaignee? Et par quels moyens naturels peut vn lacquais à pied faire en peu d'heures cent ou deux cent lieuës de chemin, que les plus habiles postillons ne sçauroyent auoir fait qu'en plusieurs jours: & mille autres sẽblables effects merueilleux. Ainsi donc il paroist (de ce dont il conste que les Sorciers, Magiciens & Deuins ont accoustumé de faire) qu'il y a des Demons qui font proprement ces choses là, & dont lesdits Sorciers sont simplement instrumens.

Or s'il y a des mauuais Demons il n'y a nulle raison de nier qu'il y en ait de bons. Car le bien precede le mal, le mal n'estant qu'vne corruption du bien: d'où il faut de necessité que ces mauuais Demons ayent esté premierement bõs, mais qu'ils

qu'ils se sont puis apres corrompus. Que s'il y a de bons & mauuais Anges, il faut reconnoistre au dessus d'eux vne Diuinité, de laquelle ils ayent leur estre, & qui les tienne en bride & les conduise. Autrement de la contraste perpetuelle qu'il y auroit entre les vns & les autres, arriueroit necessairement la ruine de cette machine du monde, sur chacun des corps de laquelle ils ont tant de pouuoir. Et puis, quel suiect, ou raison y a il de nier vne Diuinité, apres auoir accordé des bons & mauuais Anges, qui sont substances spirituelles, immaterielles, inuisibles & immortelles, actiues & puissantes, & intelligentes. Car au dessus de cela il n'y a plus que la Diuinité, de laquelle ils approchent fort, & qui les surpasse en ce qu'elle est infinie, immense, & eternelle.

Derechef s'il y a des mauuais Demons, ou Diables, il y a vn Enfer pour les loger, & seruir de chartre à eux & aux meschans & scelerats, qui les suiuent & imitent en leur meschanceté: & s'il y a des bons Anges, il y a vn Paradis pour leur demeure, & pour celle des gens de bien, & vertueux qui leur ressemblent, & par dessus tous il faut que il y ait vn Dieu, iuste iuge, remunerateur des vns & vangeur des autres.



CHAP. XII.

Raison neufuiéme, tirée du consentement de tous les hommes du monde, qui recognoissent vne Diuinité.

LA seconde sorte de preuue contre les Athées est l'autho-

rité ou tesmoignage, lequel est double, Diuin ou humain, i'appelle tesmoignage Diuin celuy, qui est tiré des sainctes lettres, i'appelle tesmoignage humain, mais irrefragable pourtant, le consentement de tous les hommes du monde, qui reconnoissent tous naturellement vne Diuinité & Prouidence. Et icy faut considerer, premierement, que tous les premiers & plus anciens Philosophes, & les plus grãds & illustres hommes en sçauoir, doctrine & vertu, desquels il y a memoire és histoires, ont reconnu vne Diuine Prouidence qui void, connoist, & conduit toutes choses, remunere les vns & chasties les autres. Secondement, tous les peuples & nations de la terre, qui sont & qui ont jamais esté, ont reconnu ceste mesme verité. Ce qui paroist parce qu'il n'y en a jamais eu au-

cune qui n'ait eu quelque religion, ou bien au lieu d'icelle vne ouuerte & manifeste communion, & comme conuersation familiere & ordinaire auec les mauuais Demons, comme sont ces nations sauuages & abruties de Toupinambous & Margajas, de Carybes & Canibales, de Patagons & autres semblables, & ces nations Septentrionales qui approchent le plus de nostre Pole Arctique en l'Europe, Asie & nouueau monde, comme il conste par les relations qui en sont aujourd'huy assez connuës & vulgaires.

Or auons nous cy deuant, prouué que s'il y a des Demons il y a vne Diuinité, & par consequent ces nations là reconnoissans les Demons, par la communication qu'ils ont auec eux, tacitement aussi reconnoissent, ou sont contrains

d'aduoüer, qu'il y a vne Diuinité. Toute religion aussi presuppose necessairement vne Diuinité, car elle est toute employée au seruice & cult d'icelle, & à se la rendre propice & fauorable, & obtenir d'elle ou la joüissance des biens qu'on desire, ou l'immunité & deliurance des maux qu'on craint, ou qu'on souffre, soit en ceste vie, ou mesme en l'autre: & ce par prieres & inuocations, reconnoissances & actions de graces, ou par sacrifices & autres ceremonies, qui est le but de toutes les religions.

N'y ayant donc iamais eu peuple ou nation, soit ciuilisée & policée, comme autres fois les Grecs & Romains payens, les Caldeens, Babyloniens, Assyriens & Perses, les Syriens, Pheniciens, Egyptiens, ou mesmes Barbares, (comme les Schytes, Africains & infinis au-

tres,) qui n'ait eu & exercé quelque Religion, il est euident de là, que tous vniuersellement ont recognu vne Diuine Prouidence.

Quand à la force & validité de ceste preuue, elle est, comme nous auons dit, irrefragable, si on peut monstrer qu'il n'y a aucune juste ny legitime raison, ou cause de soupçonner, ou reuoquer en doubte, ce tesmoignage. Voyons donc s'il y a subject d'en douter. On peut estre induit à croire vne opinion fausse par trois voyes. 1. Par affection & desir que nous portons à la chose. 2. Par authorité. 3. Par raisons colorées & trompeuses: mais pas vne de ces voyes & raisons ne quadre à ce dont il est question. Quand est de la premiere, il y a vne telle liaison entre l'entendement & la volonté, que comme la volonté suit le jugement de l'entende-

ment, tellement qu'elle desire & affectionne ce que l'entendement juge estre bon, ainsi de mesme nous persuadons nous aisement ce que nous desirons passionnément ; l'homme estant par ce desir porté à cercher toutes les raisons par lesquelles il se peut persuader la verité ou bonté de ce qu'il desire, & par ce sien vehement desir donnant poids & force aux plus futiles.

Mais on ne peut pas dire icy que les hommes se persuadent qu'il y ait vn Dieu parce qu'ils le desirent, car tout au rebours, la plus part des hommes voudroient bien qu'il n'y en eust point, pource qu'ils l'apprehendent pour juge. Il y a bien plustost tout subject de soupçonner l'opinion des Athées de fausseté par ceste raison là, & de justement excepter contr'eux qu'ils ne se la persuadent sinon parce qu'ils

la desirent estre vraye, & que ce vehement desir qu'ils ont leur fait prendre les plus foibles & futiles raisons pour bonnes & solides demonstrations.

Quant à l'authorité, on croit quelques fois vne chose pour le seul respect que l'on à aux personnes qui la disent, & ce à cause ou de leur suffisance & habileté, laquelle nous croyons estre en eux, ou de l'eminente authorité & puissance en laquelle ils sont constitués & establis; ce qui à lieu és choses qui ne nous importent gueres qu'elles soient, ou ne soyent pas, & ou nous ne voyons pas de raisons qui nous prouuent ou dissuadent le contraire.

On ne peut pas dire que les hõmes ayent esté induits à croire vne Diuinité & Prouidence, par la seule authoriré & respect de quelques

personnes qui ayent premierement mis cela en auant, quoy que sans raison ny fondement. Car qui est ce qui a jamais esté au monde reconnu de tous hommes vniuersellement de si grande suffisance, sçauoir & habileté, que par son seul respect tous ayent esté induits à croire vne telle chose si grande & si importante aux hommes. Car outre qu'Aristote (ou Platon) qui est estimé le plus grand & sçauant Philosophe, qui ait iamais esté, n'est pas connu de nom seulement, de la milliéme partie des hommes, il est certain que pas vn de ceux qui croyent vne Diuinité n'aduoüera la croire par sa seule authorité, ains seulement parce qu'il est persuadé au dedans de ceste verité par des raisons qu'il sçait & connoist en luy mesme, ores que bien souuent il ne s'en puisse pas bien exprimer.

Et quand à l'eminence ou dignité, il n'y a jamais eu aucun qui ait commandé à tout le monde, & qui ait peu par son authorité enioindre ni persuader aux hommes de croire vne Diuinité. Ioint que ce qui se croid ainsi, & est reçeu par simple authorité, doit estre de chose qui ne nous importe pas beaucoup qu'elle soit ou qu'elle ne soit pas vraye : ce qui ne se peut dire de la Diuinité & Prouidence, n'y ayant rien de plus important ny qui touche de plus prés l'homme.

Mais on dira peut estre que ceste opinion s'est ainsi espāduë comme par vne tradition receüe de main en main, & s'est de mesme propagée jusques icy. Or est il bien vray que le premier homme Adam à enseigné à ses enfans ceste verité, & ceux là aux leurs, & ainsi consequemment, & que par ce moyen

ceste creance s'est peu espandre au long & au large parmi tous peuples & nations. Mais, premierement, bien qu'il ait ainsi enseigné sa posterité, ce n'est pas à dire que tous l'ayent creu & receu cela pour asseuré, car il y en a tousiours eu de mauuais, qui n'ont pas fait cas des enseignemens de leurs peres, & ceux là mesme ne se seront pas souciez de faire passer cet enseignement à leur posterité, & par ainsi ceste pretenduë tradition de main en main aura esté en plusieurs lieux interrompuë & accrochée : si bien qu'il faut que ceste vniuerselle creance d'vne Diuinité vienne d'ailleurs que d'vne telle tradition & simple institutiõ; joint que ceste chose est par trop importante pour estre creüe sur le seul dire & simple institution de nos Peres, qui peut bien donner quelque occasion à la

recerche de ceste verité, & peur estre quelque pente & inclination à nos esprits vers icelle, mais ne peut pas estre le seul & vray fondement d'vne creance si ferme & enracinée.

Secondement, quand à ceux contre lesquels nous disputons, qui tiennent l'eternité du monde, comment gardãs ceste hypothese peuuent ils excepter que ceste opinion est venuë de main en main par tradition. Car ie leur demande s'ils estiment qu'elle ait esté de tousiours, de mesme que le monde, ou bien si elle à eu quelque commencement : derechef si elle à esté de tousiours, ie demande si elle à esté vniuerselle en tous hommes, ou si ç'a esté en quelques vns seulement. S'ils disent qu'elle à tousiours esté vniuerselle, il s'ensuit qu'elle est donc naturelle, &

partant vraye, & la leur par consequent fausse; si elle n'a pas esté vniuerselle, mais neantmoins eternelle, elle doit estre estimée du moins aussi naturelle & vraye comme la leur, puis qu'elle à de tout temps eu ses fauteurs & sectateurs aussi bien que la leur.

Mais ces deux opinions estans contradictoires, elles ne peuuent pas estre toutes deux esgalement vrayes, ni par consequent esgalement eternelles; & partant faut de necessité que l'vne soit vraye & l'autre fausse, & ainsi l'vne premiere & l'autre posterieure, la verité estant tousiours premiere que le mensonge, qui n'en est qu'vn desguisement, & esgarement d'icelle.

Icy donc, diront ils, que la leur est la premiere & eternelle, & l'autre posterieure venuë long-temps depuis? Si cela est tous les hom-

mes donc vniuersellement auront, par siecles infinis, tenu constamment leur opinion qu'il n'y a point de Dieu, d'où sera donc venu en l'esprit d'vn homme le contraire de ce qui auoit esté ainsi de tousjours constamment creu & tenu, & comment aura il peu s'imaginer de le pouuoir persuader à aucun? voire comment se sera il peu faire que tous les hommes soyent passés ainsi en l'opinion contraire, sinon qu'on ait reconnu par raisons fortes & inuincibles la fausseté de l'autre?

Ainsi doncques ne s'est il peu faire, ny selon leur hypothese, ny selon la nostre, que ceste creance se soit ainsi vniuersellement estenduë, & generalement receüe de tous par simple tradition & pure institution de qui que se soit, ains faut de necessité qu'elle vienne de

ce qu'on à reconnu la force des raiſons inexpugnables ſur leſquelles elle eſt fondée, & l'euidence d'icelles.

Mais les Athées volontiers diront qu'elles ne ſont que fardées & colorées, captieuſes & non ſolides: mais il n'y a nulle apparence de les ſoupçonner telles. Car comment eſt ce que ce qui n'a que l'apparence, ſans la ſolidité, auroit peu abuſer tous les hommes du monde vniuerſellement, & ſi conſtamment, depuis tant de ſiecles, ſans que perſonne ſe ſoit trouué, en vne ſi grande multitude, qui en ait demonſtré & conuaincu la vanité & futilité? Eſt il poſſible qu'entre tant de grands eſprits & ſi admirables, remarqués par les hiſtoires, il ne s'en ſoit point trouué qui ait mis en euidence la pretenduë fauſſeté de ceſte opinion, & la foibleſſe & va-

nité des raiſons ſur leſquelles on l'appuye, & deliurer par ce moyen le monde des terreurs que la conſcience de leurs crimes leur donne par la conſideration & creance d'vne Diuine Prouidence: ce qui auroit ſans doute trouué vne facile creance enuers tant d'hommes ainſi affectés.

Mais on dira peut eſtre qu'Epicure & ſes diſciples ou ſectateurs, & quelques autres auparauant luy, ont fait cela, enſeignans l'Atheiſme, & les raiſons qui le perſuadent. Or ces gens là ont eu à la verité aſſés d'eſprit, & de bonnes raiſons, pour ſe moquer des vaines ſuperſtitions, & folles & extrauagantes opinions de la religion Payenne, de la multitude de leurs Dieux, des impertinens & fabuleux contes, qui auoyent cours parmy le peuple, & des fauſſes imaginations qu'ils

qu'ils auoyent de l'eſtat des morts ſoit és Enfers, ou és champs Eliſées; Mais il ne ſe trouuera point qu'ils ayent de fortes raiſons & ſolides, pour demonſtrer qu'il n'y a point de Prouidence. Et les profanes d'aujourd'huy, qui penſent auoir raffiné l'Atheiſme au dernier point, ſe trouueront auſſi courts en leurs preuues ſi elles ſont examinées ſerieuſement par les reigles de la droite raiſon: & ſe trouuera que ce qu'ils ſont eſtimés & paſſent pour eſprits forts, n'eſt pas tãt pour la force & ſolidité de leurs raiſonnemens, que pource que rien ne leur eſt trop chaud ne trop froid, & qu'il n'y a abſurdité ſi grande qu'ils ne digerent facilement, & qu'ils n'admettent aiſement; ſemblables aux eſtomacs forts d'Auſtruches qui digerent quoy que ce ſoit qu'on leur donne.



Et icy faudroit entrer en discussion & comparaison de leurs pretenduës raisons auec celles qui iusques icy ont esté produites & alleguées contr'eux, pour iuger quelles sont les plus fortes, mais cela nous emporteroit dans vn autre traitté, ou nostre dessein n'est pas maintenant d'entrer, nous en examinerons à la fin de ce traicté quelques vnes. Ce qui à esté dit iusques icy contr'eux, estant bien pesé, se trouuera si conforme à la droite raison que si leur opinion est vraye il faut de necessité qu'ils disputent autrement que par la raison, & qu'ils soyent bien esleués au dessus d'icelle, & eux par consequent beaucoup plus qu'hommes.

Mais quand bien leurs raisons seroient esgalement fortes, (ce que non) tousiours l'aduantage seroit de nostre costé, premierement, pource qu'outre les raisons nous

auons ce consentement vniuersel qu'ils n'ont pas: secondement, pource que quand il n'y auroit point de Dieu, il n'y a point de danger, & peu ou point de perte, à en croire & seruir vn, mais s'il y a vn Dieu, les Athées, pour ne le pas croire & seruir, sont en hazard d'auoir l'Enfer pour leur partage.

Vne chose peut estre obiectée contre ce consentement vniuersel de toutes nations. C'est qu'il y a des erreurs & opinions fausses qui neantmoins ont aussi esté vniuersellement creuës & receuës de toutes, ou de la plus grande part des nations de la terre, comme est pour exemple, l'idolatrie, & multiplicité de Dieux des Payens, & entre les nations & peuples plus policez, tels qu'ont esté les Grecs & les Romains, la paillardise & le peché contre nature n'ont pas quasi esté

estimez vices, & y a eu des nations & peuples entiers ou le vol & larrecin, notammẽt sur ceux d'vn autre peuple, n'estoit pas estimé crime ni peché.

Mais la response à cela n'est pas mal aisée. Car premierement ces erreurs & abus, quoy que fort generaux n'ont point esté pourtant ni si constans & perpetuels, ni si vniuersels comme la creance d'vne Diuinité. Car le Christianisme à en fin aboli le Paganisme, en vne bonne partie du monde, & à esté encore bien plus espandu autrefois qu'il n'est maintenant. Et le Mahumetisme, Iudaisme, auec le Christianisme, qui tous trois tiennent constamment vn seul Dieu, comparez auec le reste du monde qui demeure encore plongé dans l'idolatrie Payenne, font peut estre bien prés de la moitié des hommes

qui ſont ſur la face de la terre. Or l'opinion d'vn ſeul Dieu, telle que la tiennent les Chreſtiens, Iuifs Mahometans eſt plus eſloignée & contraire, ou oppoſee à l'Atheiſme, que nõ pas l'idolatrie Payenne. Comment donc ſi l'Atheiſme eſt vray, s'eſt il peu faire que l'opinion des Chreſtiens, Iuifs, & Mahometans, qui tiennent vn ſeul Dieu, ait peu ainſi preualoir par deſſus celle des Payens plus approchante beaucoup de l'Atheiſme? veu meſmes que le Chriſtianiſme, qui à precedé le Mahometiſme, & ſur lequel Mahomet à baſti ſa Religion, ne s'eſt propagé que par la patience & ſouffrance des profeſſeurs d'iceluy, qui par tout ont eſté expoſez & abandonnez à la furie & perſecution des Payens?

2. L'Idolatrie & ſuperſtition Payenne eſt vne opinion trop plus

accommodée au ſens de noſtre chair, & que l'homme corrompu deſire & aime naturellement trop plus que non pas celle d'vn ſeul Dieu, tel que le reconnoiſſent les Chreſtiens & Mahometans. C'eſt pourquoy (comme nous auons remarqué cy deſſus) ce n'eſt pas de merueille ſi cet erreur s'eſt merueilleuſement eſtendu & prouigné, puis que nous nous perſuadons volontiers, & aiſément, les choſes que nous deſirons & voulons grandement. Mais ceſte meſme chair repugne au contraire, & reſiſte tant qu'elle peut, à la creance d'vn ſeul Dieu qui iuge & gouuerne le monde, & rend à chacun ſelon ce qu'il a fait. Comment donc l'opinion d'vn ſeul Dieu a elle preualu contre l'idolatrie & ſuperſtition Payenne, & ſe maintient elle encore ſi puiſſamment contre

tant d'Athées d'aujourd'huy, veu que nous nous armons & deffendons tant que nous pouuons, contre ce que nous refuyons & craignons?

3. L'Idolatrie & superstition Payenne est vne alteration & corruption de l'opinion d'vne Diuinité, & qui la presuppose necessairement comme son fondement, & alteration, encore (comme ie vien de dire) merueilleusement accommodée au sens corrompu de nostre chair, en comparaison de la creance d'vn seul Dieu; c'est pourquoy ce n'est pas de merueille si l'opinion d'vne Diuinité estant si vniuersellement receuë, & si fermement enracinée au cœur de l'homme, celle de l'idolatrie & superstition Payenne, (qui flatte la chair) s'est aussi presque ainsi vniuersellement espánduë. Mais l'o-

pinion d'vne Diuinité n'est pas vne corruption & alteration en pis de l'Atheisme, c'est tout le rebours, & ceste creance d'vne Diuinité ne flatte pas la chair, comme fait l'Atheisme. C'est pourquoy la creance d'vne Diuinité n'a peu ainsi vniuersellement gagner sur l'esprit de tous hommes, sinon par sa propre force & vertu, qui consiste en la verité, qui est plus forte que tout. Et y a dequoy s'estonner (& dont les Athées ne rendront iamais aucune pertinente raison) comment si l'Atheisme est vray, il n'a point esté si vniuersellement receu, comme son contraire, ains au rebours presque tousiours par tout, entre les Payens mesmes, à esté abhorré & refuy de tous.

Quant a ces autres abus, de la Paillardise, Larcin & peché contre nature, & autres choses sembla-

bles, outre que toutes les plus honnestes gens en chaque nation ont reconnu en ces pechez là de l'ordure & iniustice, lors qu'ils en ont parlé de sens rassis (bien que le plaisir corrompu de la chair, & le sens depraué de la conuoitise, leur ait aueuglé l'entendement pour se laisser aller à l'abandon de ces vices sans grãd remors) c'est qu'il n'en est pas de ces erreurs là, comme de la creance d'vne Diuinité, car ces vices là flattent & plaisent à la chair, & pour ce les hommes se les persuadent volontiers, mais la creance d'vne Diuinité combat le sens de la chair (qui se persuaderoit volontiers, si elle pouuoit, le contraire) & neantmoins elle l'a forcé & contraint d'y assentir, ce qui ne se peut que par la force de la verité.

De ce que dessus il est euident que le consentement, si constant

& vniuersel, de tous hommes à croire & tenir, mesme contre leur gré, qu'il y a vn Dieu & vne Prouidence, est vn argument indubitable de ceste verité là, & de la deprauation de l'homme, par laquelle il est decheu de sa premiere nature & origine, selon laquelle il estoit joint & vni à Dieu, auquel il estoit conforme en verité, justice & sainctete, comme crée à son image, & duquel il est maintenant separé & esloigné par son iniustice, soüillure & peruersité, qui l'encline & porte à denier ceste Prouidence, laquelle il apprehende comme son juge.

Contre ceste mescreance & infidelité de l'homme, Dieu n'a point voulu se laisser sans tesmoignage, ains s'est si viuement empreint & graué en ses ouurages que l'homme, malgré qu'il en ait, est con-

traint de l'y reconnoiſtre : & ce pour conuaincre & retirer l'homme de ſon erreur, & juſtifier la Iuſtice de ſes procedures, & la droiture de ſes iugemens, à l'encontre de ſon impieté. Et de cecy paroiſt la validité de ce teſmoignage, contre lequel rien de ſolide ne peut eſtre iuſtement excepté, comme eſtant vn teſmoignage non ſimplement humain, & procedant de la ſeule fantaiſie ou volonté de l'homme, mais en effect Diuin, comme eſtant vn mouuement de la nature, & vn enſeignement de la raiſon, & ou ſe trouue veritable, ſi en aucune autre choſe, ce dire commun, *Vox populi vox Dei.* Mais de ce teſmoignage humain venons à celuy qui eſt directement Diuin.



CHAP. XIII.

Derniere preuue, tirée du tesmoignage des sainctes Escritures, desquelles la Diuinité est prouuée contre les Athées.

PAR dessus donc toutes ces preuues & raisons est celle qui est tirée du tesmoignage des sainctes Escritures, contenuës és liures sacrez du Vieil & Nouueau Testament, lesquelles n'enseignent & n'inculquent par tout autre chose qu'vn seul vray Dieu, Createur du Ciel & de la Terre, quel il est, ses vertus, ses perfections, ses proprietés & qualitez, ses œuures, tant de la creation & conduite du monde, que de la redemption des hommes, ses conseils & desseins, & Ar-

rests de ſa volonté touchant le genre humain, le ſalut des vns & condamnation des autres; Item l'honneur, le reſpect, le ſeruice & cult que nous luy deuons, & qu'il demande de nous, ce que nous deuons craindre, ou eſperer & attendre de luy, bref le vray & vnique moyen d'eſtre parfaictement & eternellement bien-heureux, qui eſt ce que tous hommes appetent & deſirent naturellement, & à quoy tendent & abboutiſſent toutes leurs actions.

Tellement que ſi ces liures ſacrez ſont vrais, & ne ſont point forgez ni controuuez à plaiſir, par aucune ruſe, ou artifice, ni malice d'hommes fourbes & trompeurs, il eſt euident & indubitable qu'il y a vn Dieu, & qu'il eſt tel qu'il nous eſt là deſcrit. A quoy les Athées n'õt autre choſe à repartir ſinon cecy,

Qui nous cautionera le dire de ces Escriuains là ; & que leur dessein n'ait esté de nous en faire à croire, & d'en donner à garder ? *Moyse*, disent ils, *le premier de ces Escriuains, dit beaucoup, mais ne prouue rien*, voulans dire que c'est vn conteur de fables, qui en veut estre creu à son mot. Et vn autre d'entr'eux à dit de nostre Seigneur Iesus Christ, que pour donner poids à sa doctrine, & porter les hommes à la mieux receuoir, il s'est (mais à faux tiltre) dit estre fils de Dieu, voire Dieu mesme. Ces gens là s'imaginent, & veulent faire croire au monde, qu'il en est de ces diuins escriuains, comme de Numa Pompilius qui rapportoit ses Loix, & ses liures, à la Diuinité d'vne Nymphe Ægeria, auec laquelle il feignoit communiquer familierement, & comme Mahometh dit auoir reçeu

ſon Alcoran de l'Ange Gabriel.

Mon deſſein n'eſt pas d'enfoncer ceſte matiere, & prouuer au long, contre telles gens, la Diuinité des ſainctes Eſcritures, c'eſt vn ſubiect trop ample pour l'eſtroicte enceinte de ce petit Traicté. Ioint que ce ſeroit, *actum agere*, veu que tous ceux qui, ſoit entre les ſaincts Peres de l'Egliſe primitiue, ſoit entre les doctes Theologiens, & grāds eſprits depuis deux cens ans, ont demonſtré la verité de la Religion Chreſtienne cōtre la payenne, & cōtre toutes ſortes de ſectes excitées depuis, commencēt par là, comme eſtant la baſe, le piuot, & le fondement de la vraye Religion; lequel, ſoit à deſſein, ou ſans y penſer, eſt abandonné, & comme trahi laſchement à ces gens là, par ceux qui pretendent que l'Eſcriture n'a aucune authorité ni creance en-

uers nous, ſinon à cauſe du teſmoignage que luy rendēt ceux qui ſe diſent l'Egliſe. Car miſe à part l'Eſcriture, ces gens là qui s'appellent l'Egliſe ne ſçauroient demonſtrer leur pretenduë infaillibilité, ni prouuer & perſuader au monde, qu'ils ſoyent tels qu'on les doiue croire à leur mot, & ſimple parole, de tout ce qu'ils diſent, comme on peut verifier & demonſtrer aux Prophanes la verité & Diuinité des ſainctes Eſcritures par elles meſmes.

Ie me contenteray ſeulement pour cloſture de ce petit Eſcrit, de quelques conſiderations generales, par ou on pourra reconnoiſtre la futilité & vanité de ceſte friuole exception, & fauſſe accuſation des Athées, que l'Eſcriture ſaincte n'eſt qu'vn ſonge& inuention des hommes, ſans fondement certain de verité.

Il y a donc quatre choses principalement qui demonstrent l'impertinence de ceste exception, c'est à sçauoir. 1 La qualité & condition. 2. Le nombre & diuersité. 3. Le but & la fin des sacrez Escriuains, & finalement, la nature & qualité des choses qu'ils escriuent. Car de tout cela, bien consideré, il est euident que les choses que ces gens ont escrites ne sont point bourdes & suppositions qu'ils ayent forgées pour les faire à croire au monde. Ie ne toucheray que sommairemēt ces quatre chefs, laissant à qui voudra de les dilater & amplifier selon le besoin.

Et quant au premier, ceux qui se meslent du mestier de fourbes & forgeurs de contes à plaisir, ce sont ordinairement gens cauts, subtils, rusez & malins, & auec cela de condition basse ou mediocre, mais

les esprits grands, hauts & releuez, les courages Heroïques & magnanimes, les Roys, grands Princes & Monarques, les personnes de rare & exquis sçauoir, & d'vne haute & sublime sagesse, ne se rauallent pas à vn si vil & indigne mestier qu'est celuy des fourbes & hableurs. Et les gens rudes, grossiers & ignorans, & de condition par trop basse & abiecte, ne sont pas propres ni assez habiles pour forger & controuuer, & pour donner couleur à leurs inuentions, pour les persuader & faire receuoir. Or entre les Escriuains sacrez il y en a de ces deux sortes. Il y a des Roys & Princes, des grands Capitaines, & conquerans, & des personnages eminens en dignité & authorité, en sçauoir & sagesse incomparable.

Vous y auez vn Iosué, l'vn des grands Capitaines, & magnanimes

conquerans, qui ait jamais esté. Vous y auez vn Dauid, l'vn des plus braues, genereux, & glorieux Roys en proüesses, batailles, faicts d'armes & victoires, qui se soit jamais veu. Vous y auez vn Salomon le plus riche, magnifique, splendide, & le plus sage Roy qui fut onques au monde. Vous y auez vn Daniel, premier & principal Officier au Palais de la plus grande Monarchie du monde, en qui s'est trouué plus de vraye, haute & sublime sagesse qu'en tous les sages de la nation & Monarchie dont il estoit Officier. Vous y auez vn Mardochée & vn Nehemie grands & puissans & des premiers dans la Cour des Roys de Perse, qui nous representent leur propre histoire. Vous y auez vn Iob, grand, riche, & puissant homme en son temps, plus grand encore en probité, en

patience & grandeur de courage incomparable, qui nous raconte ſon hiſtoire, & les admirables diſcours tenus entre luy & ſes amis à l'occaſion de ſon infortune. Bref, vous y auez vn Moyſe, le plus ancien de tous ces Eſcriuains, nourry en la Cour du Roy d'Egypte, inſtruit en toute la ſapience des Egyptiens, eſtimez de touſiours pour leur ſageſſe par deſſus tous les autres peuples de la terre, mais depuis, & de plus doüé & rempli d'vne autre bien plus haute & ſublime ſageſſe, qui paroiſt & reluit par tout en ſes eſcrits, au pres duquel tous les plus grands & ſages Legiſlateurs renommez entre les Payens, ſont moins que des enfans, quoy qu'ils ayent appris en ſon Eſchole ce qu'ils ont de plus beau & de meilleur.

Des gens de ceſte nature & trem-

pe, de ceste qualité & condition, d'vn si grand & releué courage, si nobles & si glorieux, si sages & si prudens, sont ils pour se raualer si bas que de s'amuser à escrire & forger eux mesmes les premiers, ou à suiure, cõfirmer & entretenir les impostures & fourbes d'autres, qui les auroient deuancés. Cesar & Alexandre, Scipion & Caton, Aristote & Platon, & autres semblables gens, eminens en sçauoir, sagesse, vertu, grandeur, richesse, & puissance mondaine entre le Payens, se sont ils amusez à ce beau mestier de fourberie & matoiserie?

D'autre costé vous auez entre les autheurs & escriuains du Nouueau Testament nostre Seigneur Iesus Christ le premier, de qui tous les autres ont appris & puisé, qui (s'il n'est en effect ce qu'il s'est dit estre, à sçauoir le fils de Dieu)

n'a esté que fils d'vn pauure Charpentier & d'vne bien simple fille du plus bas populaire. Ses Disciples & Apostres, pour la plus part, poures pescheurs, gens simples, rudes, grossiers & ignorans, comme ont accoustumé d'estre telle sorte de gens, & comme il paroist par leur propre histoire és Euangiles, auant qu'ils fussent imbus de ceste sapience d'enhaut, qui leur est venuë du Ciel. Des gens tels que cela, & de ceste maille là, estoient ils propres à seduire & tromper tout le monde par leurs pretenduës impostures, & cela contre toute la plus forte & aspre resistance que toutes les puissances de la terre y ont faitte par persecutions les plus sanglantes & horribles, & par le sçauoir, doctrine & subtilité des plus grands Philosophes, qui ont combattu tãt qu'ils ont peu le Christianisme?

Quelle grande ruse, & finesse, quelles puissantes raisons & fortes persuasions ont peu partir d'esprits si bas, de personnes si abiectes, d'hommes si mesprisez, qui ayent esté capables de surprendre & abuser tout le monde, d'amener captiue à l'obeissance de Christ toute pensée d'homme, de tout aage, sexe, condition & qualité, abbattre & ruiner de fonds en comble le Paganisme si enraciné par tant de siecles és esprits des hommes, & maintenu par l'authorité de toutes les puissances superieures de la terre? Et encore de porter les hommes, & les faire resoudre auec ioye, à la perte de leurs biens, honneurs, estats, estime & reputation, de leur vie mesme, & de tout ce qu'ils ont de plus cher icy bas, voire à soustenir les plus horribles & exquis tourmens du corps (dont les exem-

ples se voyent és Martyrs, de tout aage, sexe & condition, de tous peuples & nations, en tous lieux, par tout le monde, & par longs siecles) pour le maintien d'vne fourbe (si on en croid les Athées) ridicule & absurde, sur l'esperance d'vne pretenduë imaginaire felicité apres ceste vie, de laquelle ils ne donnent autre caution que la promesse de ce pretendu fils de charpentier. Comment, est-ce que des gens ainsi faits ont peu se persuader de pouuoir gagner & attirer le mõde à eux, l'enjoller de leurs songes & resueries? Certes il faut bien reconnoistre en cecy la force inuincible de la verité, & le doigt & vertu de Dieu, qui à agi & s'est desployé en cest œuure si admirable. La qualité donc & condition de ces sacrez Escriuains, ne comporte pas que ce soient fourbes, & for-

geurs de contes & fables. Et voila pour le premier chef, qui se pourroit bien dilater plus au long.

Quant au second, qui est le nombre & la diuersité de ces Escriuains, il arriue rarement, ou point du tout, que plusieurs & diuers esprits sans concert ni communication, cõspirent & s'accordent bien ensemble à forger, ou maintenir & entretenir, vne mesme fourbe, car l'esprit de l'homme, par l'amour demesuré qu'il se porte naturellement à soy mesme, est merueilleusement diuers & mal accordant aux pensées, inuentions, & imaginations d'autruy, chacun voulant s'en faire à croire, & paroistre aussi bõ & industrieux inuenteur qu'vn autre. D'où vient que tous ces faiseurs de Romans d'aujourd'huy, ont tous leurs inuentions separées, & nul presque ne poursuit l'inuen-

tion & dessein d'vn autre. Mais les Escriuains sacrez sont plusieurs en nombre, de temps & de lieux tres-differens, depuis Moyse jusques aux Apostres, il y a pres de deux mille ans, durãt lequel temps, tantost en vn siecle, tantost en vn autre, & en diuers lieux, personnes de differentes sortes, conditions & qualitez, Roys, Princes, Seigneurs, Capitaines, Courtisans, Docteurs, simples & menus gens, pescheurs, artisans, & peagers, tous s'accordent à proposer, maintenir & defendre vne mesme pretenduë fourbe, d'vn seul Dieu createur du Ciel & de la terre, &c. & à nous representer l'histoire d'vne petite, mais admirable & tres-illustre nation (qui se void & subsiste encore aujourd'huy espanduë par tout le monde) auec vne liaison & contexture si iuste, depuis son premier

commencement par l'eſpace de plus de deux mille ans. Et cela ſi conſtamment, ſi vniformement, & ſi concordamment que rien ne ſe choque, ni ne ſe dement.

Vn ſi admirable & conſtant accord en tant de perſonnes & teſtes ſi differentes, ſeparées de temps, de ſiecles & de lieux, en tant de choſes & ſi eſtranges, & au deſſus de la raiſon & comprehenſion humaine, ne peut pas eſtre vn effet & production d'vn eſprit faux & menteur, qui ſe coupe d'ordinaire & ſe dement ſoy meſme en ſes propres inuentions & menſonges, combien eſt il plus impoſſible que tant de gens s'accordent ſi bien en ces choſes, ſi elles ſont forgées & inuentées à plaiſir?

La fin auſſi & le but de ces Eſcriuains dement euidemment la fauſſeté de ceſte imputation, qu'ils

ayent controuué ce qu'ils disent. Ceux qui se meslent de tromper le monde, & coucher sur le papier leurs sõges & resueries, le font d'ordinaire & presque tousiours pour quelcune de ces fins, c'est à sçauoir, pour en attrapper honneur, plaisir, profit ou richesse, pour eux ou les leurs, comme sont vniuersellement tous fourbes & matois. Ou pour donner du plaisir, & auoir le bruit & la reputation de gens diserts, & beaux esprits, comme les railleurs, gausseurs, & faiseurs de Romans, & semblables pieces. Quelques vns par vanité, pour se faire admirer, estimer & priser des hommes, en soustenant quelques paradoxes, & opinions nouuelles, estranges & monstrueuses, comme plusieurs entre les Philosophes Payens, & les Heretiques entre les Chrestiens, peu, ou point du tout, se sont pro-

posez en leurs fables & bourdes, & controuuées inuentions, vn bon but, de profiter au public, & à tout le genre humain, de porter les hommes à la vraye vertu, & les amener à la droite felicité.

Or ie croy que nul homme sensé ne dira que les histoires sacrées du Vieil & Nouueau Testament soient des Romans controuuez pour donner du plaisir, & pour acquerir à leurs Escriuains la loüange d'eloquence mondaine, & de politesse d'esprit, comme les hommes la iugent & estiment, l'air, le style, la façon de ces liures là sont par trop esloignés des Romans, & toutes les circonstances des temps, des lieux, des personnes y sont si ponctuellement marquées, & par tout si accordantes, qu'il faut estre Barbare & Cyclope, ou du tout stupide & hebeté, pour ne pas re-

connoiſtre la merueilleuſe & infinie difference qu'il y a entre ces ſainctes hiſtoires, & des fabuleux Romans. Ioint que les faiſeurs de Romans, bien qu'ils ſuiuent (s'ils ſont habiles) le plus qu'ils peuuent, la veriſimilitude, & s'eſloignent des prodigieuſes fictions des Amadis, neantmoins ils monſtrent aſſez qu'ils ne veulent pas eſtre creuz de ce qu'ils content, ains ont deſſein de charmer en quelque façon (par la beauté du ſtyle, la gentilleſſe de l'inuention & l'addreſſe à garder la veriſimilitude) les yeux de l'eſprit pour luy faire voir ce qui n'eſt pas, & delecter par ceſte plaiſante tromperie leur Lecteur. Mais les Eſcriuains des hiſtoires ſacrées, les propoſent comme certaines, veritables, & indubitables, & veulent que l'on les tienne fermemẽt pour telles. Ce qui ſeroit vne grande

bestise à eux, & indigne de gens d'esprit, si c'estoient Romans controuuez & forgez à plaisir, joint que le style en est merueilleusement simple & populaire, & bien esloigné de la façon d'escrire de ceux qui ont dessein de tromper & cajoller le monde.

Aussi peu, & moins encore, se trouuera il, que les autheurs des liures sacrez ayent cerché d'attraper des hommes, par leurs fictions & inuentiōs, des honneurs, plaisirs, estats ou richesses. Moyse ni Iosué, n'ont point cerché de laisser à leur posterité le gouuernement & empire de la nation des Iuifs, lequel ils ont conduit. Moyse n'auoit que faire de quitter la Cour de Pharao, pour auoir de l'honneur & des richesses, puis qu'en y demeurant il estoit pour estre reputé fils de la fille de Pharao. Dauid n'a pas par

ses Escrits & Pseaumes acquis le Royaume, la gloire & la puissance qu'il a eue, mais par sa valeur, & par les guerres qu'il a menées, & par la faueur & benediction de Dieu qui l'a conduit & addressé. Qu'auoit il a faire estant grand & puissant Roy de s'amuser a dresser ses Pseaumes, si ce sont des inuentions creuses? Que cerchoit il, que se proposoit il en cela d'humain?

Salomon son fils n'a point acquis, ni cerché par la composition de ses Prouerbes, Ecclesiaste & Cantique, l'honneur, la gloire, & les richesses qu'il à possedées par dessus tous les autres Roys de la terre. Il a eu tout cela auparauāt que d'escrire, & en son Ecclesiaste il monstre assez le mespris qu'il en fait. Esaie, Ieremie, Ezechiel, & les douze petis Prophetes, ont ils cerché par leurs escrits, les biens, honneurs & plaisirs

plaiſirs de ce monde? Eux qui ont eſté haïs, mocquez, perſecutez, lapidez & mis à mort pour cela? & ce non contre leur deſſein & attente, & malgré eux, ains volontairement ſe ſont ſoubſmis & offerts à toutes ces choſes, pour obeïr a ce Dieu qui les enuoyoit. Noſtre Seigneur Ieſus Chriſt de meſme, & ſes Apoſtres, ont ils couru & pourſuiui apres ces choſes par leur doctrine & predication, ou par leurs eſcrits? Ains tout le rebours ils exhortent, & admoneſtent leurs Diſciples & Sectateurs, a ne point aimer ni recercher ces choſes, à s'attendre pluſtoſt à la croix, aux tribulations & perſecutions du monde, pour la profeſſion de la doctrine qu'ils leur enſeignent.

Dirons nous que la vanité & le deſir de gloire ait mené ces gens là, pour auoir la reputation d'eſtre

gens d'esprit, & subtils. Rien moins. Les Apostres, poures pescheurs, gens rudes, grossiers & ignorans, pouuoyent ils aspirer a vne telle gloire, & se la pouuoyent ils promettre de la part des hommes, ou de la posterité ? Ioint que leurs escrits sont pleins du mespris qu'ils faisoyent, & qu'ils veulent que leurs Disciples facent, d'vne telle gloire. Salomon n'a point recerché par ses escrits ceste gloire : auparauant que d'escrire il auoit ceste grande sapience qui luy a acquis la gloire du plus sage & sçauant de tous les mortels qui l'a-uoyent precedé. Et a eu ceste gloire & reputation non en soustenant & mettant en auant des Paradoxes & opinions extrauagantes, forgées & controuuées par luy, contre l'opinion commune des autres hommes, mais par vne vraye &

droite Sapience, & admirable connoissance qu'en effet il auoit de la nature de toutes choses. Dauid & Iosué auoyent assez de gloire d'ailleurs par leurs faits d'armes, sans affecter celle cy par leurs escrits, & proposition d'opinions fantastiques. Si Moyse eust voulu cercher de la gloire mondaine, il l'eust plustost trouuée & acquise par la proposition de la sagesse des Egyptiens, en laquelle il auoit esté instruit, qui estoit lors renommée au Monde, que non pas en forgeant de nouuelles opinions & doctrines controuuées. Daniel, de mesme auoit assez dequoy se preualoir, & faire valoir vers les hommes, par la sapience des Chaldeens, laquelle il sçauoit, que par vne nouuelle, inouie & estrange doctrine. Ainsi donc il est euident que le desir de vaine gloire n'a point porté ces sa-

crez Escriuains, à mettre la main à la plume pour nous compter les songes & resueries de leur cerueau.

Quoy donc, est-ce le desir du bien public, & de profiter aux hommes par leurs nouuelles inuentions,& grotesques de leur cerueau ? Certes on employe quelquefois les fictions és enseignemens moraux & politiques. Les Fables d'Esope sont toutes de ceste nature. Et les Orateurs employent bien quelque fois les Apologues en leurs harangues, comme celuy de Menenius Agrippa, de la dissension entre le ventre & les autres membres du corps : & l'Escriture mesme s'en sert quelque fois, comme est celuy du fils de Gedeon, des arbres qui se choisirent vn Roy. Les Paraboles aussi sont vne espece de fiction morale & in-

ſtructiue, comme celle de Gad à Dauid, du poure homme & de ſa brebis. Et de telles Paraboles ſont pleins les Euangiles, & les diſcours de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt en eſtoyent tous parſemez. Mais ces choſes n'ont rien de commun auec ce dont il s'agit maintenant. La queſtion eſt, ſi les Hiſtoires du Vieil & Nouueau Teſtament ſont fables & contes faits à plaiſir, ou ſi ce ſont recits de choſes veritablement auenuës.

Ceux qui apportent en leurs diſcours & eſcrits, des Apologues & des Paraboles, ne les donnent pas pour vrayes hiſtoires, ils font aſſez voir qu'ils ne les propoſent que pour inſtruction, & non pour choſe reellement auenuë. Mais les Eſcriuains ſacrez, propoſent leurs hiſtoires comme veritables recits de choſes reellement aduenuës, &

cela eſt euident par la remarque qu'ils font de toutes les circonſtanſtances & particularitez qui s'obſeruent és vrayes hiſtoires, & par ou on a accouſtumé de reconnoiſtre & diſcerner les Romans, & fictions Pœtiques, d'auec les vrayes narrations. Ils veulent que nous tenions & croyiõs ces choſes qu'ils nous recitent, pour tres-veritables, & certainement auenuës. A quelle bonne fin cela, ſi ce ne ſont en effet que des chanſons? Les bons eſcriuains qui veulent inſtruire & profiter, en vſent ils ainſi? Nullement. Et puis quand bien quelcun voudroit eſcrire vn Roman moraliſé, pour ſeruir d'inſtruction, touſiours ne le debiteroit il pas pour vraye hiſtoire. Et nous auons cy deſſus veu que ces hiſtoires ſacrées n'ont aucunement l'air, ni la mine de Romans.

Et quant aux dogmes, doctrines & enseignemens dont les liures sacrez sont pleins, les Athées veulent ils que ce soyent paradoxes, & & opinions sauuages & extrauagantes? Si cela est, ie leur demande a quelle bonne fin elles peuuent auoir esté par les sacrez Escriuains forgées & inuentées. Car nous auons cy deuant monstré qu'elles ne peuuent auoir esté controuuées par eux à mauuaise fin, ni pernicieux dessein. Si ce sont inuentions & non realitez, à quelle bonne fin sçauroyent elles auoir esté forgées? Certes ils n'en sçauroyent dire aucune. Et de plus ces autheurs sacrez proposent ces dogmes pour estre creus fermement, & tenus pour chose tres indubitable; peut il y auoir en cela aucune bonne fin & raisonnable, si ce sont en effect des extrauagances?

Diront-ils que ces gens là voulans porter les hommes à la vertu, à la iuſtice, temperance, vaillance, verité, fidelité, amitié, charité, patience, honneur, reſpect, obeïſſance, obſeruation des loix de la ſocieté humaine, &c. ont creu que l'opinion (quoy que fauſſe) d'vn Dieu Createur, & gouuerneur de tout cet Vniuers, Iuge, vengeur & remunerateur des bons & mauuais, & que les exemples (quoy que ſuppoſez & forgez) des vices & vertus, des vns chaſtiez, & des autres ſalariez & guerdonnez par vne Prouidence, feroyent vn puiſſant motif & inductif pour ceſte fin là. Et que c'eſt cela qui les a induit à forger ceſte opinion d'vne Prouidence, auec toutes ſes dependances, & ces belles hiſtoires pour ſeruir de patron des vices & vertus. A peu pres comme Horace pretend (en

ceste Epistre qui commence, *Trojani belli scriptorem, Maxime Lolli*) qu'Homere a forgé son Iliade & Odyssée, & nous y fait tous ces beaux contes pour seruir d'instructions & enseignemens moraux.

Il est bien vray que la creance d'vn Dieu tel qu'il nous est proposé és escrits sacrez, est le vray & vnique moyen, & le plus vif & efficacieux motif pour porter les hommes à la vraye vertu, comme il paroist és exemples de la vie des vrays fideles de l'vn & de l'autre Testament, en comparaison de laquelle, toute la plus lustreuse vertu des Payens n'est que fumier & ordure. Ce qui seroit aisé de verifier par vne exacte collation. Et ceux des premiers Peres Chrestiens qui ont escrit contre la vanité des Payens, l'ont bien monstré, comme Tertullian, Minutius Felix & autres.

Mais il eſt auſſi bien vray, que ſi ceſte opinion d'vne Diuinité & Prouidence, telle que l'enſeigne la Religion Chreſtienne, eſtoit fauſſe, imaginaire & controuuée, elle ne produiroit pas vn tel effect, que de porter ainſi les hommes à la vraye vertu.

Et ne ſert de rien d'obiecter, qu'vne opinion (quoy que fauſſe, mais cruë pour vraye & certaine) fait pareil effect que ſi elle eſtoit reellement vraye, comme cela ſe verifie par beaucoup d'exemples. Car les impreſſions fauſſes, qu'on donne à l'eſprit, de quelque choſe, ne durent gueres. Elles trompent pour peu de temps. C'eſt comme du fard ſur vn viſage, & vn coloris qui donne pour quelque temps du luſtre, mais n'eſt pas durable. Mais ceſte creance d'vne Diuinité & Prouidence eſt ferme & auſſi conſtante

& inesbranlable que les Cieux. Et ce n'est point vne fiction des Escriuains sacrez, car ceux qui n'ont iamais ouy parler d'eux, ni veu leurs escrits, l'ont euë & l'ont encore maintenant, car nous auons monstré cy deuant que tous hommes generalemẽt ont eu en tout temps ceste creance d'vne Prouidence & Diuinité.

Aussi y a il vne trop manifeste & infinie difference entre les fables & fictions Pœtiques d'Homere, & les narrations de l'Histoire Sacrée. Homere (s'il a eu le dessein que luy attribuë Horace, d'instruire & delecter par ses fables) n'a pas eu intention que nous prissions ses fables pour veritez, & n'a pas debité ces belles bourdes pour de vrayes histoires, mais a dressé vn beau Roman moralisé. Mais (comme nous auons dit) les Escriuains sacrez

nous dōnent leurs narrations pour choſes tres-certaines & indubitables. Et quant aux fauſſes Diuinitez d'Homere, & a tout ce qu'il en raconte, ie penſe que nul de ces forts eſprits d'aujourd'huy, que nous combattons, n'oſeroit ſouſtenir ſans rougir, ou pallir, que ce que la doctrine Chreſtienne enſeigne d'vn ſeul Dieu Createur, conſeruateur, iuge & gouuerneur de tout cet Vniuers, de ſon culte & ſeruice, & du moyen de paruenir à la vraye felicité par vn ſeul *Ieſus* Chriſt, ne ſoit incomparablement plus conuenable & ſeant à la Diuinité (s'il y en a vne) & conforme meſme à la droite raiſon, que non pas tous les contes fabuleux des faux Dieux d'Homere, voire que tout ce qui luy eſchappe par fois de plus beau, & de plus graue touchant la Diuinité.

Ainsi il n'y a aucune apparence de raison d'obiecter aux Escriuains sacrez du Vieil & Nouueau Testament, qu'ils ayent forgé & controuué du leur, ou pris de la forge de quelqu'autre, qui les ait precedez, les choses qu'ils nous enseignent & proposent en leurs escrits, ains toutes raisons combattent au contraire. A quoy i'adiousteray ce peu de remarques qui pourront seruir de commencement d'vn plan à qui voudroit traicter ceste matiere plus au large, comme cela se peut.



CHAP. XIV.

Suite des preuues de la Diuinité des Sainctes Escritures.

LES choses qui sont contenuës en l'Escriture, sont de deux

ſortes, c'eſt à ſçauoir, les *Doctrines*, & les *Hiſtoires*. Ni les vnes ni les autres ne peuuent auoir eſté forgées par l'eſprit humain, ni par les Demons. Les *Doctrines* ſont derechef de deux ſortes. 1. Les *Dogmes* ainſi proprement dits, qui regardent la foy & cognoiſſance, comme qu'il y a vn Dieu Createur, &c. vn Ieſus Chriſt Fils de Dieu Sauueur & Redempteur du Monde, &c. 2. Les *Enſeignemens* moraux, qui regardent la prattique & conduite de la vie en l'exercice des vertus. Ces Dogmes, qui regardent la foy & connoiſſance, ſont ſi hauts, ſi ſublimes, ſi excellens, ſi admirables, ſi pleins d'vne exquiſe ſapience, ſi profonds, cachez & abſtrus, notamment les myſteres de la Trinité, Incarnation & Redemption, qu'ils ſont impenetrables à tout eſprit humain, pour les pou-

uoir auoir forgez ni controuuez, ou deuinez, & sont si esloignez de l'humeur, & contraires au naturel & genie du Diable, qu'il ne sçauroit, ni ne voudroit auoir pensé à forger & enseigner telles choses aux hommes. Et les bons Anges ne les voudroyent pas auoir forgez, s'ils sont faux; vne telle fiction repugneroit à leur integrité.

Et quant aux Enseignemens moraux, ils contiennent vne forme si exacte de saincteté tout a fait accomplie & incomparable (à laquelle n'approche en rien toute la vertu des plus celebres Philosophes Payens) que l'homme pecheur & corrompu, comme il est narurellement, & enclin au mal, ne sçauroit auoir controuué vne si parfaite regle de bien viure, comme est celle qui nous est là enseignée. Beaucoup moins le Diable,

ſi ennemi qu'il eſt de toute vertu & ſainctecté, la voudroit, ou pourroit. il auoir enſeignée & recommandée aux hommes. Ioint que ſi on accorde des Demons, il faut accorder en ſuite vn Dieu, comme il a eſté monſtré cy deſſus. D'où il eſt euident que de toute neceſſité ces choſes ſont de Diuine reuelation.

Quant aux Hiſtoires & narrations, elles ſont tellement liées & attachées aux Dogmes, que ces choſes ne ſe peuuent ſeparer, tellemẽt que ſi les Hiſtoires ſont vrayes, & non controuuées, il faut de neceſſité que les Dogmes qui y ſont ioints ſoyent auſſi vrais. Car par tout vous y voyez vn Dieu Createur & gouuerneur du Ciel & de la Terre, qui void, conduit & addreſſe toutes choſes, Iuge des hommes, qui punit & chaſtie les vns, guerdonne & recompenſe les autres,

tres, qui fait des merueilles au dessus de toute la nature, qui se dit, & se monstre par effect, estre tel qu'il y est descrit & depeint, à sçauoir, Eternel, infini, immortel, inuisible, incomprehensible, tout Puissant, tout Sage, tout Bon, Iuste & Misericordieux, &c. On void au Nouueau Testament vn homme (Iesus Christ nostre Seigneur) se disant estre le Fils de Dieu, le Sauueur du Monde, se demonstrant estre tel par ses Miracles, mourant pour le salut des hommes, resuscitant, montant au Ciel, & là s'asseoir à la dextre de Dieu son Pere, enuoyant de là le S. Esprit sur ses Disciples. On le void serui des Anges, presché aux Gentils, creu au Monde, & par la predication seule de son Euangile, & la vertu de son Esprit, abbatre toute l'idolatrie & superstition Payenne, ruiner l'Empire du Dia-

ble, & triompher glorieusement de Satan & de toute sa puissance.

Ces Narrations ne sont point fables artificiellement controuuées, comme celles d'Homere, & les Romans vieux & nouueaux de toutes sortes, mais sont vrayes histoires, & naïfs recits de choses reellement & certainement aduenuës ainsi qu'elles sont là racontées. Ce qui est euident, premierement, par la suite & enchainure admirable de ces narrations, qui se suyuent, s'entretiennent, s'entresoustiennent, & affermissent toutes les vnes les autres, auec vne si merueilleuse iustesse & accord que rien n'y baaille, ni ne se dement. Ce qui en vne si grande multitude & varieté de narrations, si bien continuées, auec toutes leurs circonstances du temps, des lieux, & des personnes (dont on void mes-

mes plusieurs traces és plus authentiques & certains monumens de l'Antiquité) & si bien continuées par tant de siecles, depuis le commencement du monde, iusqu'a nostre Seigneur, durant quatre mille ans, (ioint la liaison & coherence de celles du Nouueau Testament auec celles du Vieil,) ne sçauroit auoir esté dressé & adiusté si admirablement par aucune industrie humaine, pour subtil & artificieux que sçauroit auoir esté l'Escriuain, quand bien (ce qui n'est pas) ce seroit vn seul homme qui auroit pris à tasche d'escrire & continuer d'vn dessein pourpensé vne telle inuention de la forge de son esprit.

Beaucoup moins s'est il peu faire que tant, & de si diuers Escriuains en temps, & païs si differens, les vns au desert, les autres en Iudée, les

autres en Babylone, les vns en Ierusalem, & les autres en Samarie, (deux Royaumes si ennemis & contraires) les vns Iuifs, les autres Chrestiens, (deux peuples si opposez) en vne si merueilleuse varieté de matieres, & argumens si differens de leurs escrits, comme sont Histoires, Loix & ordonnances Politiques & Ecclesiastiques, enseignemens moraux, propheties de plusieurs sortes, Epistres, discours, disputes, de styles si differens, l'vn bas simple & naïf, l'autre figuré, sublime & releué (ou toute l'eloquence humaine ne sçauroit arriuer) l'autre doux, vni & poli, l'autre dur, rude, & comme raboteux : Il est, di-ie, impossible que tant de si differẽtes testes, qui ne se sont veus, ni cognus, ni communiqué ensemble, se soient ainsi bien accordez & rencontrez à mettre en auant, &

donner credit à vne meſme fourbe ſi bien continuée, & à adiuſter ſi admirablement & les narrations, & les dogmes, & les enſeignemens qu'ils propoſent.

Secondement, que ces narrations ne ſoient point fabuleuſes, & contes faits à plaiſir, il paroiſt parce que la nation des Iuifs de laquelle l'origine & l'hiſtoire nous eſt deduite au Vieil Teſtament durant plus de deux mille ans, & qui fait preſque toute la matiere & ſubiect des liures du Vieil Teſtament & vne bonne partie de ceux du Nouueau, eſt & ſubſiſte encore aujourd'huy eſparſe par tout le monde, & de la meſme façon que cela auoit eſté predit par leurs propres Prophetes. Leurs vs, couſtumes, ceremonies, Religion, & façon de viure toute telle qu'elle leur à eſté preſcritte par leur Legiſlateur Moyſe & les

Prophetes. Que I. Christ, & ses Apostres, ayent esté, & ayẽt presché par le monde, il ne se peut nier, puis que leur doctrine, & leurs escrits, sõt receus & espandus par le monde vniuersel, és mains, & au cœur de tant de millions de Chrestiens, qui depuis seize siecles ont esté, & sont encore sur la terre, cognus & celebres entre les hommes.

Mais peut estre dira on, que le fondement de ces histoires est bien vray & reel, & qu'il y a eu vn Abraham, vn Moyse, vn Iosué, des Iuges, & Rois d'Israël, vn Dauid, vn Salomon, &c. vn Iesus Christ & des Apostres, mais que l'on a enrichy & estoffé ces histoires de beaux contes jaunes, comme l'Iliade & Odyssee d'Homere, dont le fondement est historique, y aiant eu autrefois vne Troye, vn Paris, vn Priam, vn Hector, & vn Achille &c.

Mais qui n'ont pas fait & dit tout ce qu'Homere chante & raconte d'eux. Et comme les Romans de Roland & de Renaud, qui ont esté autre-fois, mais qui n'ont pas fait ce que les Romans qu'on à escrit d'eux nous debitent. Qu'ainsi ces miracles & merueilles d'Egypte,& du desert, de Iosué,& des Iugès,& des Rois, & de Iesus Christ, & de ses Apostres, sont des enrichissemens de l'inuention de ces Escriuains pour faire valoir leur marchandise.

Voyons s'il y a quelque apparence à ceste defaitte. Premierement, Moyse descrit luy mesme son histoire, & celle du peuple des Iuifs, qu'il a tiré d'Egypte,& conduit par 40. ans par le desert, auec vne naïueté & ingenuité incomparable, si esloignée de soupçon de fourberie, qu'il y marque mesmes ses propres

defaux,&ne dõne point les plus honorables charges de ce peuple, la Sacrificature & la Royauté, à aucun de sa posterité. Et peu auparauant sa mort il leur fait vn long Sermon, (qui est tout le liure du Deuteronome,) là ou il leur represente tout ce qui leur est aduenu sous sa conduite dans le desert, & quelque temps auparauant leur sortie d'Egypte, tout ainsi qu'il le recite és liures d'Exode, du Leuitique, & des Nombres. Y auoit il là lieu,& apparence de leur faire des contes controuuez & les prendre à tesmoins de ce qu'ils n'eussent point veu & connu, & de leur en vouloir faire ainsi à croire ?

Dira on, qu'il ne leur à point fait ce Sermon, que c'est vne supposition, qu'il n'a point escrit ces liures, ou que ces escrits ainsi farcis de contes fabuleux ont esté lõg-temps

cachez, & n'ont esté publiez que long temps apres sa mort, lors que la memoire des choses arriuées au sortir d'Egypte, & au desert estoit escoulée, & effacée parmi ce peuple, qui à esté content & bien aise de receuoir & croire ces beaux contes, comme faisans à l'honneur de leur nation? Ou bien dira on, que quelcun long-temps depuis luy, ait forgé, & publié ces liures soubs son nom? 1. Cela se dit *Gratis*, sans couleur ni apparence, ni fondement de raison. 2. Cela est contre le tesmoignage des plus anciens monumens de l'histoire, qui n'attribuent point cés liures à d'autres qu'à Moyse, & n'accusent personne de les luy auoir supposez. Diodore Sicilien escrit que Moyse à donné aux Iuifs leurs Loix, les ayant receuës du DIEU nommé *Iaoh*, qui est le propre nom de Dieu

יהוה. 3. L'autheur de ces liures ne flatte point ceste Nation, mais la nous represente comme la plus peruerse, & de col plus roide qu'aucune autre. 4. Comment telles impostures auroient elles si vniuersellement, & si constamment gagné, & pris racines si fortes en l'Esprit de ceste nation par tant de siecles? 5. Vne bonne partie de leurs Loix & constitutions, Politiques & Ecclesiastiques ont pour fondement ces narrations, que ces gens pretendent fabuleuses, & sont basties sur icelles, comme la Pasque, la feste des Tabernacles, le Iubilé, l'année de relasche, &c.

Et puis ce Tabernacle si beau, & magnifique, si ingenieusement & artificiellement dressé, si diuin, & admirable, & si mysterieux (sur le patron & modelle duquel Salomon ce glorieux & magnifique Roy

à depuis basti ſon Temple, ceste prodigieuſe & admirable piece d'ouurage, à laquelle il n'y a jamais rien eu de comparable en tous les plus ſuperbes bastimens que la vanité, puiſſance & richeſſe de tous les plus glorieux Monarques de la terre ont eſleuez) auec tout ſon ſeruice, & l'ordre ſi merueilleux de ſes Ceremonies, là ou on voit tous les mysteres de la Foy, & Religion Chrestienne crayonez, & comme depeints au vif, (comme il ſe void par le rapport qu'en font les Eſcriuains ſacrez du Nouueau Testamẽt, & à leur imitation, les Peres & Docteurs de l'Egliſe, auec le corps de ces ombres) ſera ce auſſi vne inuention & chimere de l'eſprit de Moyſe, ou de quelque autre depuis luy? Aura il deuiné tant de ſiecles auparauant tout ce que nostre Seigneur Ieſus Christ deuoit faire &

souffrir, & enseigner pour le salut des hommes, pour en dresser en ce diuin Tabernacle, & en toutes ses appartenances & dependances, vn tableau si parfait & accomply ?

Or s'il n'y a nulle apparence de soupçonner Moyse de fourberie & supposition en ce qu'il escrit de la deliurance des enfans d'Israël, & de leur sortie hors d'Egypte, de leur passage par la Mer rouge, & de leurs aduantures par le desert, durãt 40 ans, puis qu'il represẽte toutes ces choses de viue voix, à vne multitude de six cens mille hommes, qui l'en pouuoient dementir, si tant est qu'il eust forgé ces choses, ne sera il pas croyable en tout ce qu'il nous recite au liure de la Genese, d'Abraham, d'Isaac, de Iacob, & de ses enfans, du Deluge, de la Tour de Babel, & de Sodome, & pour remonter encore plus

haut, de la creation du monde; car qu'y a il en tout cela qui ſoit plus a meſcroire que l'hiſtoire des enfãs d'Iſraël en Egypte & au deſert? Le meſme ſe peut dire de tout ce qui nous eſt raconté és liures de Ioſué, des Iuges & des Rois, car tout cela n'eſt point plus incroyable que ceſte hiſtoire d'Egypte & du deſert, & à vne liaiſon indiſſoluble auec toutes les narrations de Moyſe. Et pourquoy eſtimerõs nous ces choſes incroyables, puis qu'elles nous ſont propoſees comme œuures & effects d'vn Dieu eternel, infini, tout puiſſant, tout bon, & tout Sage, infiniment releué au deſſus de toute la nature, puis que c'eſt luy qui à donné eſtre à la nature, & que par tant d'argumens precedens nous auons monſtré qu'au deſſus de ceſte Nature il y doit auoir vne telle Diuinité, ſource &

origine de ceste Nature?

De plus, il ne se peut pas nier que Moyse & les Prophetes ont promis & predit aux Iuifs, la venuë du Messie. Et lors qu'il est venu, les Iuifs en estoient en vne merueilleuse attente, jugeans bien que le temps de sa venuë marqué par les Prophetes estoit arriué, ou tout pres, à la porte. Car encore aujourd'huy, & depuis plus de quinze siecles, ils sont contrains de reconnoistre que ce temps là est passé. Et quand on les presse là dessus ils ont recours à vn miserable & impertinēt eschapatoire, àsçauoir qu'à cause de leurs pechez ce temps à esté prorogé, & la venüe du Messie differee; quoy qu'ils ne puissent monstrer quel si grand peché ils peuuēt auoir commis, qui ait causé vn si long delay, & vne si horrible desolation de leur nation. Mais les Apo-

ſtres & Chreſtiens prouuent euidemment contr'eux que ce Meſſie promis eſt venu au temps defini & predit par leurs Prophetes, & que c'eſt Ieſus Chriſt, lequel ils n'ont meſconnu & reietté, que pour ce qu'ils s'eſtoient fauſſement imaginé que le Meſſie deuoit eſtre vn grand & puiſſant Monarque qui les deuoit affranchir de la ſeruitude ou ils eſtoient ſous les Romains, & leur donner la domination ſur tous les autres peuples de la terre, imagination contraire à l'intention de l'Eſprit de Dieu, qui à conduit les Prophetes.

Auſſi ne ſe peut il nier que & Moyſe & les Prophetes, & Ieſus Chriſt, & ſes Apoſtres, en ſuiuant les Prophetes, n'ayent predit la ruine de Ieruſalem & du Temple, par les Romains, & ceſte miſerable diſperſion & ſeruitude de la na-

tion Iudaïque, ou nous la voyons depuis tant de ſiecles, leur reiection & excluſion des Alliances de Dieu,& la vocation des Gentils en leur place, à la connoiſſance & ſeruice du Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & Iacob, createur du Ciel & de la terre,auec l'abolition de toute l'Idolatrie Payenne. Ce qui ſe void depuis ſeize ſiecles executé comme il a eſté par eux predit. Argumẽt irrefragable que ces predictions ne ſont point ni de hazard,ni vne production & inuention de l'eſprit humain, qui ne peut pas penetrer ainſi dans l'auenir, & predire ſi diſertement, ſi certainement, & conſtamment,par tant de diuerſes perſonnes, vn effect ſi merueilleux, tant de ſiecles auparauant.

On pourroit à cecy adiouſter les miracles de Ieſus Chriſt & de ſes Apoſtres, que les Iuifs meſmes, leurs

leurs ennemis capitaux, ne denient pas, quoy qu'ineptement & fauſſement ils les rapportent partie à ie ne ſçay quelle imaginaire vertu du nom Tetragrammaton de Dieu, יהוה qu'ils feignent auoir eſté decouuert par Ieſus Chriſt, & derobbé par luy de leur Temple, partie à l'efficace, & illuſion des Demons, par le moyen d'arts magiques dont ils auoient connoiſſance, qui eſt vne putide & ridicule exception, de gens deſeſperez, qui ne ſcauent ou ils en ſont, & aiment mieux dire toutes ſortes d'impertinences que d'auoüer la verité. La vertu & efficace du tout admirable de la doctrine de l'Euangile, qui par de ſi foibles inſtrumens, tels qu'ont eſté les Apoſtres, & leurs premiers ſucceſſeurs, nonobſtant toute la contradiction, oppoſition, & perſecution du mon-

de contre les sectateurs d'icelle, s'est fait receuoir au monde, & a abbatu toute l'Idolatrie & superstition Payenne; qui a produit vne si esmerueillable & exemplaire justice, probité, integrité & sainćteté de vie és premiers Chrestiens, laquelle à raui en admiration leurs propres persecuteurs, & qui a fait resoudre les hommes à la perte volontaire de tout ce qu'il y a de doux, de plaisant, d'agreable, & de plus charmant à la chair en ceste vie, & à la souffrance de tout ce qu'il y a de plus affreux & horrible, pour l'esperance d'vne autre vie apres celle cy, laquelle on pretend n'estre qu'imaginaire. Ceste vertu, di-ie, & efficace si prodigieuse, de la doctrine Chrestienne és premiers professeurs d'icelle, est vne preuue, & vn argument irrefutable, de la Diuinité d'icelle, &

que ce ne peut eſtre vne fiction & inuention du cerueau de l'homme. Et par conſequent, puis que ceſte doctrine ne ſe trouue point ailleurs originairement qu'és eſcrits du Vieil & Nouueau Teſtament, il faut de toute neceſſité que ces premiers Eſcriuains là l'ayent receuë de Dieu, qui la leur à reuelée pour l'enſeigner & annoncer aux autres hommes, afin de les amener à ceſte ſainčteté, droiture, & integrité de vie, à ceſte patience & ſouffrance, humilité & debonnaireté incomparable, qu'elle à produit és hommes qui l'ont receuë, & par là, à la joüiſſance de la vie & felicité eternelle qu'elle promet.

Que ſi elle n'a pas touſiours & en tous temps, & ſpecialement aujourd'huy, produit de ſi admirables effects en tous ceux qui en font profeſſion, ce n'eſt pas le de-

faut de la Doctrine, mais de ceux qui la professent, qui n'y ont pas la droicte Foy & persuasion dont ils font mine. Mais neantmoins il se trouuera tousiours parmi les vrays Chrestiens plus de saincteté, justice, droiture, probité & integrité de vie, plus d'humilité, de patience, de courage, de vertu & constance, plus de vraye pieté & charité, que non pas en aucune autre Religion qui soit au monde, & qu'il ne s'en trouuera jamais parmi ceux qui preschent & suiuent l'Atheisme que nous combattons, desquels la profession est toute au rebours, & ne tend qu'à porter les hommes à tout vice, ordure, dissolution, & injustice.

On pourroit dilater & amplifier ces preuues & argumens de la Diuinité des sainctes Escritures, y en adjouster plusieurs autres, & en

faire de gros volumes, & peut estre d'autres apres nous l'entreprendront. Mais cecy suffit pour nostre dessein, & est capable de fermer la bouche aux prophanes, c'est à dire, les reduire a ne pouuoir alleguer à l'encontre que des inepties & impertinences, & se monstrer tout à fait ridicules & absurds, en voulant disputer contre de si inuincibles raisons de la Diuinité des sainctes Escritures.

Maintenant quãt à ceux qui se disẽt estre l'Eglise, & qui à ceste occasion pretendent que nous ne pouuons, ni ne deuons adjouster foy à l'Escriture qu'à cause du tesmoignage qu'ils luy rendent d'estre diuine, s'ils en veulent estre creus, il faut de necessité qu'ils facent deux choses, Premierement, qu'ils monstrent que toutes ces raisons & argumens sont futiles, & de nulle for-

ce, & ne ſont en aucune façon capables de perſuader à aucun la verité & Diuinité des Eſcritures, voire qu'il n'y a rien du tout en l'Eſcriture qui ſoit capable de nous en faire reconnoiſtre la Diuinité & verité. 2. Que quant à eux ils ont en eux des raiſõs, des preuues, & argumens bien plus forts, clairs, euidens, demonſtratifs, & irrefutables, pour mõſtrer qu'ils ſont plus diuins & infaillibles que non pas les Eſcritures, & qu'à ceſte occaſiõ ils doiuẽt eſtre plûtoſt creus de tout ce qu'ils diront, que non pas ces liures là de ce qui nous y eſt enſeigné, comme eſtans, quant à eux incomparablement plus euidemment & inexpugnablement infaillibles & diuins, que non pas ce corps & volume de ſacrez eſcrits que nous auons és liures du Vieil & Nouueau Teſt.

Or i'eſtime qu'ils ne voudroient

pas entreprendre de s'arroger ces deux choses, & que s'ils en vouloiẽt venir a vne telle demonstration, ils seroiẽt biẽ empeschez, & leurs preuues se trouueroient trop courtes, & tout leur raisonnemẽt bien foible, voire du tout nul. Car quand bien ils auroient refuté ces raisons que nous auons representées, ou en trouueront ils de plus fortes & inuincibles, qui conuiennent à eux, & ne conuiennent point aux sainctes Escritures? car de vouloir estre simplement creus sur leur parole, qu'ils sont infallibles, sans demonstrer aucune raison pourquoy nous le deuions croire ainsi, c'est estre par trop injustes, & abuser trop indignement de la patience & de la credulité des hommes.

Et de dire, comme ils font, que nous les deuons croire infallibles, parce que nostre Seigneur à dit à

S. Pierre, *I'ay prié que ta Foy ne defaille point*, &c, *Ie te donneray les clefs du Royaume des Cieux,&c.* posé mesme (ce que nous leur nions) que le sens de ces paroles fust tel qu'ils le veulent, tousiours est ce reconnoistre par là que nous sommes persuadez de la Diuinité des Escritures, ou ces paroles là se trouuent, premier que nous puissions estre asseurez de l'infallibilité de ceux à qui ils pretendent que ces paroles là s'adressent. Et partant la creance que nous auons de la Diuinité des Escritures n'est pas fondée sur le tesmoignage de ceux à qui ils veulent que l'Escriture rende, en ces paroles là, vn si clair & si solemnel tesmoignage d'infallibilité. C'est donc vne bien vaine & mal fondée iactance à eux, de dire, *Que l'Escriture n'auroit enuers nous non plus de credit, ni de creance, que les*

Fables d'Esope, ou que l'Alcoran de Mahometh si ce n'estoit le tesmoignage qu'ils nous rendent d'elle qu'elle est Diuine, puis qu'eux mesmes tirent d'elle, & de son tesmoignage (comme ils pretendent) toute l'infallibilité de laquelle ils se vantent.

Mais cecy soit dit seulement en passant pour soustenir, & appuyer de tant plus fortement, contre les Athées, la Diuinité des sainctes Escritures, laquelle ces gens là, par vne telle assertion, sappent & renuersent de fonds en comble, & abandonnent par là, sans y penser, la Religion Chrestienne en proye aux prophanes risées des Athées, qui demanderont auec raison à ces Messieurs, qu'ils leur demonstrent donc par bonnes & fortes raisons, & argumens inexpugnables, leur pretenduë infallibilité, qui doibt obliger tout le monde à croire au

teſmoignage qu'ils rendent à l'Eſcriture qu'elle eſt diuine, & que partant tout ce qui y eſt contenu & enſeigné doit eſtre indubitablement creu, comme vne verité tresconſtante. Et que ceuxqui leur deferent tant que de baſtir toute leur creance ſur leur ſimple parole, reconnoiſſent par cecy, ou cela inſenſiblement eſt pour les amener, c'eſt à ſçauoir, tout droict à l'Atheiſme.



CHAP. XV.

Refutation des Raiſons des Athées.

IL nous faut maintenant examiner les raiſons de ces gens là pour voir ſi elles ſont à contrepeſer à celles que nous auons alleguees contr'eux. Sur quoy nous

ſerons de neceſſité courts, car n'eſtans pas (Dieu mercy) nourris en l'Eſchole de telles gens, & n'ayans aucune communication auec eux, & eux ne mettans point la deſſus au jour leurs penſées, ſoit par honte, ou par crainte, & laſcheté (indigne de la grandeur de ce fort eſprit, dont ils ſe vantent par deſſus le reſte des hommes , qu'ils eſtiment en ce poinct plus qu'enfans) ou pluſtoſt par la conſcience de leur foibleſſe, ie ne peux pas deuiner leurs penſeés, & ces pretenduës fortes raiſons ſur leſquelles ils ſe fondent; Et ſuis contraint de m'arreſter à trois, dont quelques vns d'eux ſe penſent targuer & qui peuuent venir en l'eſprit de pluſieurs. L'vne eſt priſe de l'Eternité du Monde, lequel ils penſent deuoir eſtre ſans commencement, pour ce que rien ne ſe fait de rien, & ne

peut (à leur aduis) retourner à rien , suiuant le dire de quelqu'vn de leurs Maistres , *Ex nihilo nihil , in nihilum nil posse reuerti.* L'autre, qu'il y a tant d'exorbitances en la Nature, comme sont les monstres, tant de dereglemens en l'ordre d'icelle, tant de choses de nul vsage, & contre raison, soit en la cõstitution des corps, des plantes & animaux, ou en la disposition de la face du Monde & de la terre, comme des gros rochers en vn beau pré, ou en vn champ fertile, la pluye tombant inutilement sur la Mer, sur les arenes de la Lybie, & sur les rochers, & mille choses semblables, que cela semble venir non de quelque sage Prouidence, qui les ait disposées, mais du sort & du hazard, qui les a temerairemẽt arrangées. Il y a tãt de maux, desastres, & malheurs qui arriuẽt à

ceux qui le meritent le moins, tant de biens & prosperité à ceux à qui les supplices conuiendroient beaucoup mieux, tant de meschancetez qui demeurent impunies, & qui ne deuroient pas aduenir si le monde estoit conduit par vne Prouidence. Et finalement, qu'il y a en toutes les Religions du monde tant d'opinions & pratiques si estranges & absurdes, si contraires à la droicte raison, & vraye sagesse, qu'il faut reconnoistre qu'elles ne sont point fondées en verité. De toutes lesquelles absurditez est, à leur dire, exempt l'Atheisme.

Quant à la premiere de ces raisõs, qui est leur grand arcboutant. Si la Diuinité estoit d'vne puissance, force, & vertu finie & bornée, comme est de necessité toute la vertu de la Nature, ils auroient raison de dire qu'il ne pourroit auoir rien

fait de rien, y ayant vne infinie distance entre le rien & ce qui est. Et c'est pourquoy naturellement rien ne se fait, ni ne se peut faire, de rien, & qu'en toutes les productions de la nature, il y a tousiours vne certaine matiere qui en est le sujet, & de la puissance de laquelle se tirent les diuerses formes que nous voyons se succeder les vnes aux autres. Mais Dieu estant necessairement infini, est-ce contre apparence & raison, & non plustost conuenablement à la raison, que par sa puissance & vertu, qui est infinie & sans bornes, il tire du rien quelque chose, & remplisse ce vaste, ou vuide, & dinstance infinie qu'il y a entre l'Estre & le Neant? L'effect d'vne puissance finie doit estre fini, mais celuy d'vne puissance infinie peut & doit estre infini de mesmes. Or est la production du monde, ex-

ſtraict du Neant par la vertu infinie de Dieu, vn effect infini, non au regard du ſubiect, qui eſt fini, (nul corps ne pouuant eſtre actuellement infini) mais au regard de ſa production, & du moyen d'icelle, entant qu'il eſt extraict du Neant, & ſans aucune cauſe & vertu intrinſeque, n'y en pouuant point auoir de telle dans le Neant, mais par vne vertu extrinſeque & illimitée, telle qu'eſt neceſſairement celle de Dieu.

Car Dieu eſtant ſans aucun commencement ni fin (autrement il ne ſeroit pas Dieu) il faut de toute neceſſité que pour ſubſiſter par ſoy meſme, de toute Eternité à toute Eternité, par vn eſpace de temps infini (ainſi que nous pouuons conceuoir l'Eternité) il ait en ſoy vne vertu & puiſſance de tout infinie, & ſans aucunes bornes: par la-

quelle puissãce il a peu tirer, & à en effect tiré, du Neant tout ce monde, qui quoy que grand, & comme infini au regard de nous, est neantmoins petit, & moins qu'vn poinct au regard de Dieu, qui eu esgard à l'estenduë des lieux & des espaces est aussi infini comme au regard du temps & de la durée. Non pas qu'il y ait en Dieu, à proprement parler, temps ni lieu, car au tẽps, & au lieu, il y a *pars extra partẽ*, & *prius & posterius*, là ou en l'Eternité de Dieu il n'y a point de *prius & posterius*, ni en son immensité il n'y a point *pars extra partem*, ni extension de mesme celle des corps, car il n'y a point de quantité en Dieu, mais pour ce que nous sommes corporels, & raisonnons par l'aide des sens corporels, nous conceuons l'Eternité & l'immensité de Dieu, soubs cela que nous appel-
lons

lons temps & lieu, comme si l'eternité estoit vn temps infini, & l'immensité vn lieu & espace infini, bien qu'en effect la raison juge qu'il ne peut y auoir de temps ni d'espace actuellement infini.

Dieu donc estant de necessité actuellement infini, & sa puissance de mesmes infinie, & le Monde ne pouuant estre de toute eternité, comme nous auons cy deuant demonstré, il faut aussi de necessité qu'il ait esté par luy tiré du Neant, & n'y a point subject de s'estonner qu'il l'ait exstraict du rien, puis que sa puissance est du tout infinie. Ainsi voila leur grand Achille à bas.

Il y a des Philosophes Chrestiens, qui n'osent pas dire que le Monde soit de toute eternité, pour ce que l'Escriture nous apprend son commencement & sa creation bien expressement, mais tiennent neant-

moins qu'il euſt peu eſtre produit par Dieu de toute eternité, s'il euſt voulu, pource qu'vn effect peut eſtre de meſme aage & auſſi ancien que ſa cauſe, comme la lumiere eſt auſſi ancienne que le ſoleil ; & la trace du pied imprimée ſur le ſable peut eſtre auſſi ancienne que le pied qui l'y imprimeroit. Mais les raiſons dont nous auons cy deſſus combattu l'eternité du Monde, combattent abſolument l'exiſtence eternelle du monde en ſoy, & par conſequent auſſi ſa production *ab æterno*. Et ce que Dieu ne peut auoir produict le monde *ab æterno*, n'eſt pas par manque & defaut de puiſſance, mais parce qu'vn tel effect ne peut eſtre ni exiſter de toute eternité, ſans commencement. Et Dieu eſtant ſage, comme il eſt, ne veut pas faire ce qui ne ſe peut, & qui implique, comme on

parle, contradiction. Et ne sert de rien d'objecter la generation eternelle de son Fils, car le Fils de Dieu est vray Dieu comme son Pere, de mesme essence & nature, coeternel, & infini comme luy, en qui il n'y a ni *prius* ni *posterius*, mais le monde est fini, & ne peut estre sinon fini, pource qu'il est corporel, & partant ne peut absolument estre eternel.

Que si on demande pourquoy il n'a esté creé sinon depuis cinq ou six mille ans en ça, ie respons, pource que Dieu l'a voulu ainsi, qui en a les raisons par deuers soy en sa Sapience, lesquelles ce n'est pas à nous de recercher ni sonder cet abysme. Et quant bien il auroit esté creé cinquante mille ans, voire cinq cens mille millions d'années auparauant, tousiours auroit il eu vn commencement, & cela

n'auanceroit en rien dauantage la cause des Athées, qui le veulent estre sans commencement, & qui ne gagnent rien s'il n'est reellemẽt de toute Eternité. Et ne faut point demander, D'où est venuë à Dieu cette volonté de creer le Monde. Car ce n'est point vne volonté qui luy soit née & venuë de nouueau. Il a de toute Eternité voulu & arresté de creer le Monde lors & au poinct de temps (pour parler ainsi) qu'il luy a semblé bon, & quand ce temps là est venu, il a executé ceste sienne volonté. Quand ie dis, *Au poinct & moment de temps qu'il luy a pleu*, il faut entendre cela non au regard de l'eternité qui a precedé le Monde, car en l'eternité il n'y a point à proprement parler, de poincts ni de moments de temps, n'y ayant en elle ny *deuant* ni *apres*, (*prius* ni *posterius*) mais cela se doit

entendre au regard de l'existence du monde, qui doit necessairement auoir vn commencement, ne pouuant estre de toute eternité, comme il a esté demonstré.

Et ne sert de rien d'objecter, qu'il y auroit par ce moyen quelque changement en Dieu, qui auroit en ce temps là, & non plustost creé le monde. Car le monde n'est point en Dieu, mais hors de Dieu, & n'est point tiré & extraict de son essence, mais du rien, & ainsi le changement n'est point en Dieu, mais hors de Dieu, en ce que le monde qui n'estoit point auparauant à commencé d'exister en vn certain temps, lequel temps (comme i'ay dit) il faut considerer en l'existence mesme du monde, & à commencé auec luy, car en l'eternité il n'y a point de temps proprement dit. Voila quant au premier argument.

Pour le second, nous auons cy dessus monstré que tant s'en faut que ces pretendus desordres & exorbitances qui se voient tant en la nature, qu'es actions & euenemens humains, fauorisent la cause des Athées, que nous en auons au contraire tiré vn argument contr'eux, en ce qu'il faut de là reconnoistre non vn aueugle sort & fortune, mais vne sage cause superieure, qui range & addresse ces desordres & y met quelques bornes, autrement tout retourneroit en vne horrible & espouuantable confusion. Et bié que nous ne puissions pas rendre, ni apperceuoir tousiours, la raison de ces desordres, ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait point, vn simple Soldat n'entend pas le plus souuent les raisons des ordres & commandemés de son General, lesquels s'il entreprenoit de censurer, & accuser

ſon General d'inſuffiſance, il ſe rendroit criminel, & monſtreroit ſon ignorance. De meſmes ſont ces gens qui pretendent cenſurer les œuures de Dieu, & les rapporter au ſort aueugle, pource qu'ils ne peuuent pas penetrer dans les ſages conſeils de celuy qui les a ainſi dreſſez. La proſperité des meſchans, & les afflictions des iuſtes & gens de bien, n'a pas ſemblé aux ſages d'entre les Payens meſmes, vn argument de la conduite des affaires humaines par le ſeul ſort & hazard, ils ont eux meſmes en cela reconnu & demonſtré vne ſage Prouidence, qui adreſſe ainſi ces choſes. Et Dieu en ſa Parole nous apprend encore bien plus nettement, clairement & diſtinctement, que non pas eux, les raiſons de ſa Iuſtice, Sageſſe & Bonté, en ceſte ſienne conduite, contre leſquelles

tous les efforts du raisonnement des Prophanes se rompent comme vne vague contre vn rocher, sans qu'il soit besoin que nous nous estendions sur ce sujet, apres tout ce que & la plus saine Philosophie, & la clarté de la reuelation nous enseigne là dessus, il faut de ceste conduite conclurre plustost vne autre vie apres celle-cy, que non pas nier la Prouidence & Diuinité.

Ainsi nous passons au troisiéme Argument. Il est certain que les opinions absurdes & extrauagãtes des Payens, touchant la multitude & diuersité de leurs faux Dieux, & du seruice qu'ils leur rendoyent, & les contes fabuleux qu'ils en faisoyent, & sur lesquels tout le seruice de leur Religion estoit fondé, ont donné à Epicure, & a d'autres auec luy, sujet de se rire de leurs impertinences, de se moquer de

leurs vaines ſuperſtitions, & meſpriſer toute leur Religion, voire leur a eſté vne pierre d'achopemẽt, & vne occaſion de paſſer à l'Atheiſme, deſtituez de la reuelation Diuine, qui nous donne la droite connoiſſance que nous deuons auoir de la Diuinité. En quoy ils ne ſont pas pourtant excuſables, pouuans par la droite raiſon (auſſi bien que d'autres Philoſophes plus ſages qu'eux) reconnoiſtre vn ſeul Dieu, & vn plus conuenable ſeruice d'iceluy que n'eſtoient pas les ſuperſtitions Payennes. Et nous ne nions pas qu'es autres fauſſes religions, voire meſmes es Sectes & Hereſies d'entre les Chreſtiens, il n'y ait auſſi des opinions & prattiques en matiere de Religion bien extrauagantes, abſurdes, & ſauuages, & peut eſtre que ces extrauagances ou prattiques & opinions en ces der-

niers temps de l'Eglise Chrestienne ont bien peu donner occasion à l'Atheisme de s'esclorre, prouigner & multiplier entre les Chrestiens, & seruent à l'entretenir & fomenter encore auiourd'huy parmi eux, ainsi qu'a tres-bien & iudicieusement remarqué l'Autheur de la Relation de la Religion és parties de l'Occident, parlant de la prophaneté toute commune & ordinaire des Italiens. Mais ie dy à ceste objection deux choses, l'vne que le vray Christianisme n'a point de telles extrauagances, qui puissent ou doiuent rebutter ceux qui vsent bien de leur raison, l'autre que l'Atheisme est plus deraisonnable & plus detestable que toutes ces extrauagances qu'ils peuuent reietter auec raison.

Il n'y a en toute la vraye & pure Religion Chrestienne, laquelle la

ſeule Parole de Dieu nous enſeigné, rien qui puiſſe, on doiue juſtement offenſer vne perſonne de bon ſens & jugement. Le ſeul myſtere de la Trinité, & celuy de l'Incarnation, eſt voirement au deſſus de noſtre comprehenſion & ſens charnel, qui n'en peut pas conceuoir le *comment*, mais encore comme l'vn & l'autre nous eſt ſimplement & nuement propoſé, & comme il ſe peut recueillir de la reuelation que Dieu nous en a faict en ſa Parole, il eſt tel qu'il ne choque, ni ne renuerſe la pure & droite raiſon illuminée par ceſte reuelation, quoy qu'elle n'en puiſſe pas ſonder la profondeur. Et quelle merueille ſi noſtre raiſon ſi courte, ſi foible, & ſi aueugle, meſmes és choſes de la nature (que le plus grand des Philoſophes l'à accomparée aux yeux des choüettes en plein jour,) ne peut s'eſleuer ſi

haut que de comprendre, & entendre parfaitement vn si haut mystere, qui est ce qu'il y a de plus sublim en la nature Diuine, laquelle est d'elle mesme desia en soy toute spirituelle, immaterielle, infinie, eternelle, inuisible & incomprehensible. C'est bien vne plus grande merueille, si l'opinion des Athées est vraye, qui ne recognoissent ni Dieu, ni Ange ni esprit, qu'vne pensée si haute, si admirable & si sublime, soit montée en l'esprit d'vn homme mortel, rampant en la bouë de ce monde, & qui ne se peut, ni ne se doit selon eux, esleuer plus haut que ses sens corporels, estant luy mesme à leur aduis tout corporel & sensuel. Comment est-ce qu'vne Sagesse si esmerueillable, qui reluit en toute la contexture des dogmes de la vraye Religion Chrestienne, & particulierement

en ces deux cy, & en leur admirable enchainure auec les autres, pourroit estre la production d'vne ame si basse que ces gens là veulent estre l'ame de l'homme, composée de petis atômes, & corps indiuisibles, ou qui n'est qu'vn peu d'air subtil, qui s'esuanouit & deuient à rien par la mort?

Quant à l'Atheisme, tant s'en faut qu'il soit exempt d'extrauagances & absurditez, qu'au contraire il en fourmille & en regorge, comme il est euident de tout ce que dessus, ou nous auons combatu ce monstre de diuerses sortes de raisons, contre lesquelles pour le soustenir, on ne sçauroit excepter qu'extrauagances, absurditez & impertinences enormes. Quelle resuerie & extrauagance est-ce de s'imaginer auec Epicure ce monde composé & basti du concours for-

tuit d'atômes, ou petits corps indiuisibles, ou de se le figurer auec d'autres sans fin ni commencement, tousiours de mesme auiourd'huy comme il estoit il y a cinq cens mille millions d'années, & des siecles infinis, ce qui tire apres soy toutes les absurditez & contradictions imaginables, comme il a esté cy dessus demonstré. Et quelle grotesque de permettre le gouuernement de ceste admirable piece d'ouurage, & la conduite de tout ce Monde, & des affaires de tout le genre humain, a deux Maistres aueugles & opposez, la brute & insensible fatalité, & le temeraire & hazardeux sort, & inconsiderée fortune, esquels il n'y a pas vne miette d'intelligence, ni de prudence & connoissance. Qu'elle absurdité & impertinence de reconnoistre & aduoüer plus de sens

& d'intelligence au plus ſtupide des hommes,&au moindre de tous les animaux, qu'en ce qui meut& conduit toute ceſte grande machine,car qu'eſt-ce en ſoy le ſort ſinon vne chimere, vuide & creuſe de toute vraye exiſtence, & le pretendu fatal ordre de la nature, qu'eſt-ce,ſelon eux,ſinon vne choſe brute *& ſui neſcia.*

Il n'y a,à la verité,en la Religion, des Athées, point de ces extrauagantes, ridicules, abſurdes, impertinentes & ſauuages pratiques, vs, couſtumes és ceremonies que l'ignorance, la vanité, la temerité & ſuperſtition des hommes a introduit en la pluſpart des fauſſes religions,mais ce qui eſt autant & trop plus ſauuage & monſtrueux, c'eſt qu'ils aboliſſent & eſteignent, entant qu'en eux eſt, du Monde toute vraye religion & pieté, & plon-

gent les hommes dans l'impieté, prophaneté & irreligion, qui engloutit & comprend en soy toutes les monstruosités imaginables. Car qu'est-ce d'vn homme qui n'a aucun sens, ni cognoissance ni crainte, ni reuerence, ni amour, ni respect de la Diuinité, sinon le plus abominable monstre que l'on sçauroit se figurer. Quel honneur, quel bien, quelle vertu ou ciuilité peut on attendre ni esperer d'vn homme, qui estime toute la difference qu'il y a entre le bien & le mal, le vice & la vertu, n'estre autre que imaginaire, & dependante de la pure phantaisie des hommes, qui le veulent ainsi, & non de l'exemplaire tres-parfait, immuable & eternel qui est en la Diuinité, seul modele tres-accompli de toute perfection & vertu, & bien, tant Moral que Physique? N'est il pas euident que

ceste

ceste opinion & maxime des Athées mene tout droit les hommes à toute sorte de vice, d'ordure, de mal & d'iniustice, à quoy le déreglement de leurs conuoitises, & le plaisir & chatoüillement de leurs sens les voudra porter, sans aucun frein, ni remors de conscience, ni crainte de peine autre que celle qui est de la part des hommes, laquelle quiconque d'eux pensera & espe-rera pouuoir euiter, il se laissera aussi tost aller à tout ce que sa passion & son sens luy dictera. Car selon leurs principes, la Raison qui dicte cecy estre bien, & cela estre mal, (la consideration de la Diuinité ostée & mise à part, qui est le patron du bien) n'est plus selon eux qu'vne pure & libre phantaisie, & opinion qui se peut changer, & qui n'oblige a rien qui ne veut. Et cela

ne mene t'il pas tout droit au renuersement de toute la societé Humaine, & à la subuersion de tous Estats, Corps & Communautez quelconques au Monde vniuersel, & par ce bouleuersement à la ruine & confusion de tout le genre humain, & a mettre tout dans le plus horrible cahos qui iamais fut feint ni imaginé.

Le Dieu pitoyable & iuste, qui reside là haut és Cieux, vueille en ses grandes compassions retenir & preseruer de ce gouffre d'abomination ceux qui le craignent & reuerent, ouure & decille les yeux de ceux qui se laissent mener à yeux clos par le sens de leur chair, & la vanité de leur raison corrompuë, dans cet abysme, pour voir & reconnoistre l'horreur de ce precipice & fondriere; Donne repentan-

ce aux vns & reconnoiſſance de leur erreur, & aduis & ſageſſe aux autres pour ne s'y pas laiſſer tomber, & a tous la droite connoiſſance, crainte, & reuerence de ſon ſainct Nom, pour eſtre loüé, ſerui & glorifié de tous, comme honneur, crainte & reſpect luy eſt deu par tous eternellement. AMEN.

FIN.

